



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

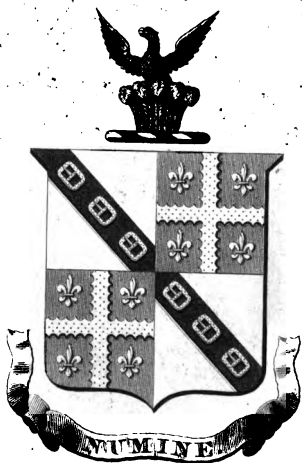
About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



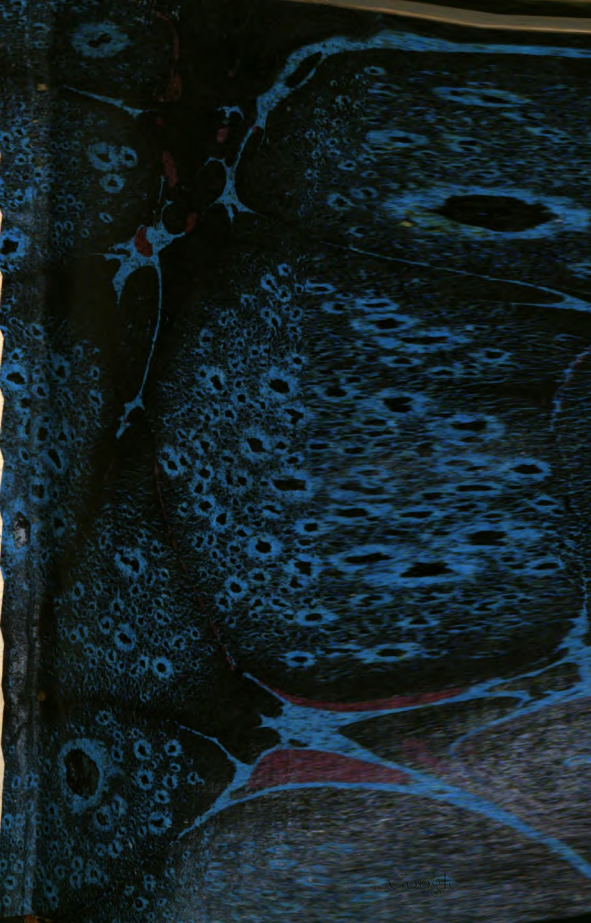
HW BAFB 7





Printed at the Bowrie:

E



**OEUVRES
DE RACINE.**

IMPRIMERIE DE RIGNOUX.

o *deus R. v. i.*

OEUVRES
DE RACINE.

TOME PREMIER.



A PARIS,

CHEZ J. P. AILLAUD, LIBRAIRE,
PROPRIÉTAIRE DE LA COLLECTION CAZIN,
QUAI VOLTAIRE, N° 21.

1822.

(4v.)
38582,10

A MONSEIGNEUR
LE DUC DE SAINT-AIGNAN,
PAIR DE FRANCE.

MONSEIGNEUR,

Je vous présente un ouvrage qui n'a peut-être rien de considérable que l'honneur de vous avoir plu. Mais véritablement cet honneur est quelque chose de si grand pour moi, que, quand ma pièce ne m'aurait produit que cet avantage, je pourrais dire que son succès aurait passé mes espérances. Et que pourrais-je espérer de plus glorieux que l'approbation d'une personne qui sait donner aux choses un juste prix, et qui est lui-même l'admiration de tout le monde ?

Aussi, Monseigneur, si *la Thébaïde* a reçu quelques applaudissemens, c'est sans doute qu'on n'a pas osé démentir le jugement que vous avez donné en sa faveur ; et il semble que vous lui ayez communiqué

ce don de plaire qui aocompaigne toutes vos actions. J'espère qu'étant dépouillée des ornemens du théâtre, vous ne laisserez pas de la regarder encore favorablement. Si cela est, quelques ennemis qu'elle puisse avoir, je n'apprehende rien pour elle, puisqu'elle sera assurée d'un protecteur que le nombre des ennemis n'a pas accoutumé d'ébranler.

On sait, Monseigneur, que si vous avez une parfaite connaissance des belles choses, vous n'entreprenez pas les grandes avec un courage moins élevé, et que vous avez réuni en vous ces deux excellentes qualités, qui ont fait séparément tant de grands hommes. Mais je dois craindre que mes louanges ne vous soient aussi importunes que les vôtres m'ont été avantageuses. Aussi bien je ne vous dirais que des choses qui sont connues de tout le monde, et que vous seul voulez ignorer. Il suffit que vous me permettiez de vous dire, avec un profond respect, que je suis ,

Monseigneur,

Votre très-humble et très-
obéissant serviteur,

RACINE.

PRÉFACE.

LE lecteur me permettra de lui demander un peu plus d'indulgence pour cette pièce que pour les autres qui la suivent. J'étais fort jeune quand je la fis. Quelques vers que j'avais faits alors tombèrent par hasard entre les mains de quelques personnes d'esprit. Ils m'excitèrent à faire une tragédie, et me proposèrent le sujet de *la Thésbaïde*. Ce sujet avait été autrefois traité par Rotrou, sous le nom d'*Antigone*; mais il faisait mourir les deux frères dès le commencement de son troisième acte. Le reste était en quelque sorte le commencement d'une autre tragédie, où l'on entrait dans des intérêts tout nouveaux; et il avait réuni en une seule pièce deux actions différentes, dont l'une sert de matière aux Phéniciennes d'Euripide, et l'autre à l'*Antigone* de Sophocle. Je compris que cette duplicité d'actions avait pu nuire à sa pièce, qui d'ail-

leurs était remplie de quantité de beaux endroits. Je dressai à peu près mon plan sur les Phéniciennes d'Euripide ; car, pour *la Thébaïde* qui est dans Sénèque, je suis un peu dans l'opinion d'Heinsius, et je tiens, comme lui, que non-seulement ce n'est point une tragédie de Sénèque ; mais que c'est plutôt l'ouvrage d'un déclamateur qui ne savait ce que c'était que tragédie.

La catastrophe de ma pièce est peut-être un peu trop sanglante. En effet, il n'y paraît presque pas un acteur qui ne meure à la fin ; mais aussi c'est *la Thébaïde*, c'est-à-dire le sujet le plus tragique de l'antiquité.

L'amour, qui a d'ordinaire tant de part dans les tragédies, n'en a presque point ici ; et je doute que je lui en donnasse davantage si c'était à recommencer, car il faudrait ou que l'un des deux frères fût amoureux, ou tous les deux ensemble. Et quelle apparence de leur donner d'autres intérêts que ceux de cette fameuse haine qui les occupait tout entiers ! Ou bien il faut jeter l'amour sur un des seconds personnages,

comme j'ai fait ; et alors cette passion , qui devient comme étrangère au sujet , ne peut produire que de médiocres effets. En un mot , je suis persuadé que les tendresses ou les jalousies des amans ne sauraient trouver que fort peu de place parmi les incestes , les parricides , et toutes les autres horreurs qui composent l'histoire d'Œdipe et de sa malheureuse famille.

PERSONNAGES.

ÉTÉOCLE, roi de Thèbes.

POLINICE, frère d'Étéocle.

JOCASTE, mère de ces deux princes et
d'Antigone.

ANTIGONE, sœur d'Étéocle et de Polinice.

CRÉON, oncle des princes et de la princesse.

HÉMON, fils de Créon, amant d'Antigone.

OLYMPE, confidente de Jocaste.

ATTALE, confident de Créon.

UN SOLDAT de l'armée de Polinice.

UN PAGE.

GARDES.

*La scène est à Thèbes, dans une salle du
palais royal.*

LA THÉBAÏDE,

OU

LES FRÈRES ENNEMIS,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

JOCASTE , OLYMPÉ.

JOCASTE.

Ils sont sortis , Olympe ? Ah ! mortelles douleurs ;
Qu'un moment de repos me va coûter de pleurs !
Mes yeux , depuis six mois , étaient ouverts aux larmes ;
Et le sommeil les ferme en de telles alarmes !
Puisse plutôt la mort les fermer pour jamais ,
Et m'empêcher de voir le plus noir des forfaits !
Mais en sont-ils aux mains ?

OLYMPE.

Du haut de la muraille

Je les ai vus déjà tous rangés en bataille ;
 J'ai vu déjà le fer briller de toutes parts ,
 Et , pour vous avertir , j'ai quitté les remparts .
 J'ai vu le fer en main Étéocle lui-même ;
 Il marche des premiers ; et , d'une ardeur extrême ,
 Il montre aux plus hardis à braver le danger .

JOCASTE.

N'en doutons plus , Olympe , ils se vont égorger .
 Que l'on coure avertir et hâter la princesse ;
 Je l'attends . Juste ciel ! soutenez ma faiblesse .
 Il faut courir , Olympe , après ces inhumains ;
 Il les faut séparer , ou mourir par leurs mains .
 Nous voici donc , hélas ! à ce jour détestable ,
 Dont la seule frayeur me rendait misérable !
 Ni prières , ni pleurs ne m'ont de rien servi ;
 Et le courroux du sort voulait être assouvi .
 O toi , Soleil , ô toi , qui rends le jour au monde ,
 Que ne l'as-tu laissé dans une nuit profonde !
 A de si noirs forfaits prêtes-tu tes rayons ?
 Et peux-tu , sans horreur , voir ce que nous voyons ?
 Mais ces monstres , hélas ! ne t'épouvantent guères :
 La race de Laïus les a rendus vulgaires ;
 Tu peux voir sans frayeur les crimes de mes fils ,
 Après ceux que le père et la mère ont commis :
 Tu ne t'étonnes pas si mes fils sont perfides ,
 S'ils sont tous deux méchants , et s'ils sont parricides :
 Tu sais qu'ils sont sortis d'un sang incestueux ,
 Et tu t'étonnerais s'ils étaient vertueux .

SCÈNE II.

JOCASTE, ANTIGONE, OLYMPE.

JOCASTE.

Ma fille, avez-vous su l'excès de nos misères ?

ANTIGONE.

Oui, Madame, on m'a dit la fureur de mes frères.

JOCASTE.

Allons, chère Antigone, et courons de ce pas
 Arrêter, s'il se peut, leurs parricides bras.
 Allons leur faire voir ce qu'ils ont de plus tendre ;
 Voyons si contre nous ils pourront se défendre,
 Ou s'ils oseront bien, dans leur noire fureur,
 Répandre notre sang pour attaquer le leur.

ANTIGONE.

Madame, c'en est fait, voici le roi lui-même.

SCÈNE III.

JOCASTE, ANTIGONE, ÉTÉOCLE, OLYMPE.

JOCASTE.

Olympe, soutiens-moi, ma douleur est extrême.

ÉTÉOCLE.

Madame, qu'avez-vous ? quel trouble ?...

JOCASTE.

Ah ! mon fils,

Quelles traces de sang vois-je sur vos habits ?
 Est-ce le sang d'un frère, ou n'est-ce point du vôtre ?

ÉTÉOCLE.

Non, Madame, ce n'est ni de l'un ni de l'autre.
 Dans son camp jusqu'ici Polinice arrêté,
 Pour combattre, à mes yeux ne s'est point présenté.
 D'Argiens seulement une troupe hardie
 M'a voulu de nos murs disputer la sortie.
 J'ai fait mordre la poudre à ces audacieux ;
 Et leur sang est celui qui paraît à vos yeux.

JOCASTE.

Mais que prétendiez-vous, et quelle ardeur soudaine
 Vous a fait tout à coup descendre dans la plaine ?

ÉTÉOCLE.

Madame, il était temps que j'en usasse ainsi,
 Et je perdais ma gloire à demeurer ici.
 Le peuple, à qui la faim se faisait déjà craindre,
 De mon peu de vigueur commençait à se plaindre,
 Me reprochant déjà qu'il m'avait couronné,
 Et que j'occupais mal le rang qu'il m'a donné.
 Il le faut satisfaire ; et, quoi qu'il en arrive,
 Thèbes, dès aujourd'hui, ne sera plus captive ;
 Je veux, en n'y laissant aucun de mes soldats,
 Qu'elle soit seulement juge de nos combats.
 J'ai des forces assez pour tenir la campagne ;
 Et, si quelque bonheur nos armes accompagne,
 L'insolent Polinice et ses fiers alliés
 Laisseront Thèbes libre, ou mourront à mes pieds.

JOCASTE.

Vous pourriez d'un tel sang, ô ciel, souiller vos armes !
 La couronne pour vous a-t-elle tant de charmes ?
 Si par un parricide il la fallait gagner,
 Ah ! mon fils, à ce prix voudriez-vous régner ?

Mais il ne tient qu'à vous, si l'honneur vous anime,
De nous donner la paix sans le secours d'un crime,
Et de votre courroux triomphant aujourd'hui,
Contenter votre frère, et régner avec lui.

ÉTÉOCLE.

Appelez-vous régner partager ma couronne,
Et céder lâchement ce que mon droit me donne?

JOCASTE.

Vous le savez, mon fils, la justice et le sang
Lui donnent, comme à vous, sa part à ce haut rang.
OEdipe, en achevant sa triste destinée,
Ordonna que chacun régnerait son année,
Et, n'ayant qu'un état à mettre sous vos lois,
Voulut que, tour à tour, vous fussiez tous deux rois.
A ces conditions vous daignâtes souscrire.
Le sort vous appela le premier à l'empire,
Vous montâtes au trône, il n'en fut point jaloux ;
Et vous ne voulez pas qu'il y monte après vous ?

ÉTÉOCLE.

Non, Madame, à l'empire il ne doit plus prétendre :
Thèbes à cet arrêt n'a point voulu se rendre ;
Et lorsque sur le trône il s'est voulu placer,
C'est elle, et non pas moi, qui l'en a su chasser.
Thèbes doit-elle moins redouter sa puissance,
Après avoir six mois senti sa violence ?
Voudrait-elle obéir à ce prince inhumain,
Qui vient d'armer contre elle et le fer et la faim ?
Prendrait-elle pour roi l'esclave de Mycène,
Qui pour tous les Thébains n'a plus que de la haine,
Qui s'est au roi d'Argos indignement soumis,
Et que l'hymen attache à nos fiers ennemis ?

Lorsque le roi d'Argos l'a choisi pour son gendre,
 Il espérait par lui de voir Thèbes en cendre.
 L'amour eut peu de part à cet hymen honteux ;
 Et la seule fureur en alluma les feux.
 Thèbes m'a couronné pour éviter ses chaînes ;
 Elle s'attend par moi de voir finir ses peines ;
 Il la faut accuser si je manque de foi ;
 Et je suis son captif, je ne suis pas son roi.

JOCASTE.

Dites , dites plutôt , cœur ingrat et farouche ,
 Qu'après du diadème il n'est rien qui vous touche.
 Mais je me trompe encor, ce rang ne vous plait pas,
 Et le crime tout seul a pour vous des appas.
 Hé bien , puisqu'à ce point vous en êtes avide ,
 Je vous offre à commettre un double parricide :
 Versez le sang d'un frère ; et , si c'est peu du sien ,
 Je vous invite encore à répandre le mien .
 Vous n'aurez plus alors d'ennemis à soumettre ,
 D'obstacle à surmonter , ni de crime à commettre ;
 Et , n'ayant plus au trône un fâcheux concurrent ,
 De tous les criminels vous serez le plus grand.

ÉTÉOCLE.

Hé bien , Madame , hé bien , il faut vous satisfaire ;
 Il faut sortir du trône et couronner mon frère ;
 Il faut , pour seconder votre injuste projet ,
 De son roi que j'étais devenir son sujet ;
 Et , pour vous élever au comble de la joie ,
 Il faut à sa fureur que je me livre en proie ,
 Il faut par mon trépas...

JOCASTE.

Ah ! ciel ! quelle rigueur !

Que vous pénétrez mal dans le fond de mon cœur !
Je ne demande pas que vous quittiez l'empire :
Régnez toujours, mon fils, c'est ce que je désire.
Mais si tant de malheurs vous touchent de pitié,
Si pour moi votre cœur garde quelque amitié,
Et si vous prenez soin de votre gloire même,
Associez un frère à cet honneur suprême ;
Ce n'est qu'un vain éclat qu'il recevra de vous,
Votre règne en sera plus puissant et plus doux.
Les peuples, admirant cette vertu sublime,
Voudront toujours pour prince un roi si magnanime;
Et cet illustre effort, loin d'affaiblir vos droits,
Vous rendra le plus juste et le plus grand des rois :
Ou, s'il faut que mes vœux vous trouvent inflexible,
Si la paix à ce prix vous paraît impossible,
Et si le diadème a pour vous tant d'attraits,
Au moins consolez-moi de quelque heure de paix.
Accordez cette grâce aux larmes d'une mère :
Et cependant, mon fils, j'irai voir votre frère ;
La pitié dans son âme aura peut-être lieu,
Ou du moins pour jamais j'irai lui dire adieu.
Dès ce même moment permettez que je sorte ;
J'irai jusqu'à sa tente, et j'irai sans escorte ;
Par mes justes soupirs j'espère l'é mouvoir.

ÉTÉOCLE.

Madame, sans sortir vous le pouvez revoir ;
Et, si cette entrevue a pour vous tant de charmes,
Il ne tiendra qu'à lui de suspendre nos armes.
Vous pouvez, dès cette heure, accomplir vos souhaits,
Et le faire venir jusque dans ce palais.
J'irai plus loin encore ; et, pour faire connaître

Qu'il a tort en effet de me nommer un traître ,
 Et que je ne suis pas un tyran odieux ,
 Que l'on fasse parler et le peuple et les dieux.
 Si le peuple y consent , je lui cède ma place :
 Mais qu'il se rende enfin si le peuple le chasse.
 Je ne force personne , et j'engage ma foi
 De laisser aux Thébains à se choisir un roi.

SCÈNE IV.

JOCASTE, ÉTÉOCLE, ANTIGONE, CRÉON,
 OLYMPE.

CRÉON.

Seigneur, votre sortie a mis tout en alarmes :
 Thèbes, qui croit vous perdre, est déjà tout en larmes;
 L'épouvante et l'horreur règnent de toutes parts,
 Et le peuple effrayé tremble sur ses remparts.

ÉTÉOCLE.

Cette vaine frayeur sera bientôt calmée.
 Madame, je m'en vais retrouver mon armée ;
 Cependant vous pouvez accomplir vos souhaits,
 Faire entrer Polinice et lui parler de paix.
 Créon, la reine ici commande en mon absence ;
 Disposez tout le monde à son obéissance ;
 Laissez, pour recevoir et pour donner ses lois,
 Votre fils Ménécée, et j'en ai fait le choix.
 Comme il a de l'honneur autant que de courage,
 Ce choix aux ennemis ôtera tout ombrage,
 Et sa vertu suffit pour les rendre assurés.

(à Créon.)

Commandez-lui, Madame. Et vous, vous me suivrez.

CRÉON.

Quoi, Seigneur...

ÉTRÉOCLE.

Oui, Créon, la chose est résolue.

CRÉON.

Et vous quittez ainsi la puissance absolue ?

ÉTRÉOCLE.

Que je la quitte ou non, ne vous tourmentez pas ;
Faites ce que j'ordonne, et venez sur mes pas.

SCÈNE V.

JOCASTE, ANTIGONE, CRÉON, OLYMPE.

CRÉON.

Qu'avez-vous fait, Madame, et par quelle conduite
Forcez-vous un vainqueur à prendre ainsi la fuite ?
Ce conseil va tout perdre.

JOCASTE.

Il va tout conserver ;

Et par ce seul conseil Thèbes se peut sauver.

CRÉON.

Et quoi, Madame, et quoi, dans l'état où nous sommes,
Lorsqu'avec un renfort de plus de six mille hommes
La fortune promet toute chose aux Thébains,
Le roi se laisse ôter la victoire des mains ?

JOCASTE.

La victoire, Créon, n'est pas toujours si belle ;
La honte et les remords vont souvent après elle.
Quand deux frères armés vont s'égorger entre eux,
Ne les pas séparer, c'est les perdre tous deux.

Peut-on faire au vainqueur une injure plus noire
Que lui laisser gagner une telle victoire ?

CRÉON.

Leur courroux est trop grand...

JOCASTE,

Il peut être adouci.

CRÉON.

Tous deux veulent régner.

JOCASTE.

Ils régneront aussi.

CRÉON.

On ne partage point la grandeur souveraine,
Et ce n'est pas un bien qu'on quitte et qu'on reprenne.

JOCASTE.

L'intérêt de l'état leur servira de loi.

CRÉON.

L'intérêt de l'état est de n'avoir qu'un roi
Qui, d'un ordre constant gouvernant ses provinces,
Accoutume à ses lois et le peuple et les princes.
Ce règne interrompu de deux rois différens,
En lui donnant deux rois, lui donne deux tyrans.
Par un ordre souvent l'un à l'autre contraire,
Un frère détruirait ce qu'aurait fait un frère.
Vous les verriez toujours former quelque attentat,
Et changer tous les ans la face de l'état.
Ce terme limité que l'on veut leur prescrire
Accroît leur violence en bornant leur empire.
Tous deux feront gémir les peuples tour à tour :
Pareils à ces torrens qui ne durent qu'un jour,
Plus leur cours est borné, plus ils font de ravage,
Et d'horribles dégâts signalent leur passage.

JOCASTE.

On les verrait plutôt, par de nobles projets ;
Se disputer tous deux l'amour de leurs sujets.
Mais avouez, Créon, que toute votre peine,
C'est de voir que la paix rend votre attente vaine :
Qu'elle assure à mes fils le trône où vous tendez,
Et va rompre le piège où vous les attendez.
Comme après leur trépas le droit de la naissance
Fait tomber en vos mains la suprême puissance,
Le sang qui vous unit aux deux princes mes fils
Vous fait trouver en eux vos plus grands ennemis ;
Et votre ambition, qui tend à leur fortune,
Vous donne pour tous deux une haine commune ;
Vous inspirez au roi vos conseils dangereux,
Et vous en servez un pour les perdre tous deux.

CRÉON.

Je ne me repais point de pareilles chimères ;
Mes respects pour le roi sont ardens et sincères,
Et mon ambition est de le maintenir
Au trône où vous croyez que je veux parvenir.
Le soin de sa grandeur est le seul qui m'anime ;
Je hais ses ennemis, et c'est là tout mon crime ;
Je ne m'en cache point : mais, à ce que je voi,
Chacun n'est pas ici criminel comme moi.

JOCASTE.

Je suis mère, Créon, et, si j'aime son frère,
La personne du roi ne m'en est pas moins chère.
De lâches courtisans peuvent bien le haïr ;
Mais une mère enfin ne peut pas se trahir.

ANTIGONE.

Vos intérêts ici sont conformes aux nôtres ;

Les ennemis du roi ne sont pas tous les vôtres.
Créon, vous êtes père, et, dans ces ennemis,
Peut-être songez-vous que vous avez un fils.
On sait de quelle ardeur Hémon sert Polinice.

CRÉON.

Oui, je le sais, Madame, et je lui fais justice.
Je le dois en effet distinguer du commun,
Mais c'est pour le haïr encor plus que pas un ;
Et je souhaiterais, dans ma juste colère,
Que chacun le haït comme le haït son père.

ANTIGONE.

Après tout ce qu'a fait la valeur de son bras
Tout le monde en ce point ne vous ressemble pas.

CRÉON.

Je le vois bien, Madame, et c'est ce qui m'afflige :
Mais je sais bien à quoi sa révolte m'oblige ;
Et tous ces beaux exploits qui le font admirer,
C'est ce qui me le fait justement abhorrer.
La honte suit toujours le parti des rebelles :
Leurs grandes actions sont les plus criminelles ;
Ils signalent leur crime en signalant leurs bras,
Et la gloire n'est point où les rois ne sont pas.

ANTIGONE.

Écoutez un peu mieux la voix de la nature.

CRÉON.

Plus l'offenseur m'est cher, plus je ressens l'injure.

ANTIGONE.

Mais un père à ce point doit-il être emporté ?
Vous avez trop de haine.

CRÉON.

Et vous, trop de bonté.

C'est trop parler, Madame, en faveur d'un rebelle.

ANTIGONE.

L'innocence vaut bien que l'on parle pour elle.

CRÉON.

Je sais ce qui le rend innocent à vos yeux.

ANTIGONE.

Et je sais quel sujet vous le rend odieux.

CRÉON.

L'amour a d'autres yeux que le commun des hommes.

JOCASTE.

Vous abusez, Créon, de l'état où nous sommes.

Tout vous semble permis; mais craignez mon courroux :

Vos libertés enfin retomberaient sur vous.

ANTIGONE.

L'intérêt du public agit peu sur son âme ;

Et l'amour du pays nous cache une autre flamme.

Je le sais ; mais, Créon, j'en abhorre le cours,

Et vous feriez bien mieux de la cacher toujours.

CRÉON.

Je le ferai, Madame, et je veux, par avance,

Vous épargner encor jusques à ma présence.

Aussi bien mes respects redoublent vos mépris,

Et je vais faire place à ce bienheureux fils.

Le roi m'appelle ailleurs, il faut que j'obéisse.

Adieu. Faites venir Hémon et Polinice.

JOCASTE.

N'en doute pas, méchant, ils vont venir tous deux ;

Tous deux ils préviendront tes desseins malheureux.

SCÈNE VI.

JOCASTE, ANTIGONE, OLYMPE.

ANTIGONE.

Le perfide ! à quel point son insolence monte !

JOCASTE.

Ses superbes discours tourneront à sa honte.
Bientôt, si nos désirs sont exaucés des cieux,
La paix nous vengera de cet ambitieux.
Mais il faut se hâter, chaque heure nous est chère.
Appelons promptement Hémon et votre frère ;
Je suis, pour ce dessein, prête à leur accorder
Toutes les sûretés qu'ils pourront demander.
Et toi, si mes malheurs ont lassé ta justice,
Ciel, dispose à la paix le cœur de Polinice ;
Seconde mes soupirs, donne force à mes pleurs,
Et comme il faut enfin fais parler mes douleurs.

ANTIGONE, *seule.*

Et, si tu prends pitié d'une flamme innocente,
O ciel ! en ramenant Hémon à son amante,
Ramène-le fidèle, et permets en ce jour
Qu'en retrouvant l'amant je retrouve l'amour.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

ANTIGONE, HÉMON.

HÉMON.

Quoi ! vous me refusez votre aimable présence ,
Après un an entier de supplice et d'absence ?
Ne m'avez-vous, Madame, appelé près de vous,
Que pour m'ôter sitôt un bien qui m'est si doux ?

ANTIGONE.

Et voulez-vous sitôt que j'abandonne un frère ?
Ne dois-je pas au temple accompagner ma mère ?
Et dois-je préférer, au gré de vos souhaits,
Le soin de votre amour à celui de la paix ?

HÉMON.

Madame, à mon bonheur c'est chercher trop d'obstacles ;
Ils iront bien, sans nous, consulter les oracles.
Permettez que mon cœur, en voyant vos beaux yeux,
De l'état de son sort interroge ses dieux.
Puis-je leur demander, sans être téméraire,
S'ils ont toujours pour moi leur douceur ordinaire ?
Souffrent-ils sans courroux mon ardente amitié ?
Et du mal qu'ils ont fait ont-ils quelque pitié ?
Durant le triste cours d'une absence cruelle ,
Avez-vous souhaité que je fusse fidèle ?

Songiez-vous que la mort menaçait loin de vous
 Un amant qui ne doit mourir qu'à vos genoux ?
 Ah ! d'un si bel objet quand une âme est blessée ,
 Quand un cœur jusqu'à vous élève sa pensée ,
 Qu'il est doux d'adorer tant de divins appas !
 Mais aussi que l'on souffre en ne les voyant pas !
 Un moment loin de vous me durait une année ;
 J'aurais fini cent fois ma triste destinée ,
 Si je n'eusse songé jusques à mon retour ,
 Que mon éloignement vous prouvait mon amour ;
 Et que le souvenir de mon obéissance
 Pourrait en ma faveur parler en mon absence ;
 Et que , pensant à moi , vous penseriez aussi
 Qu'il faut aimer beaucoup pour obéir ainsi.

ANTIGONE.

Oui , je l'avais bien cru qu'une âme si fidèle
 Trouverait dans l'absence une peine cruelle ;
 Et , si mes sentimens se doivent découvrir ,
 Je souhaitais , Hémon , qu'elle vous fit souffrir ;
 Et qu'étant loin de moi quelque ombre d'amertume
 Vous fit trouver les jours plus longs que de coutume.
 Mais ne vous plaignez pas : mon cœur chargé d'ennui
 Ne vous souhaitait rien qu'il n'éprouvât en lui ;
 Surtout depuis le temps que dure cette guerre ,
 Et que de gens armés vous couvrez cette terre.
 O dieux ! à quels tourmens mon cœur s'est vu soumis,
 Voyant des deux côtés ses plus tendres amis !
 Mille objets de douleur déchiraient mes entrailles ;
 J'en voyais et dehors et dedans nos murailles ;
 Chaque assaut à mon con cœur livrait mille combats ;
 Et mille fois le jour je souffrais le trépas.

HÉMON.

Mais enfin qu'ai-je fait en ce malheur extrême ,
 Que ne m'ait ordonné ma princesse elle-même ?
 J'ai suivi Polinice , et vous l'avez voulu ;
 Vous me l'avez prescrit par un ordre absolu.
 Je lui vouai dès lors une amitié sincère ,
 Je quittai mon pays , j'abandonnai mon père.
 Sur moi , par ce départ , j'attirai son courroux ;
 Et , pour tout dire enfin , je m'éloignai de vous.

ANTIGONE.

Je m'en souviens , Hémon , et je vous fais justice.
 C'est moi que vous serviez en servant Polinice ;
 Il m'était cher alors comme il est aujourd'hui ,
 Et je prenais pour moi ce qu'on faisait pour lui.
 Nous nous aimions tous deux dès la plus tendre enfance,
 Et j'avais sur son cœur une entière puissance :
 Je trouvais à lui plaire une extrême douceur ,
 Et les chagrins du frère étaient ceux de la sœur.
 Ah ! si j'avais encor sur lui le même empire !
 Il aimerait la paix pour qui mon cœur soupire.
 Notre commun malheur en serait adouci ;
 Je le verrais , Hémon , vous me verriez aussi.

HÉMON.

De cette affreuse guerre il abhorre l'image ,
 Je l'ai vu soupirer de douleur et de rage ,
 Lorsque , pour remonter au trône paternel ,
 On le força de prendre un chemin si cruel.
 Espérons que le ciel , touché de nos misères ,
 Achevera bientôt de réunir les frères ;
 Puisse-t-il rétablir l'amitié dans leur cœur ,
 Et conserver l'amour dans celui de la sœur !

ANTIGONE.

Hélas ! ne doutez point que ce dernier ouvrage
 Ne lui soit plus aisé que de calmer leur rage !
 Je les connais tous deux , et je répondrais bien
 Que leur cœur, cher Hémon, est plus dur que le mien.
 Mais les dieux quelquefois font de plus grands miracles.

SCÈNE II.

ANTIGONE, HÉMON, OLYMPE.

ANTIGONE.

Hé bien ! apprendrons-nous ce qu'ont dit les oracles ?
 Que faut-il faire ?

OLYMPE.

Hélas !

ANTIGONE.

Quoi ! qu'en a-t-on appris ?

Est-ce la guerre , Olympe ?

OLYMPE.

Ah ! c'est encore pis.

HÉMON.

Quel est donc ce grand mal que leur courroux annonce ?

OLYMPE.

Prince , pour en juger , écoutez leur réponse :

« Thébains , pour n'avoir plus de guerres ,

« Il faut , par un ordre fatal ,

« Que le dernier du sang royal ,

« Par son trépas ensanglante vos terres.

ANTIGONE.

O dieux ! que vous a fait ce sang infortuné ?

Et pourquoi tout entier l'avez-vous condamné ?
N'êtes-vous pas contents de la mort de mon père ?
Tout notre sang doit-il sentir votre colère ?

HÉMON.

Madame, cet arrêt ne vous regarde pas.
Votre vertu vous met à couvert du trépas.
Les dieux savent trop bien connaître l'innocence.

ANTIGONE.

Et ce n'est pas pour moi que je crains leur vengeance :
Mon innocence, Hémon, serait un faible appui ;
Fille d'Œdipe, il faut que je meure pour lui.
Je l'attends, cette mort, et je l'attends sans plainte ;
Et , s'il faut avouer le sujet de ma crainte,
C'est pour vous que je crains; oui, cher Hémon, pour vous.
De ce sang malheureux vous sortez comme nous ;
Et je ne vois que trop que le courroux céleste
Vous rendra, comme à nous, cet honneur bien funeste,
Et fera regretter aux princes des Thébains
De n'être pas sortis du dernier des humains.

HÉMON.

Peut-on se repentir d'un si grand avantage ?
Un si noble trépas flatte trop mon courage ;
Et du sang de ses rois il est beau d'être issu ,
Dût-on rendre ce sang sitôt qu'on l'a reçu.

ANTIGONE.

Hé quoi ! si parmi nous on a fait quelque offense,
Le ciel doit-il sur vous en prendre la vengeance ?
Et n'est-ce pas assez du père et des enfans,
Sans qu'il aille plus loin chercher des innocens ?
C'est à nous à payer pour les crimes des nôtres ;
Punissez-nous, grands dieux ! mais épargnez les autres.

Mon père, cher Hémon, vous va perdre aujourd'hui;
 Et je vous perds peut-être encore plus que lui.
 Le ciel punit sur vous et sur votre famille,
 Et les crimes du père et l'amour de la fille;
 Et ce funeste amour vous nuit encore plus
 Que les crimes d'Œdipe et le sang de Laïus.

HÉMON.

Quoi ! mon amour, Madame ! Et qu'a-t-il de funeste ?
 Est-ce un crime qu'aimer une beauté céleste ?
 Et puisque sans colère il est reçu de vous,
 En quoi peut-il du ciel mériter le courroux ?
 Vous seule en mes soupirs êtes intéressée ;
 C'est à vous à juger s'ils vous ont offensée ;
 Tels que seront pour eux vos arrêts tout-puissans,
 Ils seront criminels ou seront innocens.
 Que le ciel, à son gré, de ma perte dispose,
 J'en chérirai toujours et l'une et l'autre cause ;
 Glorieux de mourir pour le sang de mes rois,
 Et plus heureux encor de mourir sous vos lois.
 Aussi bien, que ferais-je en ce commun naufrage ?
 Pourrais-je me résoudre à vivre davantage ?
 En vain les dieux voudraient différer mon trépas,
 Mon désespoir ferait ce qu'ils ne feraient pas.
 Mais peut-être, après tout, notre frayeur est vaine,
 Attendons... Mais voici Polinice et la reine.

SCÈNE III.

JOCASTE, POLINICE, ANTIGONE, HÉMON.

POLINICE.

Madame, au nom des dieux, cessez de m'arrêter ;

Je vois bien que la paix ne peut s'exécuter.
 J'espérais que du ciel la justice infinie
 Voudrait se déclarer contre la tyrannie ;
 Et que , lassé de voir répandre tant de sang ,
 Il rendrait à chacun son légitime rang ;
 Mais , puisqu'ouvertement il tient pour l'injustice ,
 Et que des criminels il se rend le complice ,
 Dois-je encore espérer qu'un peuple révolté ,
 Quand le ciel est injuste , écoute l'équité ?
 Dois-je prendre pour juge une troupe insolente ,
 D'un fier usurpateur ministre violente ,
 Qui sert mon ennemi par un lâche intérêt ,
 Et qu'il anime encor , tout éloigné qu'il est ?
 La raison n'agit point sur une populace.
 De ce peuple déjà j'ai ressenti l'audace ;
 Et loin de me reprendre après m'avoir chassé ,
 Il croit voir un tyran dans un prince offensé.
 Comme sur lui l'honneur n'eut jamais de puissance ,
 Il croit que tout le monde aspire à la vengeance ;
 De ses inimitiés rien n'arrête le cours ;
 Quand il hait une fois , il veut haïr toujours.

JOCASTE.

Mais s'il est vrai , mon fils , que ce peuple vous craigne ,
 Et que tous les Thébains redoutent votre règne ,
 Pourquoi , par tant de sang , cherchez-vous à régner
 Sur ce peuple endurci que rien ne peut gagner ?

POLINICE.

Est-ce au peuple , Madame , à se choisir un maître ?
 Sitôt qu'il hait un roi , doit-on cesser de l'être ?
 Sa haine , ou son amour , sont-ce les premiers droits
 Qui font monter au trône ou descendre les rois ?

Que le peuple, à son gré, nous craigne ou nous chérisse,
 Le sang nous met au trône, et non pas son caprice :
 Ce que le sang lui donne, il le doit accepter ;
 Et, s'il n'aime son prince, il le doit respecter.

JOCASTE.

Vous serez un tyran haï de vos provinces.

POLINICE.

Ce nom ne convient pas aux légitimes princes ;
 De ce titre odieux mes droits me sont garans ;
 La haine des sujets ne fait pas les tyrans.
 Appelez de ce nom Étéocle lui-même.

JOCASTE.

Il est aimé de tous.

POLINICE.

C'est un tyran qu'on aime,
 Qui, par cent lâchetés, tâche à se maintenir
 Au rang où, par la force, il a su parvenir ;
 Et son orgueil le rend, par un effet contraire,
 Esclave de son peuple et tyran de son frère.
 Pour commander tout seul il veut bien obéir,
 Et se fait mépriser pour me faire haïr.
 Ce n'est pas sans sujet que l'on préfère un traître :
 Le peuple aime un esclave et craint d'avoir un maître.
 Mais je croirais trahir la majesté des rois,
 Si je faisais le peuple arbitre de mes droits.

JOCASTE.

Ainsi donc la discorde a pour vous tant de charmes !
 Vous laissez-vous déjà d'avoir posé les armes ?
 Ne cesserons-nous point, après tant de malheurs,
 Vous de verser du sang, moi de verser des pleurs ?
 N'accorderez-vous rien aux larmes d'une mère ?

Ma fille, s'il se peut, retenez votre frère ;
Le cruel pour vous seule avait de l'amitié.

ANTIGONE.

Ah ! si pour vous son âme est sourde à la pitié,
Que pourrais-je espérer d'une amitié passée,
Qu'un long éloignement n'a que trop effacée ?
A peine en sa mémoire ai-je encor quelque rang ;
Il n'aime, il ne se plaît qu'à répandre du sang.
Ne cherchez plus en lui ce prince magnanime,
Ce prince qui montrait tant d'horreur pour le crime,
Dont l'âme généreuse avait tant de douceur,
Qui respectait sa mère et chérissait sa sœur :
La nature pour lui n'est plus qu'une chimère ;
Il méconnaît sa sœur, il méprise sa mère ;
Et l'ingrat, en l'état où son orgueil l'a mis,
Nous croit des étrangers ou bien des ennemis.

POLINICE.

N'imputez point ce crime à mon âme affligée ;
Dites plutôt, ma sœur, que vous êtes changée :
Dites que de mon rang l'injuste usurpateur
M'a su ravir encor l'amitié de ma sœur.
Je vous connais toujours, et suis toujours le même.

ANTIGONE.

Est-ce m'aimer, cruel, autant que je vous aime,
Que d'être inexorable à des tristes soupirs,
Et m'exposer encore à tant de déplaisirs ?

POLINICE.

Mais vous-même, ma sœur, est-ce aimer votre frère,
Que de lui faire ainsi cette injuste prière,
Et me vouloir ravir le sceptre de la main ?
Dieux, qu'est-ce qu'Étéocle a de plus inhumain ?

C'est trop favoriser un tyran qui m'outrage.

ANTIGONE.

Non, non, vos intérêts me touchent davantage ;
 Ne croyez pas mes pleurs perfides à ce point.
 Avec vos ennemis ils ne conspirent point.
 Cette paix que je veux me serait un supplice,
 S'il en devait coûter le sceptre à Polinice.
 Et l'unique faveur, mon frère, où je prétends,
 C'est qu'il me soit permis de vous voir plus long-temps.
 Seulement quelques jours souffrez que l'on vous voie,
 Et donnez-nous le temps de chercher quelque voie
 Qui puisse vous remettre au rang de vos aïeux,
 Sans que vous répandiez un sang si précieux.
 Pouvez-vous refuser cette grâce légère
 Aux larmes d'une sœur, aux soupirs d'une mère ?

JOCASTE.

Mais quelle crainte encor vous peut inquiéter ?
 Pourquoi si promptement voulez-vous nous quitter ?
 Quoi, ce jour tout entier n'est-il pas de la trêve ?
 Dès qu'elle a commencé, faut-il qu'elle s'achève ?
 Vous voyez qu'Étéocle a mis les armes bas ;
 Il veut que je vous voie, et vous ne voulez pas.

ANTIGONE.

Oui, mon frère, il n'est pas comme vous inflexible :
 Aux larmes de sa mère il a paru sensible ;
 Nos pleurs ont désarmé sa colère aujourd'hui ;
 Vous l'appellez cruel, vous l'êtes plus que lui.

HÉMON.

Seigneur, rien ne vous presse, et vous pouvez sans peine
 Laisser agir encor la princesse et la reine :
 Accordez tout ce jour à leur pressant désir ;

Voyons si leur dessein ne pourra réussir ;
 Ne donnez pas la joie au prince votre frère ,
 De dire que , sans vous , la paix se pouvait faire.
 Vous aurez satisfait une mère , une sœur ;
 Et vous aurez surtout satisfait votre honneur.
 Mais que veut ce soldat ? son âme est tout émue.

SCÈNE IV.

JOCASTE, POLINICE, ANTIGONE, HÉMON,
 UN SOLDAT.

UN SOLDAT, à *Polinice*.

Seigneur, on est aux mains, et la trêve est rompue.
 Créon et les Thébains, par l'ordre de leur roi,
 Attaquent votre armée et violent leur foi.
 Le brave Hippomédon s'efforce, en votre absence,
 De soutenir leur choc de toute sa puissance :
 Par son ordre, Seigneur, je vous viens avertir.

POLINICE.

Ah ! les traîtres ! Allons, Hémon, il faut sortir.

(à la reine.)

Madame, vous voyez comme il tient sa parole ;
 Mais il veut le combat, il m'attaque, et j'y vole.

JOCASTE.

Polinice ! mon fils !... Mais il ne m'entend plus ;
 Aussi bien que mes pleurs mes cris sont superflus.
 Chère Antigone, allez, courez à ce barbare.
 Du moins, allez prier Hémon qu'il les sépare.
 La force m'abandonne, et je n'y puis courir ;
 Tout ce que je puis faire, hélas ! c'est de mourir.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

JOCASTE, OLYMPE.

JOCASTE.

OLYMPE, va-t-en voir ce funeste spectacle.
Va voir si leur fureur n'a point trouvé d'obstacle ;
Si rien n'a pu toucher l'un ou l'autre parti.
On dit qu'à ce dessein Ménécée est sorti.

OLYMPE.

Je ne sais quel dessein animait son courage,
Une héroïque ardeur brillait sur son visage ;
Mais vous devez, Madame, espérer jusqu'au bout.

JOCASTE.

Va tout voir, chère Olympe, et me viens dire tout ;
Éclaircis promptement ma triste inquiétude.

OLYMPE.

Mais vous dois-je laisser en cette solitude ?

JOCASTE.

Va, je veux être seule en l'état où je suis,
Si toutefois on peut l'être avec tant d'ennuis.

SCÈNE II.

JOCASTE *seule.*

Dureront-ils toujours ces ennuis si funestes ?
N'épuiseront-ils point les vengeances célestes ?
Me feront-ils souffrir tant de cruels trépas ,
Sans jamais au tombeau précipiter mes pas ?
O Ciel , que tes rigueurs seraient peu redoutables ,
Si la foudre d'abord accablait les coupables !
Et que tes châtimens paraissent infinis ,
Quand tu laisses la vie à ceux que tu punis !
Tu ne l'ignores pas , depuis le jour infâme
Où de mon propre fils je me trouvai la femme ,
Le moindre des tourmens que mon cœur a soufferts
Égale tous les maux que l'on souffre aux enfers :
Et toutefois , ô Dieux , un crime involontaire
Devait-il attirer toute votre colère ?
Le connaissais-je , hélas ! ce fils infortuné ?
Vous-même , dans mes bras , vous l'avez amené :
C'est vous dont la rigueur m'ouvrit ce précipice.
Voilà de ces grands dieux la suprême justice !
Jusques au bord du crime ils conduisent nos pas ,
Ils nous le font commettre , et ne l'excusent pas.
Prennent-ils donc plaisir à faire des coupables ,
Afin d'en faire après d'illustres misérables ?
Et ne peuvent-ils point , quand ils sont en courroux ,
Chercher des criminels à qui le crime est doux ?

SCÈNE III.

JOCASTE , ANTIGONE.

JOCASTE.

Hé bien , en est-ce fait ? L'un ou l'autre perfide
Vient-il d'exécuter son noble parricide ?
Parlez , parlez , ma fille.

ANTIGONE.

Ah ! Madame , en effet ,
L'oracle est accompli , le Ciel est satisfait.

JOCASTE.

Quoi , mes deux fils sont morts ?

ANTIGONE.

Un autre sang , Madame ,
Rend la paix à l'état et le calme à votre âme ;
Un sang digne des rois dont il est décollé ,
Un héros pour l'état s'est lui-même immolé.
Je courais pour fléchir Hémon et Polinice ,
Ils étaient déjà loin avant que je sortisse ,
Ils ne m'entendaient plus , et mes cris douloureux
Vainement par leur nom les rappelaient tous deux.
Ils ont tous deux volé vers le champ de bataille ;
Et moi je suis montée au haut de la muraille ,
D'où le peuple étonné regardait , comme moi ,
L'approche d'un combat qui le glaçait d'effroi.
A cet instant fatal , le dernier de nos princes ,
L'honneur de notre sang , espoir de nos provinces ,
Ménécée , en un mot , digne frère d'Hémon ,

Et très-indigne aussi d'être fils de Créon ,
 De l'amour du pays montrant son Âme atteinte ,
 Au milieu des deux camps s'est avancé sans crainte ;
 Et, se faisant ouïr des Grecs et des Thébains :
 « Arrêtez , a-t-il dit , arrêtez inhumains . »
 Ces mots impérieux n'ont point trouvé d'obstacle :
 Les soldats , étonnés de ce nouveau spectacle ,
 De leur noire fureur ont suspendu le cours ;
 Et ce prince aussitôt poursuivant son discours :
 « Apprenez , a-t-il dit , l'arrêt des destinées
 « Par qui vous allez voir vos misères bornées.
 « Je suis le dernier sang de vos rois descendu ,
 « Qui , par l'ordre des dieux , doit être répandu.
 « Recevez donc ce sang que ma main va répandre ;
 « Et recevez la paix où vous n'osiez prétendre. »
 Il se tait , et se frappe en achevant ces mots ;
 Et les Thébains , voyant expirer ce héros ,
 Comme si leur salut devenait leur supplice ,
 Regardent en tremblant ce noble sacrifice.
 J'ai vu le triste Hémon abandonner son rang
 Pour venir embrasser ce frère tout en sang.
 Créon , à son exemple , a jeté bas les armes ,
 Et vers ce fils mourant est venu tout en larmes ;
 Et l'un et l'autre camp , les voyant retirés ,
 Ont quitté le combat et se sont séparés.
 Et moi , le cœur tremblant et l'âme toute émue ,
 D'un si funeste objet j'ai détourné la vue ,
 De ce prince admirant l'héroïque fureur.

JOCASTE.

Comme vous je l'admire , et j'en frémis d'horreur.
 Est-il possible , ô dieux ! qu'après ce grand miracle,

Le repos des Thébains trouve encor quelque obstacle ?
 Cet illustre trépas ne peut-il vous calmer,
 Puisque même mes fils s'en laissent désarmer !
 La refuserez-vous cette noble victime ?
 Si la vertu vous touche autant que fait le crime ,
 Si vous donnez les prix comme vous punissez ,
 Quels crimes par ce sang ne seront effacés ?

ANTIGONE.

Oui , oui , cette vertu sera récompensée ;
 Les dieux sont trop payés du sang de Ménécée ;
 Et le sang d'un héros , auprès des immortels ,
 Vaut seul plus que celui de mille criminels.

JOCASTE.

Connaissez mieux du Ciel la vengeance fatale ;
 Toujours à ma douleur il met quelque intervalle :
 Mais , hélas ! quand sa main semble me secourir ,
 C'est alors qu'il s'apprête à me faire périr !
 Il a mis cette nuit quelque fin à mes larmes ,
 Afin qu'à mon réveil je visse tout en armes :
 S'il me flatte aussitôt de quelque espoir de paix ,
 Un oracle cruel me l'ôte pour jamais.
 Il m'amène mon fils , il veut que je le voie ;
 Mais , hélas ! combien cher me vend-il cette joie !
 Ce fils est insensible et ne m'écoute pas ,
 Et soudain il me l'ôte et l'engage aux combats.
 Ainsi , toujours cruel , et toujours en colère ,
 Il feint de s'apaiser et devient plus sévère ;
 Il n'interrompt ses coups que pour les redoubler ,
 Et retire son bras pour me mieux accabler.

ANTIGONE.

Madame , espérons tout de ce dernier miracle.

JOCASTE.

La haine de mes fils est un trop grand obstacle.
 Polinice endurci n'écoute que ses droits ;
 Du peuple et de Créon l'autre écoute la voix ,
 Oui, du lâche Créon. Cette âme intéressée
 Nous ravit tout le fruit du sang de Ménécée :
 En vain, pour nous sauver, ce grand prince se perd,
 Le père nous nuit plus que le fils ne nous sert.
 De deux jeunes héros cet infidèle père....

ANTIGONE.

Ah ! le voici , Madame , avec le roi mon frère.

SCÈNE IV.

JOCASTE, ÉTÉOCLE, ANTIGONE, CRÉON.

JOCASTE.

Mon fils , c'est donc ainsi que l'on garde sa foi ?

ÉTÉOCLE.

Madame, ce combat n'est point venu de moi ;
 Mais de quelques soldats, tant d'Argos que des nôtres,
 Qui, s'étant querellés les uns avec les autres,
 Ont insensiblement tout le corps ébranlé,
 Et fait un grand combat d'un simple démêlé.
 La bataille sans doute allait être cruelle,
 Et son événement vidait notre querelle,
 Quand du fils de Créon l'héroïque trépas
 De tous les combattans a retenu le bras.
 Ce prince, le dernier de la race royale,
 S'est appliqué des dieux la réponse fatale,
 Et lui-même à la mort il s'est précipité,

De l'amour du pays noblement transporté.

JOCASTE.

Ah ! si le seul amour qu'il eut pour sa patrie
 Le rendit insensible aux douceurs de la vie,
 Mon fils, ce même amour ne peut-il seulement
 De votre ambition vaincre l'emportement ?
 Un exemple si beau vous invite à le suivre,
 Il ne faudra cesser de régner ni de vivre.
 Vous pouvez, en cédant un peu de votre rang,
 Faire plus qu'il n'a fait en versant tout son sang.
 Il ne faut que cesser de haïr votre frère ;
 Vous ferez beaucoup plus que sa mort n'a su faire.
 O dieux ! aimer un frère est-ce un plus grand effort
 Que de haïr la vie et courir à la mort ?
 Et doit-il être enfin plus facile en un autre
 De répandre son sang qu'en vous d'aimer le vôtre ?

ÉTRÉOCLE.

Son illustre vertu me charme comme vous ;
 Et d'un si beau trépas je suis même jaloux.
 Et toutefois, Madame, il faut que je vous die
 Qu'un trône est plus pénible à quitter que la vie :
 La gloire bien souvent nous porte à la haïr ;
 Mais peu de souverains font gloire d'obéir.
 Les dieux voulaient son sang, et ce prince, sans crime,
 Ne pouvait à l'état refuser sa victime ;
 Mais ce même pays, qui demandait son sang,
 Demande que je règne, et m'attache à mon rang.
 Jusqu'à ce qu'il m'en ôte il faut que j'y demeure.
 Il n'a qu'à prononcer, j'obéirai sur l'heure ;
 Et Thèbes me verra, pour apaiser son sort,
 Et descendre du trône, et courir à la mort.

CRÉON.

Ah! Ménécée est mort; le Ciel n'en veut point d'autre ;
 Laissez couler son sang sans y mêler le vôtre ;
 Et puisqu'il l'a versé pour nous donner la paix ,
 Accordez-la, Seigneur, à nos justes souhaits.

ÉTÉOCLE.

Hé quoi, même Créon pour la paix se déclare?

CRÉON.

Pour avoir trop aimé cette guerre barbare ,
 Vous voyez les malheurs où le Ciel m'a plongé.
 Mon fils est mort, Seigneur.

ÉTÉOCLE.

Il faut qu'il soit vengé.

CRÉON.

Sur qui me vengerais-je en ce malheur extrême?

ÉTÉOCLE.

Vos ennemis, Créon, sont ceux de Thèbes même;
 Vengez-la, vengez-vous.

CRÉON.

Ah! dans ses ennemis,

Je trouve votre frère, et je trouve mon fils !
 Dois-je verser mon sang, ou répandre le vôtre?
 Et dois-je perdre un fils pour en venger un autre ?
 Seigneur, mon sang m'est cher, le vôtre m'est sacré ;
 Serai je sacrilège ou bien dénaturé ?
 Souillerais-je ma main d'un sang que je révère ?
 Serai-je parricide , afin d'être bon père ?
 Un si cruel secours ne me peut soulager,
 Et ce serait me perdre au lieu de me venger.
 Tout le soulagement où ma douleur aspire ,
 C'est qu'au moins mes malheurs servent à votre empire.

Je me consoleral si ce fils que je plains ,
 Assure , par sa mort , le repos des Thébains.
 Le Ciel promet la paix au sang de Ménécée ;
 Achevez-la , Seigneur ; mon fils l'a commencée ;
 Accordez-lui ce prix qu'il en a prétendu ;
 Et que son sang en vain ne soit pas répandu.

JOCASTE.

Non ; puisqu'à nos malheurs vous devenez sensible ,
 Au sang de Ménécée il n'est rien d'impossible.
 Que Thèbes se rassure après ce grand effort ;
 Puisqu'il change votre âme , il changera son sort.
 La paix , dès ce moment , n'est plus désespérée ;
 Puisque Créon la veut , je la tiens assurée :
 Bientôt ces cœurs de fer se verront adoucis ;
 Le vainqueur de Créon peut bien vaincre mes fils.

(à *Étéocle.*)

Qu'un si grand changement vous désarme et vous touche ;
 Quittez , mon fils , quittez cette haine farouche ;
 Soulagez une mère et consolez Créon ;
 Rendez-moi Polinice , et lui rendez Hémon.

ÉTÉOCLE.

Mais enfin , c'est vouloir que je m'impose un maître.
 Vous ne l'ignorez pas , Polinice veut l'être ;
 Il demande surtout le pouvoir souverain ,
 Et ne veut revenir que le sceptre à la main.

SCÈNE V.

JOCASTE, ÉTÉOCLE, ANTIGONE, CRÉON,
ATTALE.

ATTALE à *Étéocle*.

Polinice, Seigneur, demande une entrevue.
C'est ce que d'un héraut nous apprend la venue.
Il vous offre, Seigneur, ou de venir ici,
Ou d'attendre en son camp.

CRÉON.

Peut-être qu'adouci,

Il songe à terminer une guerre si lente,
Et son ambition n'est plus si violente.
Par ce dernier combat il apprend aujourd'hui
Que vous êtes au moins aussi puissant que lui.
Les Grecs même sont las de servir sa colère ;
Et j'ai su, depuis peu, que le roi son beau-père,
Préférant à la guerre un solide repos,
Se réserve Micène, et le fait roi d'Argos.
Tout courageux qu'il est, sans doute il ne souhaite
Que de faire en effet une honnête retraite.
Puisqu'il s'offre à vous voir, croyez qu'il veut la paix.
Ce jour la doit conclure ou la rompre à jamais.
Tâchez dans ce dessein de l'affermir vous-même,
Et lui promettez tout, hormis le diadème.

ÉTÉOCLE.

Hormis le diadème il ne demande rien.

JOCASTE.

Mais voyez-le du moins.

CRÉON.

Oui, puisqu'il le veut bien;
Vous ferez plus tout seul que nous ne saurions faire,
Et le sang reprendra son empire ordinaire.

ÉTÉOCLE.

Allons donc le chercher.

JOCASTE.

Mon fils, au nom des dieux,
Attendez-le plutôt, voyez-le dans ces lieux.

ÉTÉOCLE.

Hé bien, Madame, hé bien, qu'il vienne, et qu'on lui donne
Toutes les sûretés qu'il faut pour sa personne.
Allons.

ANTIGONE.

Ah! si ce jour rend la paix aux Thébains,
Elle sera, Créon, l'ouvrage de vos mains.

SCÈNE VI.

CRÉON, ATTALE.

CRÉON.

L'intérêt des Thébains n'est pas ce qui vous touche,
Dédaigneuse princesse; et cette âme farouche,
Qui semble me flatter après tant de mépris,
Songe moins à la paix qu'au retour de mon fils;
Mais nous verrons bientôt si la fière Antigone
Aussi bien que mon cœur dédaignera le trône;
Nous verrons, quand les dieux m'auront fait votre roi,
Si ce fils bienheureux l'emportera sur moi.

ATTALE.

Et qui n'admirerait un changement si rare?

Créon même, Créon pour la paix se déclare.

CRÉON.

Tu crois donc que la paix est l'objet de mes soins ?

ATTALE.

Oui, je le crois, Seigneur, quand j'y pensais le moins ;
Et voyant qu'en effet ce beau soin vous anime,
J'admire à tous momens cet effort magnanime,
Qui vous fait mettre enfin votre haine au tombeau.
Ménécée, en mourant, n'a rien fait de plus beau.
Et qui peut immoler sa haine à sa patrie,
Lui pourrait bien aussi sacrifier sa vie.

CRÉON.

Ah ! sans doute, qui peut, d'un généreux effort,
Aimer son ennemi, peut bien aimer la mort.
Quoi, je négligerais le soin de ma vengeance !
Et de mon ennemi je prendrais la défense !
De la mort de mon fils Polinice est l'auteur ;
Et moi je deviendrais son lâche protecteur !
Quand je renoncerais à cette haine extrême,
Pourrais-je bien cesser d'aimer le diadème ?
Non, non, tu me verras d'une constante ardeur
Haïr mes ennemis et chérir ma grandeur.
Le trône fit toujours mes ardeurs les plus chères ;
Je rongis d'obéir où régnèrent mes pères ;
Je brûle de me voir au rang de mes aïeux,
Et je l'envisageai dès que j'ouvris les yeux.
Surtout depuis deux ans ce noble soin m'inspire ;
Je ne fais point de pas qui ne tende à l'empire.
Des princes mes neveux j'entretiens la furcur,
Et mon ambition autorise la leur.
D'Étéocle d'abord j'appuyai l'injustice ;

Je lui fis refuser le trône à Polinice ;
 Tu sais que je pensais dès lors à m'y placer ;
 Et je l'y mis, Attale, afin de l'en chasser.

ATTALE.

Mais, Seigneur, si la guerre eut pour vous tant de charmes,
 D'où vient que de leurs mains vous arrachez les armes ?
 Et, puisque leur discorde est l'objet de vos vœux,
 Pourquoi par vos conseils vont-ils se voir tous deux ?

CRÉON.

Plus qu'à mes ennemis la guerre m'est mortelle,
 Et le courroux du Ciel me la rend trop cruelle :
 Il s'arme contre moi de mon propre dessein ;
 Il se sert de mon bras pour me percer le sein.
 La guerre s'allumait, lorsque, pour mon supplice,
 Hémon m'abandonna pour servir Polinice ;
 Les deux frères par moi devinrent ennemis,
 Et je devins, Attale, ennemi de mon fils.
 Enfin, ce même jour, je fais rompre la trêve,
 J'excite le soldat, tout le camp se soulève,
 On se bat, et voilà qu'un fils désespéré
 Meurt, et rompt un combat que j'ai tant préparé.
 Mais il me reste un fils, et je sens que je l'aime,
 Tout rebelle qu'il est et tout mon rival même ;
 Sans le perdre, je veux perdre mes ennemis ;
 Il m'en coûterait trop s'il m'en coûtait deux fils.
 Des deux princes d'ailleurs la haine est trop puissante :
 Ne crois pas qu'à la paix jamais elle consente ;
 Moi-même je saurai si bien l'envenimer,
 Qu'ils périront tous deux plutôt que de s'aimer.
 Les autres ennemis n'ont que de courtes haines ;
 Mais quand de la nature on a brisé les chaînes,

**Cher Attale, il n'est rien qui puisse réunir
Ceux que des nœuds si forts n'ont pas su retenir.
L'on hait avec excès lorsque l'on hait un frère.
Mais leur éloignement ralentit leur colère.
Quelque haine qu'on ait contre un fier ennemi,
Quand il est loin de nous, on le perd à demi.
Ne t'étonne donc plus si je veux qu'ils se voient ;
Je veux qu'en se voyant leurs fureurs se déploient ;
Que, rappelant leur haine au lieu de la chasser,
Ils s'étouffent, Attale, en voulant s'embrasser.**

ATTALE.

**Vous n'avez plus, Seigneur, à craindre que vous-même :
On porte ses remords avec le diadème.**

CRÉON.

**Quand on est sur le trône on a bien d'autres soins,
Et les remords sont ceux qui nous pèsent le moins.
Du plaisir de régner une âme possédée
De tout le temps passé détourne son idée ;
Et de tout autre objet un esprit éloigné
Croit n'avoir point vécu tant qu'il n'a point régné.
Mais allons. Le remords n'est pas ce qui me touche ;
Et je n'ai plus un cœur que le crime effarouche.
Tous les premiers forfaits coûtent quelques efforts ;
Mais, Attale, on commet les seconds sans remords.**

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

ÉTÉOCLE, CRÉON.

ÉTÉOCLE.

OUI, Créon, c'est ici qu'il doit bientôt se rendre,
 Et tous deux en ce lieu nous le pouvons attendre.
 Nous verrons ce qu'il veut ; mais je répondrais bien
 Que, par cette entrevue, on n'avancera rien.
 Je connais Polinice et son humeur altière ;
 Je sais bien que sa haine est encor tout entière ;
 Je ne crois pas qu'on puisse en arrêter le cours ;
 Et pour moi, je sens bien que je le hais toujours.

CRÉON.

Mais, s'il vous cède enfin la grandeur souveraine,
 Vous devez, ce me semble, apaiser votre haine.

ÉTÉOCLE.

Je ne sais si mon cœur s'apaisera jamais ;
 Ce n'est pas son orgueil, c'est lui seul que je hais.
 Nous avons l'un et l'autre une haine obstinée :
 Elle n'est pas, Créon, l'ouvrage d'une année ;
 Elle est née avec nous, et sa noire fureur
 Aussitôt que la vie entra dans notre cœur.
 Nous étions ennemis dès la plus tendre enfance ;
 Que dis-je ? nous l'étions avant notre naissance :

**Triste et fatal effet d'un sang incestueux !
Pendant qu'un même sein nous renfermait tous deux,
Dans les flancs de ma mère une guerre intestine
De nos divisions lui marqua l'origine.
Elles ont, tu le sais, paru dans le berceau,
Et nous suivront peut-être encor dans le tombeau.
On dirait que le Ciel, par un arrêt funeste,
Voulut de nos parens punir ainsi l'inceste,
Et que dans notre sang il voulut mettre au jour
Tout ce qu'ont de plus noir et la haine et l'amour ;
Et maintenant, Créon, que j'attends sa venue,
Ne crois pas que pour lui ma haine diminue.
Plus il approche, et plus il me semble odieux ;
Et sans doute il faudra qu'elle éclate à ses yeux.
J'aurais même regret qu'il me quittât l'empire
Il faut, il faut qu'il fuie, et non qu'il se retire.
Je ne veux point, Créon, le haïr à moitié ;
Et je crains son courroux moins que son amitié.
Je veux, pour donner cours à mon ardente haine,
Que sa fureur au moins autorise la mienne ;
Et puisqu'enfin mon cœur ne saurait se trahir,
Je veux qu'il me déteste, afin de le haïr.
Tu verras que sa rage est encore la même,
Et que toujours son cœur aspire au diadème ;
Qu'il m'abhorre toujours, et veut toujours régner ;
Et qu'on peut bien le vaincre, et non pas le gagner.**

CRÉON.

**Domptez-le donc, Seigneur, s'il demeure inflexible.
Quelque fier qu'il puisse être, il n'est pas invincible ;
Et puisque la raison ne peut rien sur son cœur,
Éprouvez ce que peut un bras toujours vainqueur.**

Oui, quoique dans la paix je trouve des charmes,
 Je serai le premier à reprendre les armes;
 Et si je demandais qu'on en rompt le cours,
 Je demande encor plus que vous régniez toujours.
 Que la guerre s'enflamme et jamais ne finisse,
 S'il faut avec la paix recevoir Polinice.
 Qu'on ne nous vienne plus vanter un bien si doux :
 La guerre et ses horreurs nous plaisent avec vous.
 Tout le peuple thébain vous parle par ma bouche;
 Ne le soumettez pas à ce prince farouche :
 Si la paix se peut faire, il la veut comme moi.
 Surtout, si vous l'aimez, conservez-lui son roi,
 Cependant écoutez le prince votre frère;
 Et, s'il se peut, Seigneur, cachez votre colère;
 Feignez... Mais quelqu'un vient.

SCÈNE II.

ÉTÉOCLE, CRÉON, ATTALE.

ÉTÉOCLE.

Sont-ils bien près d'ici?

Vont-ils venir, Attale?

ATTALE.

Oui, Seigneur, les voici.

Ils ont trouvé d'abord la princesse et la reine,
 Et bientôt ils seront dans la chambre prochaine.

ÉTÉOCLE.

Qu'ils entrent. Cette approche excite mon courroux.
 Qu'on hait un ennemi quand il est près de nous !

CRÉON (*à part.*)

Ah ! le voici. Fortune, achève ton ouvrage ;
Et livre-les tous deux aux transports de leur rage.

SCÈNE III.

JOCASTE, ÉTÉOCLE, POLINICE, ANTIGONE,
HÉMON, CRÉON.

JOCASTE, *à Étéocle.*

Me voici donc tantôt au comble de mes vœux,
Puisque déjà le Ciel vous rassemble tous deux.
Vous revoyez un frère après deux ans d'absence,
Dans ce même palais où vous prîtes naissance ;
Et moi, par un bonheur où je n'osais penser,
L'un et l'autre à la fois je vous puis embrasser.
Commencez donc, mon fils, cette union si chère ;
Et que chacun de vous reconnaisse son frère.
Tous deux dans votre frère envisagez vos traits :
Mais, pour mieux en juger, voyez-les de plus près.
Surtout que le sang parle, et fasse son office.
Approchez, Étéocle ; avancez Polinice.
Hé quoi ! loin d'approcher, vous reculez tous deux !
D'où vient ce sombre accueil et ces regards fâcheux ?
N'est-ce point que chacun, d'une âme irrésolue,
Pour saluer son frère attend qu'il le salue ;
Et qu'affectant l'honneur de céder le dernier,
L'un ni l'autre ne veut s'embrasser le premier ?
Étrange ambition qui n'aspire qu'au crime,
Où le plus furieux passe pour magnanime !
Le vainqueur doit rougir en ce combat honteux ;

Et les premiers vaincus sont les plus généreux.
 Voyons donc qui des deux aura plus de courage,
 Qui voudra le premier triompher de sa rage.
 Quoi ! vous n'en faites rien ? C'est à vous d'avancer ;
 Et, venant de si loin, vous devez commencer :
 Commencez, Polinice, embrassez votre frère ;
 Et montrez....

ÉTÉOCLE.

Hé ! Madame, à quoi bon ce mystère ?
 Tous ces embrassemens ne sont guère à propos ;
 Qu'il parle, qu'il s'explique, et nous laisse en repos.

POLINICE.

Quoi ! faut-il davantage expliquer mes pensées ?
 On les peut découvrir par les choses passées :
 La guerre, les combats, tant de sang répandu,
 Tout cela dit assez que le trône m'est dû.

ÉTÉOCLE.

Et ces mêmes combats, et cette même guerre,
 Ce sang, qui tant de fois a fait rougir la terre,
 Tout cela dit assez que le trône est à moi ;
 Et, tant que je respire, il ne peut être à toi.

POLINICE.

Tu sais qu'injustement tu remplis cette place.

ÉTÉOCLE.

L'injustice me platt pourvu que je t'en chasse.

POLINICE.

Si tu n'en veux sortir, tu pourras en tomber.

ÉTÉOCLE.

Si je tombe, avec moi tu pourras succomber.

JOCASTE.

O dieux ! que je me vois cruellement déçue !

N'avais-je tant pressé cette fatale vue,
 Que pour les désunir encor plus que jamais ?
 Ah ! mes fils , est-ce là comme on parle de paix ?
 Quittez , au nom des dieux , ces tragiques pensées ;
 Ne renouvez point vos discordes passées :
 Vous n'êtes pas ici dans un champ inhumain.
 Est-ce moi qui vous mets les armes à la main ?
 Considérez ces lieux où vous prîtes naissance ;
 Leur aspect sur vos cœurs n'a-t-il point de puissance ?
 C'est ici que tous deux vous reçûtes le jour :
 Tout ne vous parle ici que de paix et d'amour.
 Ces princes, votre sœur, tout condamne vos haines ;
 Enfin moi qui pour vous pris toujours tant de peine,
 Qui , pour vous réunir, immolerais... Hélas !
 Ils détournent la tête , et ne m'écoutent pas !
 Tous deux, pour s'attendrir, ils ont l'âme trop dure ;
 Ils ne connaissent plus la voix de la nature.

(*A Polinice.*)

Et vous, que je croyais plus doux et plus soumis...

POLINICE.

Je ne veux rien de lui que ce qu'il m'a promis.
 Il ne saurait régner sans se rendre parjure.

JOCASTE.

Une extrême injustice est souvent une injure.
 Le trône vous est dû , je n'en saurais douter ;
 Mais vous le renversez en voulant y monter.
 Ne vous laissez-vous point de cette affreuse guerre ?
 Voulez-vous sans pitié désoler cette terre,
 Détruire cet empire afin de le gagner ?
 Est-ce donc sur des morts que vous voulez régner ?
 Thèbes , avec raison , craint le règne d'un prince

Qui de fleuves de sang inonde sa province ;
 Voudrait-elle obéir à votre injuste loi ?
 Vous êtes son tyran avant qu'être son roi.
 Dieux , si devenant grand souvent on devient pire ,
 Si la vertu se perd quand on gagne l'empire ,
 Lorsque vous régnerez , que serez-vous , hélas !
 Si vous êtes cruel quand vous ne régnerez pas ?

POLINICE.

Ah ! si je suis cruel , on me force de l'être ;
 Et de mes actions je ne suis pas le maître.
 J'ai honte des horreurs où je me vois contraint ,
 Et c'est injustement que le peuple me craint.
 Mais il faut en effet soulager ma patrie ;
 De ses gémissemens mon âme est attendrie.
 Trop de sang innocent se verse tous les jours ;
 Il faut de ses malheurs que j'arrête le cours ;
 Et , sans faire gémir ni Thèbes ni la Grèce ,
 A l'auteur de mes maux il faut que je m'adresse ;
 Il suffit aujourd'hui de son sang ou du mien.

JOCASTE.

Du sang de votre frère ?

POLINICE.

Oui , Madame , du sien.

Il faut finir ainsi cette guerre inhumaine.
 Oui , cruel , et c'est là le dessein qui m'amène ,
 Moi-même à ce combat j'ai voulu t'appeler ;
 A tout autre qu'à toi je craignais d'en parler.
 Tout autre aurait voulu condamner ma pensée ,
 Et personne en ces lieux ne te l'eût annoncée.
 Je te l'annonce donc. C'est à toi de prouver
 Si ce que tu ravis tu le sais conserver.

Montre-toi digne enfin d'une si belle proie.

ÉTÉOCLE.

J'accepte ton dessein , et l'accepte avec joie ;
Créon sait là-dessus quel était mon désir.
J'eusse accepté le trône avec moins de plaisir.
Je te crois maintenant digne du diadème ;
Je te le vais porter au bout de ce fer même.

JOCASTE.

Hâtez-vous donc , cruels , de me percer le sein ,
Et commencez par moi votre horrible dessein ;
Ne considérez point que je suis votre mère ,
Considérez en moi celle de votre frère.
Si de votre ennemi vous recherchez le sang ,
Recherchez-en la source en ce malheureux flanc :
Je suis de tous les deux la commune ennemie ,
Puisque votre ennemi reçut de moi la vie ;
Cet ennemi , sans moi , ne verrait pas le jour.
S'il meurt , ne faut-il pas que je meure à mon tour ?
N'en doutez point , sa mort me doit être commune ;
Il faut en donner deux ou n'en donner pas une ;
Et sans être ni doux ni cruel à demi ,
Il faut me perdre ou bien sauver votre ennemi.
Si la vertu vous plaît , si l'honneur vous anime ,
Barbares , rougissez de commettre un tel crime ;
Ou si le crime enfin vous plaît tant à chacun ,
Barbares , rougissez de n'en commettre qu'un.
Aussi bien , ce n'est point que l'amour vous retienne ,
Si vous sauvez ma vie en poursuivant la sienne.
Vous vous garderiez bien , cruels , de m'épargner ,
Si je vous empêchais un moment de régner.
Polinice , est-ce ainsi que l'on traite une mère ?

POLINICE.

J'épargne mon pays.

JOCASTE.

Et vous tuez un frère.

POLINICE.

Je punis un méchant.

JOCASTE.

Et sa mort aujourd'hui

Vous rendra plus coupable et plus méchant que lui.

POLINICE.

Faut-il que de ma main je couronne ce traître ,
 Et que de cour en cour j'aie chercher un maître ?
 Qu'errant et vagabond je quitte mes états ,
 Pour observer des lois qu'il ne respecte pas ?
 De ses propres forfaits serai-je la victime ?
 Le diadème est-il le partage du crime ?
 Quel droit ou quel devoir n'a-t-il point violé ?
 Et cependant il règne et je suis exilé.

JOCASTE.

Mais si le roi d'Argos vous cède une couronne...

POLINICE.

Dois-je chercher ailleurs ce que le sang me donne ?
 En m'alliant chez lui n'aurai-je rien porté ?
 Et tiendrai-je mon rang de sa seule bonté ?
 D'un trône qui m'est dû faut-il que l'on me chasse ,
 Et d'un prince étranger que je brigue la place ?
 Non , non , sans m'abaisser à lui faire la cour ,
 Je veux devoir le sceptre à qui je dois le jour.

JOCASTE,

Qu'on le tienne, mon fils, d'un beau-père ou d'un père,
 La main de tous les deux vous sera toujours chère.

POLINICE.

Non, non, la différence est trop grande pour moi :
 L'un me ferait esclave et l'autre me fait roi.
 Quoi ! ma grandeur serait l'ouvrage d'une femme ?
 D'un éclat si honteux je rongerais dans l'âme ?
 Le trône, sans l'amour, me serait donc fermé ?
 Je ne régnerais pas si l'on ne m'eût aimé ?
 Je veux m'ouvrir le trône, ou jamais n'y paraître ;
 Et, quand j'y monterai, j'y veux monter en maître ;
 Que le peuple à moi seul soit forcé d'obéir,
 Et qu'il me soit permis de m'en faire haïr.
 Enfin, de ma grandeur je veux être l'arbitre,
 N'être point roi, Madame, ou l'être à juste titre ;
 Que le sang me couronne, ou, s'il ne suffit pas,
 Je veux à son secours n'appeler que mon bras.

JOCASSE.

Faites plus, tenez tout de votre grand courage ;
 Que votre bras tout seul fasse votre partage ;
 Et, dédaignant les pas des autres souverains,
 Soyez, mon fils, soyez l'ouvrage de vos mains.
 Par d'illustres exploits couronnez-vous vous-même ;
 Qu'un superbe laurier soit votre diadème ;
 Réglez et triomphez, et joignez à la fois
 La gloire des héros à la pourpre des rois.
 Quoi ! votre ambition serait-elle bornée
 A régner tour à tour l'espace d'une année ?
 Cherchez à ce grand cœur, que rien ne peut dompter,
 Quelque trône où vous seul ayez droit de monter.
 Mille sceptres nouveaux s'offrent à votre épée,
 Sans que d'un sang si cher nous la voyions trempée.
 Vos triomphes pour moi n'auront rien que de doux,

Et votre frère même ira vaincre avec vous.

POLINICE.

Vous voulez que mon cœur, flatté de ces chimères,
Laisse un usurpateur au trône de mes pères ?

JOCASTE.

Si vous lui souhaitez en effet tant de mal,
Élevez-le vous-même à ce trône fatal.
Ce trône fut toujours un dangereux abîme ;
La foudre l'environne aussi bien que le crime.
Votre père et les rois qui vous ont devancés,
Sitôt qu'ils y montaient, s'en sont vus renversés.

POLINICE.

Quand je devrais au ciel rencontrer le tonnerre,
J'y monteraï plutôt que de ramper à terre.
Mon cœur, jaloux du sort de ces grands malheureux,
Veut s'élever, Madame, et tomber avec eux.

ÉTÉOCLE.

Je saurai t'épargner un chute si vaine.

POLINICE.

Ah ! ta chute, crois-moi, précédera la mienne.

JOCASTE.

Mon fils, son règne ~~est~~ t.

POLINICE.

Mais il m'est odieux.

JOCASTE.

Il a pour lui le peuple.

POLINICE.

Et j'ai pour moi les dieux.

ÉTÉOCLE.

Les dieux de ce haut rang te voulaient interdire,
Puisqu'ils m'ont élevé le premier à l'empire.

Ils ne savaient que trop , lorsqu'ils firent ce choix ,
 Qu'on veut régner toujours quand on règne une fois.
 Jamais dessus le trône on ne vit plus d'un maître ;
 Il n'en peut tenir deux ; quelque grand qu'il puisse être ,
 L'un des deux , tôt ou tard , se verrait renversé ,
 Et d'un autre soi-même on y serait pressé.
 Jugez donc par l'horreur que ce méchant me donne ,
 Si je puis avec lui partager la couronne.

POLINICE.

Et moi je ne veux plus , tant tu m'es odieux ,
 Partager avec toi la lumière des cieux.

JOCASTE.

Allez donc , j'y consens , allez perdre la vie ;
 A ce cruel combat tous deux je vous convie.
 Puisque tous mes efforts ne sauraient vous changer ,
 Que tardez-vous ? Allez vous perdre et me venger.
 Surpassez , s'il se peut , les crimes de vos pères :
 Montrez , en vous tuant , comme vous êtes frères ;
 Le plus grand des forfaits vous a donné le jour ,
 Il faut qu'un crime égal vous l'arrache à son tour.
 Je ne condamne plus la fureur qui vous presse ,
 Je n'ai plus pour mon sang ni pitié ni tendresse ,
 Votre exemple m'apprend à ne le plus chérir ;
 Et moi je vais , cruels , vous apprendre à mourir .

SCÈNE IV.

ANTIGONE , ÉTÉOCLE , POLINICE , CRÉON ,
 HÉMON.

ANTIGONE.

Madame... O Ciel, que vois-je ! Hélas ! rien ne les touche !

HÉMON.

Rien ne peut ébranler leur constance farouche.

ANTIGONE.

Princes....

ÉTÉOCLE.

Pour ce combat choisissons quelque lieu.

POLINICE.

Courons. Adieu, ma sœur.

ÉTÉOCLE.

Adieu, Princesse, adieu.

ANTIGONE.

Mes frères, arrêtez. Gardes, qu'on les retienne;
 Joignez, unissez tous vos douleurs à la mienne.
 C'est leur être cruels que de les respecter.

HÉMON.

Madame, il n'est plus rien qui les puisse arrêter.

ANTIGONE.

Ah! généreux Hémon, c'est vous seul que j'implore.
 Si la vertu vous plaît, si vous m'aimez encore,
 Et qu'on puisse arrêter leurs parricides mains,
 Hélas! pour me sauver, sauvez ces inhumains.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

ANTIGONE *seule.*

A QUOI te résous-tu , princesse infortunée ?
 Ta mère vient de mourir dans tes bras ;
 Ne saurais-tu suivre ses pas ,
 Et finir, en mourant , ta triste destinée ?
 A de nouveaux malheurs te veux-tu réserver ?
 Tes frères sont aux mains , rien ne les peut sauver
 De leurs cruelles armes.
 Leur exemple t'anime à te percer le flanc ;
 Et toi seule verses des larmes ,
 Tous les autres versent du sang.

Quelle est de mes malheurs l'extrémité mortelle !
 Où ma douleur doit-elle recourir ?
 Dois-je vivre , dois-je mourir ?
 Un amant me retient , une mère m'appelle ,
 Dans la nuit du tombeau je la vois qui m'attend ;
 Ce que veut la raison , l'amour me le défend
 Et m'en ôte l'envie.
 Que je vois de sujets d'abandonner le jour !
 Mais , hélas ! qu'on tient à la vie ,
 Quand on tient si fort à l'amour !

Oui, tu retiens, amour, mon âme fugitive;

Je reconnais la voix de mon vainqueur.

L'espérance est morte en mon cœur,

Et cependant tu vis, et tu veux que je vive.

Tu dis que mon amant me suivrait au tombeau;

Que je dois de mes jours conserver le flambeau

Pour sauver ce que j'aime.

Hémon, vois le pouvoir que l'amour a sur moi,

Je ne vivrais pas pour moi-même,

Et je veux bien vivre pour toi.

Si jamais tu doutas de ma flamme fidèle.....

Mais voici du combat la funeste nouvelle.

SCÈNE II.

ANTIGONE, OLYMPE.

ANTIGONE.

Hé bien, ma chère Olympe, as-tu vu ce forfait?

OLYMPE.

J'y suis courue en vain, c'en était déjà fait;

Du haut de nos remparts j'ai vu descendre en larmes

Le peuple qui courait et qui criait aux armes;

Et pour vous dire enfin d'où venait sa terreur.

Le roi n'est plus, Madame, et son frère est vainqueur.

On parle aussi d'Hémon; l'on dit que son courage

S'est efforcé long-temps de suspendre leur rage;

Mais que tous ses efforts ont été superflus.

C'est ce que j'ai compris de mille bruits confus.

ANTIGONE.

Ah! je n'en doute pas, Hémon est magnanime;

Son grand cœur eut toujours trop d'horreur pour le crime;
 Je l'avais conjuré d'empêcher ce forfait;
 Et s'il l'avait pu faire, Olympe, il l'aurait fait.
 Mais, hélas ! leur fureur ne pouvait se contraindre;
 Dans des ruisseaux de sang elle voulait s'éteindre.
 Princes dénaturés, vous voilà satisfaits;
 La mort seule entre vous pouvait mettre la paix.
 Le trône pour vous deux avait trop peu de place;
 Il fallait entre vous mettre un plus grand espace,
 Et que le Ciel vous mît, pour finir vos discords,
 L'un parmi les vivans, l'autre parmi les morts !
 Infortunés tous deux, dignes qu'on vous déplore !
 Moins malheureux pourtant que je ne suis encore,
 Puisque de tous les maux qui sont tombés sur vous,
 Vous n'en sentez aucun, et que je les sens tous.

OLYMPE.

Mais pour vous ce malheur est un moindre supplice,
 Que si la mort vous eût enlevé Polinice.
 Ce prince était l'objet qui faisait tous vos soins;
 Les intérêts du roi vous touchaient beaucoup moins.

ANTIGONE.

Il est vrai, je l'aimai d'une amitié sincère;
 Je l'aimais beaucoup plus que je n'aimais son frère;
 Et ce qui lui donnait tant de part dans mes vœux,
 Il était vertueux, Olympe, et malheureux.
 Mais, hélas ! ce n'est plus ce cœur si magnanime,
 Et c'est un criminel qu'a couronné son crime;
 Son frère, plus que lui, commence à me toucher;
 Devenant malheureux, il m'est devenu cher.

OLYMPE.

Créon vient.

ANTIGONE.

Il est triste, et j'en connais la cause.
 Au courroux du vainqueur la mort du roi l'expose.
 C'est de tous nos malheurs l'auteur pernicieux.

SCÈNE III.

ANTIGONE, CRÉON, OLYMPE, ATTALE,
 GARDES.

CRÉON.

Madame, qu'ai-je appris en entrant dans ces lieux ?
 Est-il vrai que la reine....

ANTIGONE.

Oui, Créon, elle est morte.

CRÉON.

O dieux ! puis-je savoir de quelle étrange sorte
 Ses jours infortunés ont éteint leur flambeau ?

OLYMPE.

Elle-même, Seigneur, s'est ouvert le tombeau ;
 Et s'étant d'un poignard en un moment saisie,
 Elle en a terminé ses malheurs et sa vie.

ANTIGONE.

Elle a su prévenir la perte de son fils.

CRÉON.

Ah ! Madame, il est vrai que les dieux ennemis....

ANTIGONE.

N'imputez qu'à vous seul la mort du roi mon frère,
 Et n'en accusez point la céleste colère.
 A ce combat fatal vous seul l'avez conduit ;
 Il a cru vos conseils, sa mort en est le fruit.

Ainsi de leurs flatteurs les rois sont les victimes;
 Vous avancez leur perte en approuvant leurs crimes.
 De la chute des rois vous êtes les auteurs;
 Mais les rois, en tombant, entraînent leurs flatteurs.
 Vous le voyez, Créon, sa disgrâce mortelle
 Vous est funeste autant qu'elle nous est cruelle;
 Le Ciel, en le perdant, s'en est vengé sur vous,
 Et vous avez peut-être à pleurer comme nous.

CRÉON.

Madame, je l'avoue, et les destins contraires
 Me font pleurer deux fils, si vous pleurez deux frères.

ANTIGONE.

Mes frères et vos fils ! Dieux ! que veut ce discours ?
 Quelque autre qu'Étéocle a-t-il fini ses jours ?

CRÉON.

Mais ne savez-vous pas cette sanglante histoire ?

ANTIGONE.

J'ai su que Polinice a gagné la victoire,
 Et qu'Hémon a voulu les séparer en vain.

CRÉON.

Madame, ce combat est bien plus inhumain.
 Vous ignorez encor mes pertes et les vôtres;
 Mais, hélas ! apprenez les unes et les autres.

ANTIGONE.

Rigoureuse fortune ! achève ton courroux.
 Ah ! sans doute voici le dernier de tes coups.

CRÉON.

Vous avez vu, Madame, avec quelle furie
 Les deux princes sortaient pour s'arracher la vie;
 Que d'une ardeur égale ils fayaient de ces lieux,
 Et que jamais leurs cœurs ne s'accordèrent mieux.

La soif de se baigner dans le sang de leur frère
Faisait ce que jamais le sang n'avait su faire.
Par l'excès de leur haine ils semblaient réunis,
Et, prêts à s'égorger, ils paraissaient amis.
Ils ont choisi d'abord pour leur champ de bataille
Un lieu près des deux camps, au pied de la muraille.
C'est là que, reprenant leur première fureur,
Ils commencent enfin ce combat plein d'horreur.
D'un geste menaçant, d'un œil brûlant de rage,
Dans le sein l'un de l'autre ils cherchent un passage ;
Et, la seule fureur précipitant leurs bras,
Tous deux semblent courir au-devant du trépas.
Mon fils, qui de douleur en soupirait dans l'âme,
Et qui se souvenait de vos ordres, Madame,
Se jette au milieu d'eux, et méprise pour vous
Leurs ordres absolus qui nous arrêtaient tous.
Il leur retient le bras, les repousse, les prie,
Et, pour les séparer, s'expose à leur furie.
Mais il s'efforce en vain d'en arrêter le cours,
Et ces deux furieux se rapprochent toujours.
Il tient ferme pourtant, et ne perd point courage ;
De mille coups mortels il détourne l'orage,
Jusqu'à ce que du roi le fer trop rigoureux,
Soit qu'il cherchât son frère ou ce fils malheureux,
Le renverse à ses pieds prêt à rendre la vie.

ANTIGONE.

Et la douleur encor ne me l'a pas ravie ?

CRÉON.

J'y cours, je le relève, et le prends dans mes bras ;
Et me reconnaissant : « Je meurs, dit-il tout bas,
« Trop heureux d'expirer pour ma belle princesse ;

« En vain à mon secours votre amitié s'empresse,
 « C'est à ces furieux que vous devez courir ;
 « Séparez-les, mon père, et me laissez mourir. »
 Il expire à ces mots. Ce barbare spectacle
 A leur noire fureur n'apporte point d'obstacle ;
 Seulement Polinice en paraît affligé :
 « Attends, Hémon, dit-il, tu vas être vengé. »
 En effet, sa douleur renouvelle sa rage,
 Et hientôt le combat tourne à son avantage.
 Le roi, frappé d'un coup qui lui perce le flanc,
 Lui cède la victoire et tombe dans son sang.
 Les deux camps aussitôt s'abandonnent en proie,
 Le nôtre à la douleur et les Grecs à la joie ;
 Et le peuple alarmé du trépas de son roi
 Sur le haut de ses tours témoigne son effroi.
 Polinice, tout fier du succès de son crime,
 Regarde avec plaisir expirer sa victime ;
 Dans le sang de son frère il semble se baigner :
 « Et tu meurs, lui dit-il, et moi je vais régner ;
 « Regarde dans mes mains l'empire et la victoire,
 « Vas rougir aux enfers de l'excès de ma gloire ;
 « Et pour mourir encore avec plus de regret,
 « Traître, songe en mourant que tu meurs mon sujet. »
 En achevant ces mots, d'une démarche fière,
 Il s'approche du roi couché sur la poussière,
 Et pour le désarmer il avance le bras.
 Le roi, qui semble mort, observe tous ses pas ;
 Il le voit, il l'attend, et son âme irritée
 Pour quelque grand dessein semble s'être arrêtée.
 L'ardeur de se venger flatte encor ses désirs,
 Et retarde le cours de ses derniers soupirs.

Prêt à rendre la vie, il en cache le reste,
 Et sa mort au vainqueur est un piège funeste ;
 Et dans l'instant fatal que ce frère inhumain
 Lui veut ôter le fer qu'il tenait à la main,
 Il lui perce le cœur, et son âme ravie,
 En achevant ce coup, abandonne la vie.
 Polinice frappé pousse un cri dans les airs,
 Et son âme en courroux s'enfuit dans les enfers.
 Tout mort qu'il est, Madame, il garde sa colère,
 Et l'on dirait qu'encore il menace son frère.
 Son visage, où la mort a répandu ses traits,
 Demeure plus terrible et plus fier que jamais.

ANTIGONE.

Fatale ambition ! aveuglement funeste !
 D'un oracle cruel suite trop manifeste !
 De tout le sang royal il ne reste que nous,
 Et plutôt aux dieux, Créon, qu'il ne restât que vous ;
 Et que mon désespoir prévenant leur colère,
 Eût suivi de plus près le trépas de ma mère !

CRÉON.

Il est vrai que des dieux le courroux embrasé
 Pour nous faire périr semble s'être épuisé ;
 Car enfin sa rigueur, vous le voyez, Madame,
 Ne m'accable pas moins qu'elle afflige votre âme.
 En m'arrachant mes fils....

ANTIGONE.

Ah ! vous régnez, Créon,
 Et le trône aisément vous console d'Hémon.
 Mais laissez-moi, de grâce, un peu de solitude,
 Et ne contraignez point ma triste inquiétude ;
 Aussi bien mes chagrins passeraient jusqu'à vous ;

Vous trouverez ailleurs des entretiens plus doux.
 Le trône vous attend, le peuple vous appelle :
 Goûtez tout le plaisir d'une grandeur nouvelle.
 Adieu. Nous ne faisons tous deux que nous gêner,
 Je veux pleurer, Créon, et vous voulez régner.

CRÉON, *arrêtant Antigone.*

Ah ! Madame, régnez et montez sur le trône :
 Ce haut rang n'appartient qu'à l'illustre Antigone.

ANTIGONE.

Il me tarde déjà que vous ne l'occupiez.
 La couronne est à vous.

CRÉON.

Je la mets à vos pieds.

ANTIGONE.

Je la refuserais de la main des dieux même,
 Et vous osez, Créon, m'offrir le diadème !

CRÉON.

Je sais que ce haut rang n'a rien de glorieux,
 Qui ne cède à l'honneur de l'offrir à vos yeux.
 D'un si noble destin je me connais indigne.
 Mais si l'on peut prétendre à cette gloire insigne,
 Si par d'illustres faits on la peut mériter,
 Que faut-il faire enfin, Madame ?

ANTIGONE.

M'imiter.

CRÉON.

Que ne ferais-je point pour une telle grâce !
 Ordonnez seulement ce qu'il faut que je fasse.
 Je suis prêt.....

ANTIGONE, *en s'en allant.*

Nous verrons.

LES FRÈRES ENNEMIS ,

CRÉON, *la suivant.*

J'attends vos lois ici.

ANTIGONE, *en s'en allant.*

Attendez.

SCÈNE IV.

CRÉON, ATTALE, GARDES.

ATTALE.

Son courroux serait-il adouci ?

Croyez-vous la fléchir ?

CRÉON.

Oui, oui, mon cher Attale :

Il n'est point de fortune à mon bonheur égale ;
 Et tu vas voir en moi, dans ce jour fortuné,
 L'ambitieux au trône et l'amant couronné.
 Je demandais au Ciel la princesse et le trône,
 Il me donne le sceptre et m'accorde Antigone.
 Pour couronner ma tête et ma flamme en ce jour,
 Il arme en ma faveur et la haine et l'amour.
 Il allume pour moi deux passions contraires,
 Il attendrit la sœur, il enduret les frères ;
 Il aigrit leur courroux, il fléchit sa rigueur,
 Et m'ouvre en même temps et leur trône et son cœur.

ATTALE.

Il est vrai, vous avez toute chose prospère,
 Et vous seriez heureux si vous n'étiez point père.
 L'ambition, l'amour n'ont rien à désirer ;
 Mais, Seigneur, la nature a beaucoup à pleurer.
 En perdant vos deux fils....

CRÉON.

Où, leur perte m'afflige ;
Je sais ce que de moi le rang de père exige,
Je l'étais. Mais surtout j'étais né pour régner,
Et je perds beaucoup moins que je ne crois gagner.
Le nom de père, Attale, est un titre vulgaire ;
C'est un don que le Ciel ne nous refuse guère.
Un bonheur si commun n'a pour moi rien de doux ;
Ce n'est pas un bonheur s'il ne fait des jaloux.
Mais le trône est un bien dont le Ciel est avare ;
Du reste des mortels ce haut rang nous sépare.
Bien peu sont honorés d'un don si précieux ;
La terre a moins de rois que le Ciel n'a de dieux.
D'ailleurs, tu sais qu'Hémon adorait la princesse,
Et qu'elle eut pour ce prince une extrême tendresse.
S'il vivait, son amour au mien serait fatal ;
En me privant d'un fils, le Ciel m'ôte un rival ;
Ne me parle donc plus que de sujets de joie :
Souffre qu'à mes transports je m'abandonne en proie ;
Et, sans me rappeler des ombres des enfers,
Dis-moi ce que je gagne et non ce que je perds.
Parle-moi de régner, parle-moi d'Antigone ;
J'aurai bientôt son cœur et j'ai déjà le trône.
Tout ce qui s'est passé n'est qu'un songe pour moi ;
J'étais père et sujet, je suis amant et roi.
La princesse et le trône ont pour moi tant de charmes,
Que... Mais Olympe vient.

ATTALE.

Dieux, elle est toute en larmes !

SCÈNE V.

CRÉON, OLYMPE, ATTALE, GARDÉS.

OLYMPE.

Qu'attendez-vous, Seigneur ? la princesse n'est plus.

CRÉON.

Elle n'est plus, Olympe ?

OLYMPE.

Ah, regrets superflus !

Elle n'a fait qu'entrer dans la chambre prochaine ;
 Et du même poignard dont est morte la reine,
 Sans que je pusse voir son funeste dessein,
 Cette fière princesse a percé son beau sein ;
 Elle s'en est, Seigneur, mortellement frappée,
 Et dans son sang, hélas ! elle est soudain tombée.
 Jugez à cet objet ce que j'ai dû sentir.
 Mais sa belle âme enfin toute prête à sortir :
 « Cher Hémon, c'est à toi que je me sacrifie, »
 Dit-elle, et ce moment a terminé sa vie.
 J'ai senti son beau corps tout froid entre mes bras,
 Et j'ai cru que mon âme allait suivre ses pas ;
 Heureuse mille fois si ma douleur mortelle
 Dans la nuit du tombeau m'eût plongée avec elle !

SCÈNE DERNIÈRE.

CRÉON, ATTALE, GARDÉS.

CRÉON.

Ainsi donc vous fuyez un amant odieux,
 Et vous-même, cruelle, éteignez vos beaux yeux.

Vous fermez pour jamais ces beaux yeux que j'adore,
 Et, pour ne me point voir, vous les fermez encore !
 Quoique Hémon vous fût cher, vous courez au trépas,
 Bien plus pour m'éviter que pour suivre ses pas.
 Mais dussiez-vous encor m'être aussi rigoureuse,
 Ma présence aux enfers vous fût-elle odieuse,
 Dût après le trépas vivre votre courroux,
 Inhumaine, je vais y descendre après vous.
 Vous y verrez toujours l'objet de votre haine,
 Et toujours mes soupirs vous rediront ma peine,
 Ou pour vous adoucir ou pour vous tourmenter,
 Et vous ne pourrez plus mourir pour m'éviter.
 Mourons donc....

ATTALE, *lui arrachant son épée.*

Ah, Seigneur ! quelle cruelle envie !...

CRÉON.

Ah, c'est m'assassiner que me sauver la vie !
 Amour, rage, transports, venez à mon secours ;
 Venez, et terminez mes détestables jours.
 De ces cruels amis trompez tous les obstacles.
 Toi, justifie ; ô Ciel, la foi de tes oracles.
 Je suis le dernier sang du malheureux Laïus ;
 Perdez-moi, dieux cruels, ou vous serez déçus.
 Reprenez, reprenez cet empire funeste ;
 Vous m'ôtez Antigone, ôtez-moi tout le reste.
 Le trône et vos présens excitent mon courroux ;
 Un coup de foudre est tout ce que je veux de vous.
 Ne le refusez pas à mes vœux, à mes crimes ;
 Ajoutez mon supplice à tant d'autres victimes.
 Mais en vain je vous presse, et mes propres forfaits
 Me font déjà sentir tous les maux que j'ai faits.

72 LES FRÈRES ENNEMIS, TRAGÉDIE.

Polinice, Étéocle, Iocaste, Antigone;
Mes fils que j'ai perdus pour m'élever au trône;
Tant d'autres malheureux dont j'ai causé les maux,
Font déjà dans mon cœur l'office des bourreaux.
Arrêtez.... Mon trépas va venger votre perte;
La foudre va tomber, la terre est entr'ouverte :
Je ressens à la fois mille tourmens divers,
Et je m'en vais chercher du repos aux enfers.
(*Il tombe entre les mains des gardes.*)

FIN.

VARIANTES DE LA THÉBAÏDE.

PERSONNAGES.

Jocaste. Ce mot était écrit *Iocaste*, ce qui ne subsiste plus que dans le 31^e vers de la dernière scène.

Un soldat de l'armée de Polinice. Il y avait un *soldat grec*.

Un page.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

Vers 5. Puisse plutôt la mort, *il devrait bien plutôt.*

Vers 6. Et m'empêcher de voir, *que de favoriser.*

Vers 15. Que l'on coure avertir et hâter, *que l'on aille au plus vite avertir.*

Vers 17. Il faut courir, Olympe, *il faut, il faut courir.*

Vers 19. Hélas, *Olympe.*

Vers 23. Soleil, ô toi! *qui que tu sois.*

Vers 28. La race, le seul sang.

Le vers 34 était suivi de ceux-ci, qui sont retranchés :

Ce sang, en leur donnant la lumière céleste,
Leur donna pour le crime une pente funeste ;
Et leurs cœurs, infectés de ce fatal poison,
S'ouvrirent à la haine avant qu'à la raison.

SCÈNE II.

Vers 3. Et courons, Allons tout.

SCÈNE III.

Vers 2. Et quel trouble... Et quel mal si caché.

*Vers 2 et 3. Ah! mon fils,
Quelle trace de sang vois-je sur vos habits ?*

Ah! mon fils, de quel sang êtes-vous là taché ?

*Vers 4. Est-ce du sang d'un frère? Est-ce de
votre frère ?*

Les vers 6, 7, 8 et 9 étaient ainsi :

Polinice à mes yeux ne s'est point présenté,
Et l'on s'est peu battu d'un et d'autre côté ;
Seulement quelques Grecs, d'un insolent courage,
M'ayant osé d'abord disputer le passage.....

Les vers 12 et 13 étaient ainsi :

Mais pourquoi donc sortir avecque votre armée ?
Quel est ce mouvement qui m'a tant alarmée ?

Le vers 15 était suivi de ceux-ci, qui sont retranchés :

Je n'ai que trop langui derrière une muraille,
 Je brûlais de me voir en un champ de bataille.
 Lorsque l'on peut paraître au milieu des hasards,
 Un grand cœur est honteux de garder des remparts.
 J'étais las d'endurer que le fier Polinice
 Me reprochât tout haut cet indigne exercice,
 Et criât aux Thébains, afin de les gagner,
 Que je laissais aux fers ceux qui me font régner.

Vers 26. Fiers alliés, Grecs orgueilleux.

Vers 27. Mes pieds, ses yeux.

Après le vers 27, Jocaste commençait par ces vers, qui sont supprimés :

Vous préserve le Ciel d'une telle victoire ;
 Thèbes ne veut point voir une action si noire :
 Laissez là son salut, et n'y songez jamais.
 La guerre vaut bien mieux que cette affreuse paix.
 Dure-t-elle à jamais cette cruelle guerre,
 Dont le flambeau fatal désole cette terre !
 Prolongez vos malheurs, augmentez-les toujours,
 Plutôt qu'un si grand crime en arrête le cours.
 Vous-même d'un tel sang souilleriez-vous vos armes ?

*Vers 34 et 35. Et de votre courroux triomphant
 aujourd'hui,*

..... avec lui,

Vous pouvez vous montrer généreux tout-à-fait,

..... en effet.

*Vers 36 et 37. . . . partager ma couronne,
 Et céder lâchement ce que mon droit me donne ?*

..... lui céder la couronne,
 Quand le sang et le peuple à la fois me la donne?

Vers 38. Vous le savez, mon fils, la justice et
 le sang.

Vous savez bien, mon fils, que le choix et le sang.

Vers 43. Voulut que, tour à tour, vous fussiez
 tous deux rois.

Il voulut que tous deux vous en fussiez les rois.

Vers 44. Daignâtes, voulûtes.

Le *vers 47* était suivi de ceux-ci, qui sont re-
 tranchés :

ÉTÉOCLE.

Il est vrai, je promis ce que voulut mon père ;
 Pour un trône est-il rien qu'on refuse de faire ?
 On promet tout, Madame, afin d'y parvenir,
 Mais on ne songe après qu'à s'y bien maintenir.
 J'étais alors sujet et dans l'obéissance,
 Et je tiens aujourd'hui la suprême puissance.
 Ce que je fis alors ne m'est plus une loi :
 Le devoir d'un sujet n'est pas celui d'un roi.
 D'abord que sur sa tête il reçoit la couronne,
 Un roi sort à l'instant de sa propre personne.
 L'intérêt du public doit devenir le sien ;
 Il doit tout à l'état, et ne se doit plus rien.

JOCASTE.

Au moins doit-il, mon fils, quelque chose à sa gloire,
 Dont le soin ne doit pas sortir de sa mémoire ;
 Et quand ce nouveau rang l'affranchirait des lois,

Au moins doit-il tenir sa parole à des rois.

ÉTÉOCLE.

Polinice à ce titre aurait tort de prétendre ;
Thèbes sous son pouvoir n'a point voulu se rendre.

Vers 102. Et si le diadème a, *et que le diadème ait.*

Vers 104. Accordez cette grâce aux larmes
d'une mère.

Accordez quelque trêve à ma douleur amère.

Vers 110. Par mes justes soupirs j'espère l'é-
mouvoir.

Dans cette occasion rien ne peut m'éouvoir.

Vers 111. Revoir, *bien voir.*

Vers 116. J'irai plus loin, *je ferai plus.*

Vers 120. Y consent, *le veut.*

Vers 121. Enfin, *aussi.*

SCÈNE IV.

Vers 13. De courage, *du courage.*

SCÈNE V.

Les *vers 25, 26 et 27* étaient ainsi :

Vous les verriez toujours, l'un à l'autre contraire,
Détruire aveuglément ce qu'aurait fait un frère ;
L'un sur l'autre toujours, etc.

Vers 34. D'horribles, *de grands.*

Les vers 39 et 40 étaient ainsi :

Et qu'en vous éloignant du trône où vous tendez,
Elle rend pour jamais vos desseins avortés.

Vers 41. Leur trépas, mes enfans.

Les vers 57 et 58 étaient ainsi :

Tant que pour ennemi le roi n'aura qu'un frère,
Sa personne, Créon, me sera toujours chère.

Vers 66. Lui, vous.

Vers 99. Respects, devoirs.

Vers 101. Le roi m'appelle ailleurs, il faut que j'obéisse.

Vous savez que le roi m'appelle à son service.

SCÈNE VI.

Vers 6. Promptement, au plus vite.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

Vers 1. Quoi! vous me refusez? Eh quoi! vous me plaignez?

Vers 33. L'avais bien cru, prévoyais bien.

Le vers 44 était suivi de ceux-ci, qui sont retranchés :

Lorsqu'on se sent pressé d'une main inconnue,
On la craint sans réserve, on hait sans retenue;
Dans tous ses mouvemens le cœur n'est pas contraint,
Et se sent soulagé de haïr ce qu'il craint.
Mais voyant attaqué mon pays et mon frère,

La main qui l'attaquait ne m'était pas moins chère.
 Mon cœur, qui ne voyait que mes frères et vous,
 Ne laissait personne, et je vous craignais tous.

Le vers 64 était suivi de ceux-ci, qui sont retranchés :

Je le chéris toujours encore qu'il m'oublie.

HÉMON.

Non, non, son amitié ne s'est point affaiblie,
 Il vous chérit encor ; mais ses yeux ont appris
 Que mon amour pour vous est bien d'un autre prix.
 Quoique son amitié surpasse l'ordinaire,
 Il voit combien l'amant l'emporte sur le frère,
 Et qu'auprès de l'amour dont je ressens l'ardeur,
 La plus forte amitié n'est au plus que tiédeur.

ANTIGONE.

Mais enfin si sur lui j'avais le moindre empire.

SCÈNE II.

Vers 13. Sentir, subir.

Vers 20. Plainte, plaintes.

Vers 21. Ma crainte, mes craintes.

Le vers 52 était suivi de ceux-ci, qui sont retranchés :

Aussi, quand jnsqu'à vous j'osai porter ma flamme,
 Vos yeux seuls imprimaient la terreur dans mon âme,
 Et je craignais bien plus d'offenser vos appas,
 Que le courroux des dieux que je n'offensais pas.

ANTIGONE.

Autant que votre amour, votre erreur est extrême,

Et vous les offensez beaucoup plus que moi-même.
 Quelque rigueur pour vous qui parût en mes yeux,
 Hélas ! ils approuvaient ce qui fâchait les dieux.

Vers 61. Après tout, en ce point.

SCÈNE III.

Vers 5. Répandre tant, tant répandre.

*Vers 62. Il n'aime, il ne se plaît, et son cœur
 n'aime plus.*

Vers 73. L'injuste, le lâche.

Vers 80. Ainsi, enfin.

Vers 82. Plus, moins.

Vers 99. Quoi, ce jour, ce jour-ci.

Vers 106. Cruel, tyran.

SCÈNE IV.

*Vers 2. Créon et les Thébains, par l'ordre de
 leur roi.*

Et les Thébains conduits par Créon et leur roi.

*Vers 14. La force m'abandonne, le courage me
 manque.*

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

*Vers 12. Si toutefois on peut l'être avec, si
 pourtant on peut l'être avecque.*

SCÈNE II.

Vers 16. Vous-même dans, lorsque dedans.

SCÈNE III.

Vers 8. Un héros pour l'état, pour l'état et pour nous.

Vers 9. Courais, sortais.

Au lieu des *vers 11, 12 et 13* il y avait ceux-ci :

Je leur criais d'attendre et d'arrêter leurs pas,
Mais loin de s'arrêter, ils ne m'entendaient pas.
Ils ont couru tous deux, etc.

Vers 20. Très, trop.

Vers 35. Et, il.

Après le *vers 60* étaient ceux-ci, qui ont été retranchés :

Ce sont eux dont la main suspend la barbarie
De deux camps animés d'une égale furie ;
Et si de tant de sang ils n'étaient point lassés,
A leur brûlante rage ils les auraient laissés.

Vers 70. Mais, hélas ! combien cher, *mais combien chèrement.*

Après le *vers 78* étaient ceux-ci, qui sont retranchés :

En vain tous les mortels s'épuiseraient le flanc,
Ils se veulent baigner dedans leur propre sang ;
Tous deux voulant régner, il faut que l'un périsse,
L'un a pour lui le peuple, et l'autre la justice.

SCÈNE IV.

Vers 3. D'Argos, des Grecs.

Vers 9. L'héroïque, le funeste.

Vers 10. De tous les combattans, *des Thébains et des Grecs.*

Vers 44. Laissez couler, *faites servir.*

Idem. Mêler, *joindre.*

Vers dernier. Et ne veut revenir, *et ne reviendra pas.*

SCÈNE V.

Les vers 3, 4 et 5 étaient ainsi :

On ne dit pas pourquoi, mais il s'engage aussi
De vous attendre au camp, ou de venir ici.

CRÉON.

Sans doute qu'il est las d'une guerre si lente.

Vers 15. S'offre, *offre.*

Vers 24. Voyez-le dans, *et voyez-le en.*

SCÈNE VI.

Vers 10. Créon même, Créon, *de voir que ce grand cœur.*

Le vers 20 était suivi de ceux-ci, qui sont retranchés :

Et j'abandonnerais avec bien moins de peine
Le soin de mon salut que celui de ma haine;
J'assurerais ma gloire en courant au trépas :
Mais on la perd, Attale, en ne se vengeant pas.

Vers 31. Je brûle de me voir, *tout mon sang me conduit.*

Vers 38. Le trône, *l'empire.*

Vers 40. L'y mis, Attale, *le mis au trône.*

Vers 44. Vont-ils se voir? *S'embrassent-ils?*

Vers 71. Contre, pour.

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

Vers 5. Je connais Pôlinice et son, *je sais que Polinice est d'une.*

Vers 18. Que dis-je? Nous l'étions avant notre naissance.

Et déjà nous l'étions avecque violence.

(Les quatre vers suivans n'étaient pas dans la première édition.)

Vers 23 et 24. Elles ont, tu le sais, paru dans le berceau,
Et nous suivront, etc.

Nous le sommes au trône aussi bien qu'au berceau,
Et le serons, etc.

Vers 26. Punir, venger.

Vers 31. Me semble odieux, *allume ses feux.*

Au lieu des *vers 54, 55 et 56*, étaient les sept suivans, dont une partie est retranchée :

La paix est trop cruelle avecque Polinice,
Sa présence aigrirait les charmes les plus doux,
Et la guerre, Seigneur, nous plaît avecque vous:
La rage d'un tyran est une affreuse guerre;
Tout ce qui lui déplaît, il le porte par terre :
Du plus beau de leur sang il prive les états,

Et ses moindres rigueurs sont d'horribles combats.

SCÈNE II.

Vers 1. Sont-ils bien près d'ici? Hé bien! sont-ils ici?

SCÈNE III.

Le vers 60 était suivi des quatre suivans, qui sont retranchés :

La fière ambition qui règne dans leur cœur
N'écoute de conseils que ceux de la fureur;
Leur sang même, infecté de sa funeste haleine,
Ou ne leur parle plus, ou leur parle de haine.

Vers 70. Donc sur les, *dessus des.*

Vers 81. J'ai honte des horreurs où je me vois contraint.

Si je suis violent, c'est que j'y suis contraint.

Le vers 82 était suivi des quatre suivans, qui sont retranchés :

Je ne me connais plus en ce malheur extrême,
En m'arrachant au trône, on m'arrache à moi-même.
Tant que j'en suis dehors je ne suis plus à moi;
Pour être vertueux, il faut que je sois roi.

Vers 98. Le sais, *sais-le.*

Vers 104. Je te, *Et te.*

Vers 123. L'amour vous retienne, *l'amitié vous tienne.*

Avant le vers 147, au lieu de Jocaste, l'interlocuteur était *Hémon.*

Vers 147. Mon fils, Seigneur.

Vers 149. Non, non, Hémon.

Vers 160. N'être point roi, Madame, être roi, cher Hémon, etc.

Vers 192. Crois-moi, bientôt.

Vers 203. Me, nous.

SCÈNE IV.

Cette scène n'était pas séparée de la troisième, quoiqu'il paraisse que Jocaste sort après ce vers :

Et moi je vais, cruels, vous apprendre à mourir.

La scène commence ainsi :

CRÉON.

Heureux emportement !

ANTIGONE.

Hélas ! rien ne les touche.

Au lieu du vers 6 il y avait celui-ci :

Et n'obéissez pas à leur rage inhumaine.

ACTE V.

SCÈNE II.

. . . Lui donnait tant de part dans mes vœux.

. . . Le rendit agréable à mes yeux.

SCÈNE III.

Vers 36. Que d'une ardeur égale ils fuyaient de ces lieux !

I. — Racine.

Que d'une égale ardeur ils y couraient tous deux.

Vers 53. Arrêtaient, retenaient.

SCÈNE IV.

Vers 5. L'ambitieux, l'ambition.

SCÈNE DERNIÈRE.

*Vers 1. Ainsi donc vous fuyez un amant odieux.
Et vous mourez ainsi, beau sujet de mes feux ?*

Vers 27. Ne le refusez pas à mes vœux, à mes crimes.

Accordez-le à mes vœux, accorde-le à mes crimes.

FIN DES VARIANTES.

ALEXANDRE LE GRAND,
TRAGÉDIE.

AU ROI.

SIRE,

Voici une seconde entreprise qui n'est pas moins hardie que la première. Je ne me contente pas d'avoir mis à la tête de mon ouvrage le nom d'Alexandre, j'y ajoute encore celui de Votre Majesté; c'est-à-dire que j'assemble tout ce que le siècle présent et les siècles passés nous peuvent fournir de plus grand. Mais, Sire, j'espère que Votre Majesté ne condamnera pas cette seconde hardiesse, comme elle n'a pas désapprouvé la première. Quelques efforts que l'on eût faits pour lui défigurer mon héros, il n'a pas plus tôt paru devant elle, qu'elle l'a reconnu pour l'Alexandre. Et à qui s'en rapportera-t-on qu'à un roi dont la gloire est répandue aussi loin que celle de ce conquérant, et de-

ÉPIQUE.

vant qui l'on peut dire que tous les peuples du monde se taisent, comme l'Écriture l'a dit d'Alexandre? Je sais bien que ce silence est un silence d'étonnement et d'admiration; que jusqu'ici la force de vos armes ne leur a pas tant imposé que celle de vos vertus. Mais, Sire, votre réputation n'en est pas moins éclatante, pour n'être pas établie sur les embrasemens et sur les ruines; et déjà Votre Majesté est arrivée au comble de la gloire par un chemin plus nouveau et plus difficile que celui par où Alexandre y est monté. Il n'est pas extraordinaire de voir un jeune homme gagner des batailles, de le voir mettre le feu par toute la terre. Il n'est pas impossible que la jeunesse et la fortune l'emportent victorieux jusqu'au fond des Indes. L'Histoire est pleine de jeunes conquérans. Et l'on sait avec quelle ardeur Votre Majesté elle-même a cherché les occasions de se signaler dans un âge où Alexandre ne faisait encore que de pleurer pour les victoires de son père : mais elle me permettra de lui dire que devant elle on n'a point vu de roi qui, à l'âge d'Alexandre, ait fait paraître la conduite d'Auguste; qui, sans s'éloigner du centre de son royaume,

ÉPIQUE.

ait répandu sa lumière jusqu'au bout du monde, et qui ait commencé sa carrière par où les plus grands princes ont tâché d'achever la leur. On a disputé chez les anciens si la fortune n'avait point eu plus de part que la vertu dans les conquêtes d'Alexandre. Mais quelle part la fortune peut elle prétendre aux actions d'un roi qui ne doit qu'à ses seuls conseils l'état florissant de son royaume, et qui n'a besoin que de lui-même pour se rendre redoutable à toute l'Europe? Mais, Sire, je ne songe pas que, voulant louer Votre Majesté, je m'engage dans une carrière trop vaste et trop difficile. Il faut auparavant m'essayer sur quelques héros de l'antiquité; et je prévois qu'à mesure que je prendrai de nouvelles forces, Votre Majesté se couvrira elle-même d'une gloire toute nouvelle; que nous la verrons peut-être à la tête d'une armée achever la comparaison qu'on peut faire d'elle et d'Alexandre, et ajouter le titre de conquérant à celui du plus sage roi de la terre. Ce sera alors que vos sujets devront consacrer toutes leurs veilles au récit de tant de grandes actions, et ne pas souffrir que Votre Majesté ait lieu de se plaindre, comme Alexandre, qu'elle

ÉPIÔRE.

n'a eu personne de son temps qui pût laisser à la postérité la mémoire de ses vertus. Je n'espère pas être assez heureux pour me distinguer par le mérite de mes ouvrages ; mais je sais bien que je me signalerai au moins par le zèle et la profonde vénération avec laquelle je suis,

SIRE,

DE VOTRE MAJESTÉ,

**Le très--humble, très-obéissant
et très-fidèle serviteur et sujet,**

RACINE.

PRÉFACE.

IL n'y a guère de tragédies où l'Histoire soit plus fidèlement suivie que dans celle-ci. Le sujet en est tiré de plusieurs auteurs; mais surtout du huitième livre de Quinte-Curce. C'est là qu'on peut voir tout ce qu'Alexandre fit lorsqu'il entra dans les Indes. Les ambassades qu'il envoya aux rois de ces pays-là, les différentes réceptions qu'ils firent à ses envoyés, l'alliance que Taxile fit avec lui, la fierté avec laquelle Porus refusa les conditions qu'on lui présentait, l'inimitié qui était entre Porus et Taxile, et enfin la victoire qu'Alexandre remporta sur Porus, la réponse généreuse que ce brave Indien fit au vainqueur qui lui demandait comment il voulait qu'on le traitât, et la générosité avec laquelle Alexandre lui rendit tous ses états, et en ajouta beaucoup d'autres.

Cette action d'Alexandre a passé pour une des plus belles que ce prince ait faites en sa vie; et le danger que Porus lui fit courir dans la bataille, lui parut le plus

PRÉFACE.

grand où il se fût jamais trouvé. Il le confessa lui-même, en disant qu'il avait trouvé enfin un péril digne de son courage. Et ce fut en cette même occasion qu'il s'écria : « O Athéniens ! combien de travaux j'en dure pour me faire louer de vous ! » J'ai tâché de représenter en Porus un ennemi digne d'Alexandre, et je puis dire que son caractère a plu extrêmement sur notre théâtre, jusque-là, que des personnes m'ont reproché que je faisais ce prince plus grand qu'Alexandre. Mais ces personnes ne considèrent pas que dans la bataille et dans la victoire, Alexandre est en effet plus grand que Porus ; qu'il n'y a pas un vers dans la tragédie qui ne soit à la louange d'Alexandre, que les invectives mêmes de Porus et d'Axiane sont autant d'éloges de la valeur de ce conquérant. Porus a peut-être quelque chose qui intéresse davantage, parce qu'il est dans le malheur. « Car, comme dit Sénèque, nous sommes de telle nature, qu'il n'y a rien au monde qui se fasse tant admirer qu'un homme qui sait être malheureux avec courage. » *Ita affecti sumus, ut nihil æque magnam apud nos admirationem occupet, quam homo fortiter miser.*

PRÉFACE.

Les amours d'Alexandre et de Cléofile ne sont pas de mon invention. Justin en parle aussi bien que Quinte-Curce. Ces deux historiens rapportent qu'une reine dans les Indes, nommée Cléofile, se rendit à ce prince avec la ville où il la tenait assiégée, et qu'il la rétablit dans son royaume en considération de sa beauté. Elle en eut un fils, et elle l'appela Alexandre. Voici les paroles de Justin : *Regna Cleofilis reginæ petit, quæ cum se dedisset ei, regnum ab Alexandro recepit, illecebris consecuta, quod virtute non potuerat; filiumque, ab eo genitum, Alexandrum nominavit, qui postea regnum Indorum potitus est.*

PERSONNAGES.

ALEXANDRE.

PORUS, }
TAXILE, } rois dans les Indes.

AXIANE, reine d'une autre partie des
Indes.

CLÉOFILÉ, sœur de Taxile.

ÉPHESTION.

SUITE D'ALEXANDRE.

*La scène est sur le bord de l'Hydaspe, dans
le camp de Taxile.*

ALEXANDRE LE GRAND,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

TAXILE, CLÉOFILÉ.

CLÉOFILÉ.

QUOI, vous allez combattre un roi dont la puissance
Semble forcer le Ciel à prendre sa défense,
Sous qui toute l'Asie a vu tomber ses rois,
Et qui tient la fortune attachée à ses lois?
Mon frère, ouvrez les yeux pour connaître Alexandre;
Voyez de toutes parts les trônes mis en cendre,
Les peuples asservis et les rois enchaînés;
Et prévenez les maux qui les ont entraînés.

TAXILE.

Voulez-vous que, frappé d'une crainte si basse,
Je présente la tête au joug qui nous menace;
Et que j'entende dire aux peuples indiens,
Que j'ai forgé moi-même et leurs fers et les miens?
Quitterai-je Porus? Trahirai-je ces princes

Que rassemble le soin d'affranchir nos provinces ;
 Et qui , sans balancer sur un si noble choix ,
 Sauront également vivre ou mourir en rois ?
 En voyez-vous un seul qui , sans rien entreprendre ,
 Se laisse terrasser au seul nom d'Alexandre ;
 Et , le croyant déjà maître de l'univers ,
 Aille , esclave empressé , lui demander des fers ?
 Loin de s'épouvanter à l'aspect de sa gloire ,
 Ils l'attaqueront même au sein de la victoire ;
 Et vous voulez , ma sœur , que Taxile , aujourd'hui ,
 Tout prêt à le combattre , implore son appui ?

CLÉOFILE.

Aussi n'est-ce qu'à vous que ce prince s'adresse ,
 Pour votre amitié seule Alexandre s'empresse :
 Quand la foudre s'allume et s'apprête à partir ,
 Il s'efforce en secret de vous en garantir.

TAXILE.

Pourquoi suis-je le seul que son courroux ménage ?
 De tous ceux que l'Hydaspe oppose à son courage ,
 Ai-je mérité seul son indigne pitié ?
 Ne peut-il à Porus offrir son amitié ?
 Ah ! sans doute il lui croit l'âme trop généreuse
 Pour écouter jamais une offre si honteuse ?
 Il cherche une vertu qui lui résiste moins ;
 Et peut-être il me croit plus digne de ses soins.

CLÉOFILE.

Dites , sans l'accuser de chercher un esclave ,
 Que de ses ennemis il vous croit le plus brave ;
 Et qu'en vous arrachant les armes de la main ,
 Il se promet du reste un triomphe certain.
 Son choix à votre nom n'imprime point de taches ;

Son amitié n'est point le partage des lâches :
 Quoiqu'il brûle de voir tout l'univers soumis,
 On ne voit point d'esclave au rang de ses amis.
 Ah ! si son amitié peut souiller votre gloire,
 Que ne m'épargnez-vous une tache si noire ?
 Vous connaissez les soins qu'il me rend tous les jours ;
 Il ne tenait qu'à vous d'en arrêter le cours.
 Vous me voyez ici maîtresse de son âme ;
 Cent messages secrets m'assurent de sa flamme :
 Pour venir jusqu'à moi, ses soupirs embrasés
 Se font jour à travers de deux camps opposés.
 Au lieu de le haïr, au lieu de m'y contraindre,
 De mon trop de rigueur je vous ai vu vous plaindre ;
 Vous m'avez engagée à souffrir son amour,
 Et peut-être, mon frère, à l'aimer à mon tour.

TAXILE.

Vous pouvez, sans rougir du pouvoir de vos charmes,
 Forcer ce grand guerrier à vous rendre les armes ;
 Et, sans que votre cœur doive s'en alarmer,
 Le vainqueur de l'Euphrate a pu vous désarmer.
 Mais l'état aujourd'hui suivra ma destinée ;
 Je tiens avec mon sort sa fortune enchaînée ;
 Et, quoique vos conseils tâchent de me fléchir,
 Je dois demeurer libre afin de l'affranchir.
 Je sais l'inquiétude où ce dessein vous livre ;
 Mais comme vous, ma sœur, j'ai mon amour à suivre.
 Les beaux yeux d'Axiane, ennemis de la paix,
 Contre votre Alexandre arment tous leurs attraits :
 Reine de tous les cœurs, elle met tout en armes
 Pour cette liberté que détruisent ses charmes ;
 Elle rougit des fers qu'on apporte en ces lieux,

Et n'y saurait souffrir de tyrans que ses yeux.
 Il faut servir, ma sœur, son illustre colère.
 Il faut aller....

CLÉOFILÉ.

Hé bien, perdez-vous pour lui plaire;
 De ces tyrans si chers suivez l'arrêt fatal;
 Servez-les, ou plutôt servez votre rival.
 De vos propres lauriers souffrez qu'on le couronne:
 Combattez pour Porus, Axiane l'ordonne;
 Et par de beaux exploits appuyant sa rigueur,
 Assurez à Porus l'empire de son cœur.

TAXILE.

Ah! ma sœur, croyez-vous que Porus....

CLÉOFILÉ.

Mais, vous-même,
 Doutez-vous en effet qu'Axiane ne l'aime?
 Quoi, ne voyez-vous pas avec quelle chaleur
 L'ingrate, à vos yeux même, étale sa valeur!
 Quelque brave qu'on soit, si nous la voulons croire,
 Ce n'est qu'autour de lui que vole la victoire;
 Vous formeriez sans lui d'inutiles desseins,
 La liberté de l'Inde est toute entre ses mains.
 Sans lui déjà nos murs seraient réduits en cendre;
 Lui seul peut arrêter les progrès d'Alexandre;
 Elle se fait un dieu de ce prince charmant,
 Et vous doutez encor qu'elle en fasse un amant!

TAXILE.

Je tâchais d'en douter, cruelle Cléofile.
 Hélas! dans son erreur affermissiez Taxile.
 Pourquoi lui peignez-vous cet objet odieux?
 Aidez-le bien plutôt à démentir ses yeux.

Dites-lui qu'Axiane est une beauté fière,
Telle à tous les mortels qu'elle est à votre frère.
Flattez de quelque espoir....

CLÉOFILE.

Espérez, j'y consens;
Mais n'espérez plus rien de vos soins impuissans.
Pourquoi dans les combats chercher une conquête,
Qu'à vous livrer lui-même Alexandre s'apprête?
Ce n'est pas contre lui qu'il la faut disputer;
Porus est l'ennemi qui prétend vous l'ôter.
Pour ne vanter que lui, l'injuste renommée
Semble oublier les noms du reste de l'armée;
Quoi qu'on fasse, lui seul en ravit tout l'éclat;
Et, comme ses sujets, il vous mèno au combat.
Ah! si ce nom vous plait, si vous cherchez à l'être,
Les Grecs et les Persans vous enseignent un maître.
Vous trouverez cent rois compagnons de vos fers;
Porus y viendra même avec tout l'univers.
Mais Alexandre enfin ne vous tend point de chaînes:
Il laisse à votre front ces marques souveraines
Qu'un orgueilleux rival ose ici dédaigner.
Porus vous fait servir, il vous fera régner.
Au lieu que de Porus vous êtes la victime,
Vous serez.... mais voici ce rival magnanime.

TAXILE.

Ah! ma sœur, je me trouble, et mon cœur alarmé,
En voyant mon rival, me dit qu'il est aimé.

CLÉOFILE.

Le temps vous presse. Adieu. C'est à vous de vous rendre
L'esclave de Porus ou l'ami d'Alexandre.

SCÈNE II.

PÉRUS, TAXILE.

PÉRUS.

Seigneur, on je me trompe, ou nos fiers ennemis
 Feront moins de progrès qu'ils ne s'étaient promis.
 Nos chefs et nos soldats, brûlans d'impatience,
 Font lire sur leur front une mâle assurance ;
 Ils s'animent l'un l'autre, et nos moindres guerriers
 Se promettent déjà des moissons de lauriers.
 J'ai vu de rang en rang cette ardeur répandue,
 Par des cris généreux éclater à ma vue :
 Ils se plaignent qu'au lieu d'éprouver leur grand cœur
 L'oisiveté d'un camp consume leur vigueur.
 Laisserons-nous languir tant d'illustres courages ?
 Notre ennemi, Seigneur, cherche ses avantages :
 Il se sent faible encore ; et, pour nous retenir,
 Epehstion demande à nous entretenir ;
 Et par de vains discours....

TAXILE.

Seigneur, il faut l'entendre :
 Nous ignorons encor ce que veut Alexandre ;
 Peut-être est-ce la paix qu'il nous veut présenter.

PÉRUS.

La paix ! Ah, de sa main pourriez-vous l'accepter !
 Hé quoi ! Nous l'aurons vu, par tant d'horribles guerres,
 Troubler le calme heureux dont jouissaient nos terres,
 Et le fer à la main entrer dans nos états,

Pour attaquer des rois qui ne l'offensaient pas !
 Nous l'aurons vu piller des provinces entières,
 Du sang de nos sujets faire enfler nos rivières ;
 Et quand le Ciel s'apprête à nous l'abandonner,
 J'attendrai qu'un tyran daigne me pardonner !

TAXILE.

Ne dites point, Seigneur, que le Ciel l'abandonne ;
 D'un soin toujours égal sa faveur l'environne.
 Un roi qui fait trembler tant d'états sous ses lois
 N'est pas un ennemi que méprisent les rois.

PORUS.

Loin de le mépriser, j'admire son courage,
 Je rends à sa valeur un légitime hommage.
 Mais je veux, à mon tour, mériter les tributs
 Que je me sens forcé de rendre à ses vertus.
 Oui, je consens qu'au ciel on élève Alexandre :
 Mais, si je puis, Seigneur, je l'en ferai descendre,
 Et j'irai l'attaquer jusque sur les autels
 Que lui dresse, en tremblant, le reste des mortels.
 C'est ainsi qu'Alexandre estima tous ces princes
 Dont sa valeur pourtant a conquis les provinces ;
 Si son cœur dans l'Asie eût montré quelque effroi,
 Darius en mourant l'aurait-il vu son roi ?

TAXILE.

Seigneur, si Darius avait su se connaître,
 Il régnerait encore où règne un autre maître.
 Cependant cet orgueil, qui causa son trépas,
 Avait un fondement que vos mépris n'ont pas.
 La valeur d'Alexandre à peine était connue ;
 Ce foudre était encore enfermé dans la nue.
 Dans un calme profond Darius endormi

Ignorait jusqu'au nom d'un si faible ennemi ;
 Il le connut bientôt ; et son âme étonnée
 De tout ce grand pouvoir se vit abandonnée :
 Il se vit terrassé d'un bras victorieux ,
 Et la foudre en tombant lui fit ouvrir les yeux.

PORUS.

Mais encore à quel prix croyez-vous qu'Alexandre
 Mette l'indigne paix dont il veut vous surprendre ?
 Demandez-le , Seigneur, à cent peuples divers
 Que cette paix trompeuse a jetés dans les fers.
 Non, ne nous flattons point, sa douceur nous outrage :
 Toujours son amitié traîne un long esclavage.
 En vain on prétendrait n'obéir qu'à demi ;
 Si l'on n'est son esclave , on est son ennemi.

TAXILE.

Seigneur, sans se montrer lâche ni téméraire ,
 Par quelque vain hommage on peut le satisfaire.
 Flattons par des respects ce prince ambitieux ,
 Que son bouillant orgueil appelle en d'autres lieux.
 C'est un torrent qui passe , et dont la violence
 Sur tout ce qui l'arrête exerce sa puissance ;
 Qui , grossi du débris de cent peuples divers ,
 Veut du bruit de son cours remplir tout l'univers.
 Que sert de l'irriter par un orgueil sauvage ?
 D'un favorable accueil honorons son passage ;
 Et lui cédant des droits que nous reprendrons bien ,
 Rendons-lui des devoirs qui ne nous coûtent rien.

PORUS.

Qui ne nous coûtent rien, Seigneur ! l'osez-vous croire ?
 Compterais-je pour rien la perte de ma gloire ?
 Votre empire et le mien seraient trop achetés ,

S'ils coûtaient à Porus les moindres lâchetés.
 Mais croyez-vous qu'un prince enflé de tant d'audace
 De son passage ici ne laissât point de trace ?
 Combien de rois, brisés à ce funeste écueil,
 Ne règnent plus qu'autant qu'il plaît à son orgueil ?
 Nos couronnes, d'abord devenant ses conquêtes,
 Tant que nous régnerions flotteraient sur nos têtes ;
 Et nos sceptres, en proie à ses moindres dédains,
 Dès qu'il aurait parlé, tomberaient de nos mains.
 Ne dites point qu'il court de province en province :
 Jamais de ses liens il ne dégage un prince ;
 Et pour mieux asservir les peuples sous ses lois,
 Souvent dans la poussière il leur cherche des rois.
 Mais ces indignes soins touchent peu mon courage ;
 Votre seul intérêt m'inspire ce langage ;
 Porus n'a point de part dans tout cet entretien ;
 Et, quand la gloire parle, il n'écoute plus rien.

TAXILE.

J'écoute, comme vous, ce que l'honneur m'inspire,
 Seigneur ; mais il m'engage à sauver mon empire.

PORUS.

Si vous voulez sauver l'un ou l'autre aujourd'hui,
 Prévenons Alexandre, et marchons contre lui.

TAXILE.

L'audace et le mépris sont d'infidèles guides.

PORUS.

La honte suit de près les courages timides.

TAXILE.

Le peuple aime les rois qui savent l'épargner.

PORUS.

Il estime encor plus ceux qui savent régner.

TAXILE.

Ces conseils ne plairont qu'à des âmes hautes.

PORUS.

Ils plairont à des rois et peut-être à des reines.

TAXILE.

La reine, à vous ouïr, n'a des yeux que pour vous.

PORUS.

Un esclave est pour elle un objet de courroux.

TAXILE.

Mais croyez-vous, Seigneur, que l'amour vous ordonne

D'exposer avec vous son peuple et sa personne ?

Non, non, sans vous flatter, avouez qu'en ce jour

Vous suivez votre haine et non pas votre amour.

PORUS.

Hé bien, je l'avouerai que ma juste colère

Aime la guerre autant que la paix vous est chère.

J'avouerai que, brûlant d'une noble chaleur,

Je vais contre Alexandre éprouver ma valeur.

Du bruit de ses exploits mon âme importunée

Attend depuis long-temps cette heureuse journée.

Avant qu'il me cherchât, un orgueil inquiet

M'avait déjà rendu son ennemi secret.

Dans le noble transport de cette jalousie,

Je le trouvais trop lent à traverser l'Asie.

Je l'attirais ici par des vœux si puissans,

Que je portais envie au bonheur des Persans ;

Et maintenant encor, s'il trompait mon courage,

Pour sortir de ces lieux s'il cherchait un passage,

Vous me verriez moi-même, armé pour l'arrêter,

Lui refuser la paix qu'il nous veut présenter.

TAXILE.

Oui, sans doute, une ardeur si haute et si constante
 Vous promet dans l'histoire une place éclatante ;
 Et sous ce grand dessein dussiez-vous succomber,
 Au moins c'est avec bruit qu'on vous verra tomber.
 La reine vient. Adieu. Vantez-lui votre zèle,
 Déconvrez cet orgueil qui vous rend digne d'elle.
 Pour moi, je troublerais un si noble entretien,
 Et vos cœurs rougiraient des faiblesses du mien.

SCÈNE III.

PORUS, AXIANE.

AXIANE.

Quoi ! Taxile me fuit ? Quelle cause inconnue ?...

PORUS.

Il fait bien de cacher sa honte à votre vue ;
 Et puisqu'il n'ose plus s'exposer aux hasards,
 De quel front pourrait-il soutenir vos regards ?
 Mais laissons-le, Madame ; et, puisqu'il veut se rendre,
 Qu'il aille avec sa sœur adorer Alexandre.
 Retirons-nous d'un camp où, l'encens à la main,
 Le fidèle Taxile attend son souverain.

AXIANE.

Mais, Seigneur, que dit-il ?

PORUS.

Il en fait trop paraître :
 Cet esclave déjà m'ose vanter son maître ;
 Il veut que je le serve.....

AXIANE.

Ah ! sans vous emporter,
 Souffrez que mes efforts tâchent de l'arrêter.
 Ses soupirs, malgré moi, m'assurent qu'il m'adore ;
 Quoi qu'il en soit, souffrez que je lui parle encore,
 Et ne le forçons point, par ce cruel mépris,
 D'achever un dessein qu'il peut n'avoir pas pris.

PORUS.

Hé quoi, vous en doutez ! et votre âme s'assure
 Sur la foi d'un amant infidèle et parjure,
 Qui veut à son tyran vous livrer aujourd'hui,
 Et croit, en vous donnant, vous obtenir de lui ?
 Hé bien, aidez-le donc à vous trahir vous-même :
 Il vous peut arracher à mon amour extrême ;
 Mais il ne peut m'ôter par ses efforts jaloux
 La gloire de combattre et de mourir pour vous.

AXIANE.

Et vous croyez qu'après une telle insolence
 Mon amitié, Seigneur, serait sa récompense !
 Vous croyez que, mon cœur s'engageant sous sa loi,
 Je souscrirais au don qu'on lui ferait de moi ?
 Pouvez-vous, sans rougir, m'accuser d'un tel crime ?
 Ai-je fait pour ce prince éclater tant d'estime ?
 Entre Taxile et vous s'il fallait prononcer,
 Seigneur, le croyez-vous qu'on me vit balancer ?
 Sais-je pas que Taxile est une âme incertaine ?
 Que l'amour le retient, quand la crainte l'entraîne ?
 Sais-je pas que, sans moi, sa timide valeur
 Succomberait bientôt aux ruses de sa sœur ?
 Vous savez qu'Alexandre en fit sa prisonnière,
 Et qu'enfin cette sœur retourna vers son frère ;

Mais je connus bientôt qu'elle avait entrepris
De l'arrêter au piège où son cœur était pris.

PORUS.

Et vous pouvez encor demeurer auprès d'elle?
Que n'abandonnez-vous cette sœur criminelle?
Pourquoi, par tant de soins, voulez-vous épargner
Un prince....

AXIANE.

C'est pour vous que je le veux gagner.
Vous verrai-je, accablé du soin de nos provinces,
Attaquer seul un roi vainqueur de tant de princes?
Je vous veux dans Taxile offrir un défenseur,
Qui combatte Alexandre en dépit de sa sœur.
Que n'avez-vous pour moi cette ardeur empressée?
Mais d'un soin si commun votre âme est peu blessée:
Pourvu que ce grand cœur périsse noblement,
Ce qui suivra sa mort le touche faiblement.
Vous me voulez livrer sans secours, sans asile,
Au courroux d'Alexandre, à l'amour de Taxile,
Qui, me traitant bientôt en superbe vainqueur,
Pour prix de votre mort demandera mon cœur.
Hé bien, Seigneur, allez, contentez votre envie :
Combattez, oubliez le soin de votre vie ;
Oubliez que le Ciel, favorable à nos vœux,
Vous préparait peut-être un sort assez heureux.
Peut-être qu'à son tour Axiane charmée
Allait... Mais non, Seigneur, courez vers votre armée.
Un si long entretien vous serait ennuyeux,
Et c'est vous retenir trop long-temps en ces lieux.

PORUS.

Ah ! Madame, arrêtez, et connaissez ma flamme ;

Ordonnez de mes jours , disposez de mon âme.
 La gloire y peut beaucoup , je ne m'en cache pas ;
 Mais que n'y peuvent point tant de divins appas !
 Je ne vous dirai point que , pour vaincre Alexandre ,
 Vos soldats et les miens allaient tout entreprendre ;
 Que c'était pour Porus un bonheur sans égal
 De triompher tout seul aux yeux de son rival.
 Je ne vous dis plus rien. Parlez en souveraine :
 Mon cœur met à vos pieds et sa gloire et sa haine.

AXIANE.

Ne craignez rien : ce cœur qui veut bien m'obéir
 N'est pas entre des mains qui le puissent trahir.
 Non , je ne prétends pas , jalouse de sa gloire ,
 Arrêter un héros qui court à la victoire.
 Contre un fier ennemi précipitez vos pas ;
 Mais de vos alliés ne vous séparez pas ;
 Ménagez-les , Seigneur , et , d'une âme tranquille ,
 Laissez agir mes soins sur l'esprit de Taxile :
 Montrez en sa faveur des sentimens plus doux ;
 Je le vais engager à combattre pour vous.

PORUS.

Hé bien , Madame , allez , j'y consens avec joie :
 Voyons Éphestion , puisqu'il faut qu'on le voie ;
 Mais , sans perdre l'espoir de le suivre de près ,
 J'attends Éphestion , et le combat après.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

CLÉOFILÉ, ÉPHESTION.

ÉPHESTION.

OUI, tandis que vos rois délibèrent ensemble,
Et que tout se prépare au conseil qui s'assemble,
Madame, permettez que je vous parle aussi
Des secrètes raisons qui m'amènent ici.
Fidèle confident du beau feu de mon maître,
Souffrez que je l'explique aux yeux qui l'ont fait naître;
Et que, pour ce héros, j'ose vous demander
Le repos qu'à vos rois il veut bien accorder.
Après tant de soupirs, que faut-il qu'il espère?
Attendez-vous encore après l'aveu d'un frère?
Voulez-vous que son cœur, incertain et confus,
Ne se donne jamais sans craindre vos refus?
Faut-il mettre à vos pieds le reste de la terre?
Faut-il donner la paix, faut-il faire la guerre?
Prononcez. Alexandre est tout prêt d'y courir,
Ou pour vous mériter, ou pour vous conquérir.

CLÉOFILÉ.

Puis-je croire qu'un prince au comble de la gloire
De mes faibles attraits garde encor la mémoire?
Que, traînant après lui la victoire et l'effroi,

Il se puisse abaisser à soupirer pour moi ?
 Des captifs comme lui brisent bientôt leur chaîne ;
 A de plus hauts desseins la gloire les entraîne ;
 Et l'amour dans leurs cœurs interrompu, troublé,
 Sous le faix des lauriers est bientôt accablé.
 Tandis que ce héros me tint sa prisonnière ,
 J'ai pu toucher son cœur d'une atteinte légère ;
 Mais je pense, Seigneur, qu'en rompant mes liens ,
 Alexandre , à son tour, brisa bientôt les siens.

ÉPHESTION.

Ah ! si vous l'aviez vu , brûlant d'impatience ,
 Compter les tristes jours d'une si longue absence ,
 Vous sauriez que , l'amour précipitant ses pas ,
 Il ne cherchait que vous en courant aux combats.
 C'est pour vous qu'on l'a vu, vainqueur de tant de princes,
 D'un cours impétueux traverser vos provinces ,
 Et briser en passant, sous l'effort de ses coups ,
 Tout ce qui l'empêchait de s'approcher de vous.
 On voit en même champ vos drapeaux et les nôtres ;
 De ses retranchemens il découvre les vôtres ;
 Mais , après tant d'exploits, ce timide vainqueur
 Craint qu'il ne soit encor bien loin de votre cœur.
 Que lui sert de courir de contrée en contrée ,
 S'il faut que de ce cœur vous lui fermiez l'entrée ?
 Si, pour ne point répondre à de sincères vœux ,
 Vous cherchez chaque jour à douter de ses feux ?
 Si votre esprit armé de mille défiances....

CLÉOFILÉ.

Hélas ! de tels soupçons sont de faibles défenses !
 Et nos cœurs, se formant mille soins superflus ,
 Doutent toujours du bien qu'ils souhaitent le plus.

Oui, puisque ce héros veut que j'ouvre mon âme,
 J'écoute avec plaisir le récit de sa flamme ;
 Je craignais que le temps n'en eût borné le cours ;
 Je souhaite qu'il m'aime, et qu'il m'aime toujours.
 Je dis plus : quand son bras força notre frontière,
 Et dans les murs d'Omphis m'arrêta prisonnière,
 Mon cœur, qui le voyait maître de l'univers,
 Se consolait déjà de languir dans ses fers ;
 Et, loin de murmurer contre un destin si rude,
 Il s'en fit, je l'avoue, une douce habitude ;
 Et de sa liberté perdant le souvenir,
 Même en la demandant, craignait de l'obtenir.
 Jugez si son retour me doit combler de joie,
 Mais, tout couvert de sang, veut-il que je le voie ?
 Est-ce comme ennemi qu'il se vient présenter ?
 Et ne me cherche-t-il que pour me tourmenter ?

ÉPHÉSTION.

Non, Madame, vaincu du pouvoir de vos charmes,
 Il suspend aujourd'hui la terreur de ses armes ;
 Il présente la paix à des rois aveuglés,
 Et retire la main qui les eût accablés ;
 Il craint que la victoire, à ses vœux trop facile,
 Ne conduise ses coups dans le sein de Taxile.
 Son courage, sensible à vos justes douleurs,
 Ne veut point de lauriers arrosés de vos pleurs.
 Favorisez les soins où son amour l'engage :
 Exemptez sa valeur d'un si triste avantage ;
 Et disposez des rois qu'épargne son courroux,
 A recevoir un bien qu'ils ne doivent qu'à vous.

CLÉOFILÉ.

N'en doutez point, Seigneur, mon âme inquiétée

D'une crainte si juste est sans cesse agitée ;
 Je tremble pour mon frère , et crains que son trépas
 D'un ennemi si cher n'ensanglante le bras.
 Mais en vain je m'oppose à l'ardeur qui l'enflamme ,
 Axiane et Porus tyrannisent son âme ;
 Les charmes d'une reine et l'exemple d'un roi ,
 Dès que je veux parler , s'élèvent contre moi.
 Que n'ai-je point à craindre en ce désordre extrême ?
 Je crains pour lui , je crains pour Alexandre même.
 Je sais qu'en l'attaquant , cent rois se sont perdus ;
 Je sais tous ses exploits , mais je connais Porus.
 Nos peuples , qu'on a vus triomphans à sa suite ,
 Repousser les efforts du Persan et du Scythe ,
 Et tout fiens des lauriers dont il les a chargés ,
 Vaincront à son exemple ou périront vengés.
 Et je crains....

ÉPHÉSTION.

Ah ! quittez une crainte si vaine ;
 Laissez courir Porus où son malheur l'entraîne !
 Que l'Inde en sa faveur arme tous ses états ,
 Et que le seul Taxile en détourne ses pas.
 Mais les voici.

CLÉOPILE.

Seigneur , achevez votre ouvrage.
 Par vos sages conseils dissipez cet orage ;
 Ou , s'il faut qu'il éclate , au moins souvenez-vous
 De le faire tomber sur d'autres que sur nous.

SCÈNE II.

PORUS, TAXILE, ÉPHESTION.

ÉPHESTION.

Avant que le combat qui menace vos têtes
Mette tous vos états au rang de nos conquêtes,
Alexandre vent bien différer ses exploits,
Et vous offrir la paix pour la dernière fois.
Vos peuples, prévenus de l'espoir qui vous flatte,
Préendaient arrêter le vainqueur de l'Euphrate;
Mais l'Hydaspe, malgré tant d'escadrons épars,
Voit enfin sur ses bords flotter nos étendards.
Vous les verriez plantés jusque sur vos tranchées,
Et de sang et de morts vos campagnes jonchées;
Si ce héros, couvert de tant d'autres lauriers,
N'eût lui-même arrêté l'ardeur de nos guerriers.
Il ne vient point ici, souillé du sang des princes,
D'un triomphe barbare effrayer vos provinces,
Et, cherchant à briller d'une triste splendeur,
Sur le tombeau des rois élever sa grandeur.
Mais vous-mêmes, trompés d'un vain espoir de gloire,
N'allez point dans ses bras irriter la victoire;
Et, lorsque son courroux demeure suspendu,
Princes, contentez-vous de l'avoir attendu.
Ne différez point tant à lui rendre l'hommage
Que vos cœurs, malgré vous, rendent à son courage;
Et, recevant l'appui que vous offre son bras,
D'un si grand défenseur honorez vos états.
Voilà ce qu'un grand roi vent bien vous faire entendre.

Prêt à quitter le fer et prêt à le reprendre.
 Vous savez son dessein. Choisissez aujourd'hui
 Si vous voulez tout perdre ou tout tenir de lui.

TAXILE.

Seigneur, ne croyez point qu'une fierté barbare
 Nous fasse méconnaître une vertu si rare ;
 Et que, dans leur orgueil, nos peuples affermis
 Prétendent, malgré vous, être vos ennemis.
 Nous rendons ce qu'on doit aux illustres exemples ;
 Vous adorez des dieux qui nous doivent leurs temples,
 Des héros qui chez vous passaient pour des mortels,
 En venant parmi nous ont trouvé des autels.
 Mais en vain l'on prétend chez des peuples si braves,
 Au lieu d'adorateurs, se faire des esclaves.
 Croyez-moi, quelque éclat qui les puisse toucher,
 Ils refusent l'encens qu'on leur veut arracher.
 Assez d'autres états, devenus vos conquêtes,
 De leurs rois, sous le joug, ont vu ployer les têtes.
 Après tous ces états qu'Alexandre a soumis,
 N'est-il pas temps, Seigneur, qu'il cherche des amis ?
 Tout ce peuple captif qui tremble au nom d'un maître,
 Soutient mal un pouvoir qui ne fait que de naître.
 Ils ont, pour s'affranchir, les yeux toujours ouverts ;
 Votre empire n'est plein que d'ennemis couverts.
 Ils pleurent en secret leurs rois sans diadèmes.
 Vos fers trop étendus se relâchent d'eux-mêmes ;
 Et déjà dans leur cœur les Scythes mutinés,
 Vont sortir de la chaîne où vous nous destinez.
 Essayez, en prenant notre amitié pour gage,
 Ce que peut une foi qu'aucun serment n'engage ;
 Laissez un peuple, au moins, qui puisse quelquefois

Applaudir sans contrainte au bruit de vos exploits.
Je reçois à ce prix l'amitié d'Alexandre ;
Et je l'attends déjà, comme un roi doit attendre
Un héros dont la gloire accompagne les pas ,
Qui peut tout sur mon cœur et rien sur mes états.

PORUS.

Je croyais, quand l'Hydaspe, assemblant ses provinces,
Au secours de ses bords fit voler tous ses princes,
Qu'il n'avait avec moi, dans des desseins si grands,
Engagé que des rois ennemis des tyrans.
Mais puisqu'un roi, flattant la main qui nous menace,
Parmi ses alliés brigue une indigne place,
C'est à moi de répondre aux vœux de mon pays,
Et de parler pour ceux que Taxile a trahis.
Que vient chercher ici le roi qui vous envoie ?
Quel est ce grand secours que son bras nous octroie ?
De quel front ose-t-il prendre sous son appui
Des peuples qui n'ont point d'autre ennemi que lui ?
Avant que sa fureur ravageât tout le monde ,
L'Inde se reposait dans une paix profonde ;
Et si quelques voisins en troublaient les douceurs,
Il portait dans son sein d'assez bons défenseurs.
Pourquoi nous attaquer ? Par quelle barbarie
A-t-on de votre maître excité la furie ?
Vit-on jamais chez lui nos peuples en courroux .
Désoler un pays inconnu parmi nous ?
Faut-il que tant d'états, de déserts, de rivières,
Soient entre nous et lui d'impuissantes barrières,
Et ne saurait-on vivre au bout de l'univers
Sans connaître son nom et le poids de ses fers ?
Quelle étrange valeur qui, ne cherchant qu'à nuire,

Embrase tout, sitôt qu'elle commence à luire ;
 Qui n'a que son orgueil pour règle et pour raison ,
 Qui veut que l'univers ne soit qu'une prison ,
 Et que, maître absolu de tous tant que nous sommes,
 Ses esclaves en nombre égalent tous les hommes !
 Plus d'états, plus de rois. Ses sacrilèges mains
 Dessous un même joug rangent tous les humains.
 Dans son avide orgueil je sais qu'il nous dévore.
 De tant de souverains nous seuls régignons encore.
 Mais que dis-je, nous seuls ? Il ne reste que moi
 Où l'on découvre encor les vestiges d'un roi.
 Mais c'est pour mon courage une illustre matière.
 Je vois d'un œil content trembler la terre entière,
 Afin que par moi seul les mortels secourus ,
 S'ils sont libres, le soient de la main de Porus ,
 Et qu'on dise partout, dans une paix profonde :
 « Alexandre vainqueur eût dompté tout le monde ;
 « Mais un roi l'attendait au bout de l'univers
 « Par qui le monde entier a vu briser ses fers. »

ÉPHÉSTION.

Votre projet, du moins, nous marque un grand courage ;
 Mais, Seigneur, c'est bien tard s'opposer à l'orage.
 Si le monde penchant n'a plus que cet appui,
 Je le plains, et vous plains vous-même autant que lui.
 Je ne vous retiens point. Marchez contre mon maître :
 Je voudrais seulement qu'on vous l'eût fait connaître ;
 Et que la renommée eût voulu, par pitié,
 De ses exploits au moins vous conter la moitié :
 Vous verriez....

PORUS.

Que verrais-je, et que pourrais-je apprendre

Qui m'abaisse si fort au-dessous d'Alexandre?
Serait-ce sans efforts les Persans subjugués,
Et vos bras tant de fois de meurtres fatigués?
Quelle gloire en effet d'accabler la faiblesse
D'un roi déjà vaincu par sa propre mollesse,
D'un peuple sans vigueur et presque inanimé,
Qui gémissait sous l'or dont il était armé,
Et qui, tombant en foule, au lieu de se défendre,
N'opposait que des morts au grand cœur d'Alexandre?
Les autres, éblouis de ses moindres exploits,
Sont venus à genoux lui demander des lois;
Et leur crainte écoutant je ne sais quels oracles,
Ils n'ont pas cru qu'un dieu pût trouver des obstacles.
Mais nous, qui d'un autre œil jugeons des conquérans,
Nous savons que les dieux ne sont pas des tyrans;
Et, de quelque façon qu'un esclave le nomme,
Le fils de Jupiter passe ici pour un homme.
Nous n'allons point de fleurs parfumer son chemin;
Il nous trouve partout les armes à la main.
Il voit, à chaque pas, arrêter ses conquêtes;
Un seul rocher ici lui coûte plus de têtes,
Plus de soins, plus d'assauts, et presque plus de temps,
Que n'en coûte à son bras l'empire des Persans.
Ennemis du repos qui perdit ces infâmes,
L'or qui naît sous nos pas ne corrompt point nos âmes.
La gloire est le seul bien qui nous puisse tenter,
Et le seul que mon cœur cherche à lui disputer;
C'est elle....

ÉPHÉSTION, *en se levant.*

Et c'est aussi ce que cherche Alexandre.
A de moindres objets son cœur ne peut descendre

C'est ce qui , l'arrachant du sein de ses états ,
 Au trône de Cyrus lui fit porter ses pas ;
 Et , du plus ferme empire ébranlant les colonnes ,
 Attaquer , conquérir et donner les couronnes ;
 Et , puisque votre orgueil ose lui disputer
 La gloire du pardon qu'il vous fait présenter ,
 Vos yeux , dès aujourd'hui , témoins de sa victoire ,
 Verront de quelle ardeur il combat pour la gloire ;
 Bientôt le fer en main vous le verrez marcher .

PORUS .

Allez donc , je l'attends , ou je vais le chercher .

SCÈNE III.

PORUS , TAXILE .

TAXILE .

Quoi ! vous voulez , au gré de votre impatience ?...

PORUS .

Non , je ne prétends point troubler votre alliance :
 Éphestion , aigri seulement contre moi ,
 De vos soumissions rendra compte à son roi .
 Les troupes d'Axiane , à me suivre engagées ,
 Attendent le combat sous mes drapeaux rangées ;
 De son trône et du mien je soutiendrai l'éclat ,
 Et vous serez , Seigneur , le juge du combat ;
 A moins que votre cœur , animé d'un beau zèle ,
 De vos nouveaux amis n'embrasse la querelle .

SCÈNE IV.

AXIANE, PORUS, TAXILE.

AXIANE, à *Taxile*.

Ah ! que dit-on de vous, Seigneur ? Nos ennemis
Se vantent que Taxile est à moitié soumis ;
Qu'il ne marchera point contre un roi qu'il respecte.

TAXILE.

La foi d'un ennemi doit être un peu suspecte,
Madame ; avec le temps ils me connaîtront mieux.

AXIANE.

Démentez donc, Seigneur, ce bruit injurieux ;
De ceux qui l'ont semé confondez l'insolence.
Allez, comme Porus, les forcer au silence,
Et leur faire sentir, par un juste courroux,
Qu'ils n'ont point d'ennemis plus funestes que vous.

TAXILE.

Madame, je m'en vais disposer mon armée.
Écoutez moins ce bruit qui vous tient alarmée.
Porus fait son devoir, et je ferai le mien.

SCÈNE V.

AXIANE, PORUS.

AXIANE.

Cette sombre froideur ne m'en dit pourtant rien,
Lâche ; et ce n'est point là, pour me le faire croire,
La démarche d'un roi qui court à la victoire.

Il n'en faut plus douter ; et nous sommes trahis.
 Il immole à sa sœur sa gloire et son pays.
 Et sa haine , Seigneur, qui cherche à vous abattre ,
 Attend , pour éclater, que vous alliez combattre.

PORUS.

Madame, en le perdant , je perds un faible appui ;
 Je le connaissais trop pour m'assurer sur lui.
 Mes yeux , sans se troubler, ont vu son inconstance.
 Je craignais beaucoup plus sa molle résistance.
 Un traître, en nous quittant, pour complaire à sa sœur,
 Nous affaiblit bien moins qu'un lâche défenseur.

AXIANE.

Et cependant, Seigneur, qu'allez-vous entreprendre?
 Vous marchez sans compter les forces d'Alexandre ;
 Et , courant presque-seul au-devant de leurs coups,
 Contre tant d'ennemis vous n'opposez que vous.

PORUS.

Hé quoi , voudriez-vous qu'à l'exemple d'un traître ,
 Ma frayeur conspirât à vous donner un maître ?
 Que Porus , dans un camp se laissant arrêter,
 Refusât le combat qu'il vient de présenter ?
 Non, non, je n'en crois rien. Je connais mieux, Madame ,
 Le beau feu que la gloire allume dans votre âme.
 C'est vous, je m'en souviens, dont les puissans appas
 Excitaient tous nos rois, les entraînaient aux combats ;
 Et de qui la fierté refusant de se rendre ,
 Ne voulait pour amant qu'un vainqueur d'Alexandre.
 Il faut vaincre ; et j'y cours, bien moins pour éviter
 Le titre de captif, que pour le mériter.
 Oui, Madame, je vais, dans l'ardeur qui m'entraîne,
 Victorieux ou mort, mériter votre chaîne :

Et puisque mes soupirs s'expliquaient vainement
 A ce cœur que la gloire occupe seulement,
 Je m'en vais, par l'éclat qu'une victoire donne,
 Attacher de si près la gloire à ma personne,
 Que je pourrai peut-être amener votre cœur
 De l'amour de la gloire à l'amour du vainqueur.

AXIANE.

Hé bien, Seigneur, allez. Taxile aura peut-être
 Des sujets dans son camp plus braves que leur maître;
 Je vais les exciter par un dernier effort.
 Après, dans votre camp, j'attendrai votre sort.
 Ne vous informez point de l'état de mon âme :
 Triomphez et vivez.

PORUS.

Qu'attendez-vous, Madame?

Pourquoi, dès ce moment, ne puis-je pas savoir
 Si mes tristes soupirs ont pu vous émouvoir?
 Voulez-vous, car le sort, adorable Axiane,
 A ne plus vous revoir peut-être me condamne;
 Voulez-vous qu'en mourant un prince infortuné
 Ignore à quelle gloire il était destiné?
 Parlez.

AXIANE.

Que vous dirai-je?

PORUS.

Ah ! divine princesse,
 Si vous sentiez pour moi quelque heureuse faiblesse,
 Ce cœur, qui me promet tant d'estime en ce jour,
 Me pourrait bien encor promettre un peu d'amour;
 Contre tant de soupirs peut-il bien se défendre?
 Peut-il....

Allez , Seigneur, marchez contre Alexandre.
La victoire est à vous, si ce fameux vainqueur
Ne se défend pas mieux contre vous que mon cœur.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

AXIANE, CLÉOFILE.

AXIANE.

Quoi, Madame, en ces lieux on me tient enfermée?
Je ne puis au combat voir marcher mon armée;
Et, commençant par moi sa noire trahison,
Taxile de son camp me fait une prison!
C'est donc là cette ardeur qu'il me faisait paraître!
Cet humble adorateur se déclare mon maître!
Et déjà son amour, lassé de ma rigueur,
Captive ma personne au défaut de mon cœur!

CLÉOFILE.

Expliquez mieux les soins et les justes alarmes
D'un roi qui pour vainqueurs ne connaît que vos charmes;
Et regardez, Madame, avec plus de bonté
L'ardeur qui l'intéresse à votre sûreté.
Tandis qu'autour de nous deux puissantes armées,
D'une égale chaleur au combat animées,
De leur fureur partout font voler les éclats,
De quel autre côté conduiriez-vous vos pas?
Où pourriez-vous ailleurs éviter la tempête?
Un plein calme en ces lieux assure votre tête.
Tout est tranquille.....

AXIANE.

Et c'est cette tranquillité
 Dont je ne puis souffrir l'indigne sûreté.
 Quoi, lorsque mes sujets, mourant dans une plaine,
 Sur les pas de Porus combattent pour leur reine;
 Qu'au prix de tout leur sang ils signalent leur foi;
 Que le cri des mourans vient presque jusqu'à moi;
 On me parle de paix? et le camp de Taxile
 Garde, dans ce désordre, une assiette tranquille!
 On flatte ma douleur d'un calme injurieux!
 Sur des objets de joie on arrête mes yeux!

CLÉOFILE.

Madame, voulez-vous que l'amour de mon frère
 Abandonne aux périls une tête si chère?
 Il sait trop les hasards....

AXIANE.

Et, pour m'en détourner,
 Ce généreux amant me fait emprisonner?
 Et, tandis que pour moi son rival se hasarde,
 Sa paisible valeur me sert ici de garde.

CLÉOFILE.

Que Porus est heureux! Le moindre éloignement
 A votre impatience est un cruel tourment;
 Et, si l'on vous croyait, le soin qui vous travaille
 Vous le ferait chercher jusqu'au champ de bataille

AXIANE.

Je ferais plus, Madame. Un mouvement si beau
 Me le ferait chercher jusque dans le tombeau;
 Perdre tous mes états, et voir d'un œil tranquille
 Alexandre en payer le cœur de Cléofile.

CLÉOFILÉ.

Si vous cherchez Porus, pourquoi m'abandonner ?
 Alexandre, en ces lieux, pourra le ramener.
 Permettez que, veillant au soin de votre tête,
 A cet heureux amant l'on garde sa conquête.

AXIANE.

Vous triomphez, Madame, et déjà votre cœur
 Vole vers Alexandre et le nomme vainqueur.
 Mais, sur la seule foi d'un amour qui vous flatte,
 Peut-être avant le temps ce grand orgueil éclate :
 Vous poussez un peu loin vos vœux précipités,
 Et vous croyez trop tôt ce que vous souhaitez.
 Oui, oui....

CLÉOFILÉ.

Mon frère vient ; et nous allons apprendre
 Qui de nous deux, Madame, aura pu se méprendre.

AXIANE.

Ah ! je n'en doute plus, et ce front satisfait
 Dit assez à mes yeux que Porus est défait.

SCÈNE II.

TAXILE, AXIANE., CLÉOFILÉ.

TAXILE.

Madame, si Porus, avec moins de colère,
 Eût suivi les conseils d'une amitié sincère,
 Il m'aurait, en effet, épargné la douleur
 De vous venir moi-même annoncer son malheur.

AXIANE.

Quoi ! Porus...

TAXILE.

C'en est fait; et sa valeur trompée,
 Des maux que j'ai prévus se voit enveloppée.
 Ce n'est pas (car mon cœur, respectant sa vertu,
 N'accable pas encore un rival abattu),
 Ce n'est pas que son bras, disputant la victoire,
 N'en ait aux ennemis ensanglanté la gloire;
 Qu'elle-même, attachée à ses faits éclatans,
 Entre Alexandre et lui n'ait douté quelque temps.
 Mais enfin, contre moi sa vaillance irritée
 Avec trop de chaleur s'était précipitée.
 J'ai vu ses bataillons rompus et renversés,
 Vos soldats en désordre et les siens dispersés;
 Et lui-même, à la fin, entraîné dans leur fuite,
 Malgré lui, du vainqueur éviter la poursuite;
 Et de son vain courroux trop tard désabusé,
 Souhaiter le secours qu'il avait refusé.

AXIANE.

Qu'il avait refusé! Quoi donc, pour ta patrie,
 Ton indigne courage attend que l'on te prie!
 Il faut donc, malgré toi, te traîner aux combats,
 Et te forcer toi-même à sauver tes états!
 L'exemple de Porus, puisqu'il faut qu'on t'y porte,
 Dis-moi, n'était-ce pas une voix assez forte?
 Ce héros en péril, ta maîtresse en danger,
 Tout l'état périssant n'a pu t'encourager?
 Va, tu sers bien le maître à qui ta sœur te donne :
 Achève, et fais de moi ce que sa haine ordonne.
 Garde à tous les vaincus un traitement égal,
 Enchaîne ta maîtresse en livrant ton rival.
 Aussi bien, c'en est fait. Sa disgrâce et ton crime

Ont placé dans mon cœur ce héros magnanime.
 Je l'adore, et je veux, avant la fin du jour,
 Déclarer à la fois ma haine et mon amour,
 Lui vouer, à tes yeux, une amitié fidèle,
 Et te jurer, aux siens, une haine immortelle.
 Adieu. Tu me connais. Aime-moi si tu veux.

TAXILE.

Ah! n'espérez de moi que de sincères vœux,
 Madame, n'attendez ni menaces ni chaînes :
 Alexandre sait mieux ce qu'on doit à des reines.
 Souffrez que sa douceur vous oblige à garder
 Un trône que Porus devait moins hasarder ;
 Et moi-même en aveugle on me verrait combattre
 La sacrilège main qui le voudrait abattre.

AXIANE.

Quoi, par l'un de vous deux mon sceptre raffermi,
 Deviendrait dans mes mains le don d'un ennemi!
 Et sur mon propre trône on me verrait placée
 Par le même tyran qui m'en aurait chassée!

TAXILE.

Des reines et des rois, vaincus par sa valeur,
 Ont laissé, par ses soins, adoucir leur malheur ;
 Voyez de Darius et la femme et la mère :
 L'une le traite en fils, l'autre le traite en frère.

AXIANE.

Non, non, je ne sais point vendre mon amitié,
 Caresser un tyran et régner par pitié.
 Penses-tu que j'imite une faible Persane ?
 Qu'à la cour d'Alexandre on retienne Axiane,
 Et qu'avec mon vainqueur, courant tout l'univers,
 J'aie vanter partout la douceur de ses fers?

S'il donne des états , qu'il te donne les nôtres ;
 Qu'il te pare , s'il veut , des dépouilles des autres.
 Règne : Porus ni moi n'en serons point jaloux ;
 Et tu seras encor plus esclave que nous.
 J'espère qu'Alexandre , amoureux de sa gloire ,
 Et fâché que ton crime ait souillé sa victoire ,
 S'en lavera bientôt par ton propre trépas.
 Des traîtres comme toi sont souvent des ingrats ;
 Et , de quelques faveurs que sa main t'éblouisse ,
 Du perfide Bessus regarde le supplice.
 Adieu.

SCÈNE III.

CLÉOFILÉ , TAXILÉ.

CLÉOFILÉ.

Cédez , mon frère , à ce bouillant transport :
 Alexandre et le temps vous rendront le plus fort ;
 Et cet âpre courroux , quoi qu'elle en puisse dire ,
 Ne s'obstinera point au refus d'un empire.
 Maître de ses destins , vous l'êtes de son cœur.
 Mais , dites-moi , vos yeux ont-ils vu le vainqueur ?
 Quel traitement , mon frère , en devons-nous attendre ?
 Qu'a-t-il dit ?

TAXILÉ.

Oui , ma sœur , j'ai vu votre Alexandre.
 D'abord ce jeune éclat , qu'on remarque en ses traits ,
 M'a semblé démentir le nombre de ses faits.
 Mon cœur , plein de son nom , n'osait , je le confesse ,
 Accorder tant de gloire avec tant de jeunesse.
 Mais de ce même front l'héroïque fierté ,

Le feu de ses regards , sa haute majesté,
 Font connaître Alexandre. Et certes son visage
 Porte de sa grandeur l'infaillible présage ;
 Et, sa présence auguste appuyant ses projets,
 Ses yeux , comme son bras , font partout des sujets.
 Il sortait du combat. Ébloui de sa gloire,
 Je croyais dans ses yeux voir briller la victoire.
 Toutefois , à ma vue , oubliant sa fierté,
 Il a fait , à son tour , éclater sa bonté.
 Ses transports ne m'ont point déguisé sa tendresse :
 Retournez , m'a-t-il dit , auprès de la princesse ;
 Disposez ses beaux yeux à revoir un vainqueur
 Qui va mettre à ses pieds sa victoire et son cœur.
 Il marche sur mes pas. Je n'ai rien à vous dire ,
 Ma sœur , de votre sort je vous laisse l'empire ;
 Je vous confie encor la conduite du mien.

CLÉOFILÉ.

Vous aurez tout pouvoir, ou je ne pourrai rien.
 Tout va vous obéir, si le vainqueur m'écoute.

TAXILE.

Je vais donc... Mais on vient. C'est lui-même sans doute.

SCÈNE IV.

ALEXANDRE, TAXILE, CLÉOFILÉ,
 ÉPHESTION, SUITE D'ALEXANDRE.

ALEXANDRE.

Allez , Éphestion. Que l'on cherche Porus ;
 Qu'on épargne sa vie et le sang des vaincus.

SCÈNE V.

ALEXANDRE, TAXILE, CLÉOFILE.

ALEXANDRE, à *Taxile*.

Seigneur, est-il donc vrai qu'une reine aveuglée
 Vous préfère d'un roi la valeur déréglée?
 Mais ne le craignez point : son empire est à vous.
 D'une ingrante, à ce prix, fléchissez le courroux.
 Maître de deux états, arbitres des siens mêmes,
 Allez, avec vos vœux, offrir trois diadèmes.

TAXILE.

Ah! c'en est trop, Seigneur; prodiguez un peu moins...

ALEXANDRE.

Vous pourrez à loisir reconnaître mes soins.
 Ne tardez point. Allez où l'amour vous appelle;
 Et couronnez vos feux d'une palme si belle.

SCÈNE VI.

ALEXANDRE, CLÉOFILE.

ALEXANDRE.

Madame, à son amour je promets mon appui :
 Ne puis-je rien pour moi, quand je puis tout pour lui?
 Si prodigue envers lui des fruits de la victoire,
 N'en aurai-je pour moi qu'une stérile gloire?
 Les sceptres devant vous, ou rendus ou donnés;
 De mes propres lauriers mes amis couronnés;
 Les biens que j'ai conquis répandus sur leurs têtes,
 Font voir que je soupire après d'autres conquêtes.

Je vous avais promis que l'effort de mon bras
 M'approcherait bientôt de vos divins appas ;
 Mais, dans ce même temps, souvenez-vous, Madame,
 Que vous me promettiez quelque place en votre âme.
 Je suis vent. L'amour a combattu pour moi.
 La victoire elle-même a dégagé ma foi.
 Tout cède autour de vous. C'est à vous de vous rendre ;
 Votre cœur l'a promis, voudra-t-il s'en défendre ?
 Et lui seul pourrait-il échapper aujourd'hui
 A l'ardeur d'un vainqueur qui ne cherche que lui ?

CLÉOFILE.

Non, je ne prétends pas que ce cœur inflexible
 Garde seul contre vous le titre d'invincible.
 Je rends ce que je dois à l'éclat des vertus
 Qui tiennent sous vos pieds cent peuples abattus.
 Les Indiens domptés sont vos moindres ouvrages :
 Vous inspirez la crainte aux plus fermes courages ;
 Et, quand vous le voudrez, vos bontés à leur tour,
 Dans les cœurs les plus durs inspireront l'amour.
 Mais, Seigneur, cet éclat, ces victoires, ces charmes
 Me troublent bien souvent par de justes alarmes.
 Je crains que, satisfait d'avoir conquis un cœur,
 Vous ne l'abandonniez à sa triste langueur ;
 Qu'insensible à l'ardeur que vous aurez causée,
 Votre âme ne dédaigne une conquête aisée.
 On attend peu d'amour d'un héros tel que vous ;
 La gloire fit toujours vos transports les plus doux ;
 Et peut-être, au moment que ce grand cœur soupire,
 La gloire de me vaincre est tout ce qu'il désire.

ALEXANDRE.

Que vous connaissez mal les violens désirs

D'un amour qui vers vous porte tous mes soupirs !
J'avou'rai qu'autrefois , au milieu d'une armée ,
Mon cœur ne soupirait que pour la renommée.
Les peuples et les rois , devenus mes sujets ,
Étaient seuls à mes vœux d'assez dignes objets.
Les beautés de la Perse à mes yeux présentées ,
Aussi bien que ses rois ont paru surmontées.
Mon cœur, d'un fier mépris armé contre leurs traits ,
N'a pas du moindre hommage honoré leurs attrait.
Amoureux de la gloire , et partout invincible ,
Il mettait son bonheur à paraître insensible.
Mais, hélas ! que vos yeux , ces aimables tyrans ,
Ont produit sur mon cœur des effets différens !
Ce grand nom de vainqueur n'est plus ce qu'il souhaite ;
Il vient avec plaisir avouer sa défaite.
Heureux si , votre cœur se laissant émouvoir ,
Vos beaux yeux , à leur tour , avouaient leur pouvoir !
Voulez-vous donc toujours douter de la victoire ,
Toujours de mes exploits me reprocher la gloire ?
Comme si les beaux nœuds où vous me tenez pris
Ne devaient arrêter que de faibles esprits.
Par des faits tout nouveaux je m'en vais vous apprendre
Tout ce que peut l'amour sur le cœur d'Alexandre.
Maintenant que mon bras , engagé sous vos lois ,
Doit soutenir mon nom et le vôtre à la fois ,
J'irai rendre fameux , par l'éclat de la guerre ,
Des peuples inconnus au reste de la terre ;
Et vous faire dresser des autels en des lieux
Où leurs sauvages mains en refusent aux Dieux.

CLÉOPHILE.

Oui , vous y traînez la victoire captive ;

Mais je doute, Seigneur, que l'amour vous y suive.
 Tant d'états, tant de mers qui vont nous désunir,
 M'effaceront bientôt de votre souvenir,
 Quand l'Océan troublé vous verra sur son onde
 Achever quelque jour la conquête du monde;
 Quand vous verrez les rois tomber à vos genoux,
 Et la terre, en tremblant, se taire devant vous;
 Songerez-vous, Seigneur, qu'une jeune princesse
 Au fond de ses états vous regrette sans cesse,
 Et rappelle en son cœur les momens bienheureux
 Où ce grand conquérant l'assurait de ses feux?

ALEXANDRE.

Hé quoi! vous croyez donc qu'à moi-même barbare,
 J'abandonne en ces lieux une beauté si rare?
 Mais vous-même plutôt voulez-vous renoncer
 Au trône de l'Asie où je veux vous placer?

CLÉOFILÉ.

Seigneur, vous le savez, je dépens de mon frère.

ALEXANDRE.

Ah! s'il disposait seul du bonheur que j'espère,
 Tout l'empire de l'Inde, asservi sous ses lois,
 Bientôt en ma faveur irait briguer son choix,

CLÉOFILÉ.

Mon amitié pour lui n'est point intéressée.
 Apaisez seulement une reine offensée,
 Et ne permettez pas qu'un rival aujourd'hui,
 Pour vous avoir bravé, soit plus heureux que lui.

ALEXANDRE.

Porus était sans doute un rival magnanime :
 Jamais tant de valeur n'attira mon estime.
 Dans l'ardeur du combat je l'ai vu, je l'ai joint;

Et je puis dire encor qu'il ne m'évitait point ;
 Nous nous cherchions l'un l'autre. Une fierté si belle
 Allait, entre nous deux, finir notre querelle,
 Lorsqu'un gros de soldats, se jetant entre nous,
 Nous a fait dans la foule ensevelir nos coups.

SCÈNE VII.

ALEXANDRE, CLÉOFILÉ, ÉPHESTION.

ALEXANDRE.

Hé bien ! ramène-t-on ce prince téméraire ?

ÉPHESTION.

On le cherche partout. Mais, quoi qu'on puisse faire,
 Seigneur, jusques ici sa fuite ou son trépas
 Dérobe ce captif aux soins de vos soldats.
 Mais un reste des siens entourés dans leur fuite,
 Et du soldat vainqueur arrêtant la poursuite,
 A nous vendre leur mort semblent se préparer.

ALEXANDRE.

Désarmez les vaincus sans les désespérer.
 Madame, allons fléchir une fière princesse,
 Afin qu'à mon amour Taxile s'intéresse ;
 Et, puisque mon repos doit dépendre du sien,
 Achéons son bonheur pour établir le mien.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

AXIANE *seule.*

N'ENTENDRONS-NOUS jamais que des cris de victoire,
Qui de mes ennemis me reprochent la gloire?
Et ne pourrai-je au moins, dans de si grands malheurs,
M'entretenir moi seule avecque mes douleurs!
D'un odieux amant sans cesse poursuivie,
On prétend, malgré moi, m'attacher à la vie.
On m'observe, on me suit. Mais, Porus, ne crois pas
Qu'on me puisse empêcher de courir sur tes pas!
Sans doute, à nos malheurs ton cœur n'a pu survivre.
En vain tant de soldats s'arment pour te poursuivre:
On te découvrirait au bruit de tes efforts;
Et, s'il te faut chercher, ce n'est qu'entre les morts.
Hélas! en me quittant, ton ardeur redoublée
Semblait prévoir les maux dont je suis accablée;
Lorsque tes yeux, aux miens découvrant ta langueur,
Me demandaient quel rang tu tenais dans mon cœur;
Que, sans t'inquiéter du succès de tes armes,
Le soin de ton amour te causait tant d'alarmes.
Et pourquoi te cachais-je, avec tant de détours
Un secret si fatal au repos de tes jours!
Combien de fois, tes yeux forçant ma résistance,

Mon cœur s'est-il vu près de rompre le silence ?
Combien de fois, sensible à tes ardens désirs,
M'est-il en ta présence échappé des soupirs ?
Mais je voulais encor douter de ta victoire,
J'expliquais mes soupirs en faveur de la gloire ;
Je croyais n'aimer qu'elle. Ah ! pardonne, grand roi :
Je sens bien aujourd'hui que je n'aimais que toi.
J'avoûrai que la gloire eut sur moi quelque empire :
Je te l'ai dit cent fois. Mais je devais te dire
Que toi seul en effet m'engageas sous ses lois.
J'appris à la connaître en voyant tes exploits ;
Et, de quelque beau feu qu'elle m'eût enflammée,
En un autre que toi je l'aurais moins aimée.
Mais que sert de pousser des soupirs superflus,
Qui se perdent en l'air, et que tu n'entends plus ?
Il est temps que mon âme, au tombeau descendue,
Te jure une amitié si long-temps attendue.
Il est temps que mon cœur, pour gage de sa foi,
Montre qu'il n'a pu vivre un moment après toi.
Aussi bien penses-tu que je voulusse vivre
Sous les lois d'un vainqueur à qui ta mort nous livre ?
Je sais qu'il se dispose à me venir parler ;
Qu'en me rendant mon sceptre, il veut me consoler,
Il croit peut-être, il croit que ma haine étouffée,
A sa fausse douceur servira de trophée.
Qu'il vienne. Il me verra, toujours digne de toi,
Mourir en reine, ainsi que tu mourus en roi.

SCÈNE II.

ALEXANDRE, AXIANE.

AXIANE.

Hé bien, Seigneur, hé bien, trouvez-vous quelques charmes
A voir couler des pleurs que font verser vos armes ?
Ou si vous m'enviez, en l'état où je suis,
La triste liberté de pleurer mes ennuis ?

ALEXANDRE.

Votre douleur est libre autant que légitime :
Vous regrettez, Madame, un prince magnanime.
Je fus son ennemi ; mais je ne l'étais pas
Jusqu'à blâmer les pleurs qu'on donne à son trépas.
Avant que sur ses bords l'Inde me vît paraître,
L'éclat de sa vertu me l'avait fait connaître,
Entre les plus grands rois il se fit remarquer.
Je savais....

AXIANE.

Pourquoi donc le venir attaquer ?
Par quelle loi faut-il qu'aux deux bouts de la terre,
Vous cherchiez la vertu pour lui faire la guerre ?
Le mérite à vos yeux ne peut-il éclater,
Sans pousser votre orgueil à le persécuter ?

ALEXANDRE.

Oui, j'ai cherché Porus ; mais, quoi qu'on puisse dire,
Je ne le cherchais pas afin de le détruire.
J'avoûrai que, brûlant de signaler mon bras,
Je me laissai conduire au bruit de ses combats ;
Et qu'au seul nom d'un roi jusqu'alors invincible,

A de nouveaux exploits mon cœur devint sensible.
 Tandis que je croyais, par mes combats divers,
 Attacher sur moi seul les yeux de l'univers,
 J'ai vu de ce guerrier la valeur répandue,
 Tenir la renommée entre nous suspendue;
 Et, voyant de son bras voler partout l'effroi,
 L'Inde sembla m'ouvrir un champ digne de moi.
 Lassé de voir des rois vaincus sans résistance,
 J'appris avec plaisir le bruit de sa vaillance.
 Un ennemi si noble a su m'encourager;
 Je suis venu chercher la gloire et le danger.
 Son courage, Madame, a passé mon attente.
 La victoire, à me suivre autrefois plus constante,
 M'a presque abandonné pour suivre vos guerriers.
 Porus m'a disputé jusqu'aux moindres lauriers;
 Et j'ose dire encor qu'en perdant la victoire,
 Mon ennemi lui-même a vu croître sa gloire;
 Qu'une chute si belle élève sa vertu,
 Et qu'il ne voudrait pas n'avoir point combattu.

AXIANE.

Hélas ! il fallait bien qu'une si noble envie
 Lui fit abandonner tout le soin de sa vie;
 Puisque, de toutes parts, trahi, persécuté,
 Contre tant d'ennemis il s'est précipité !
 Mais vous, s'il était vrai que son ardeur guerrière
 Eût ouvert à la vôtre une illustre carrière;
 Que n'avez-vous, Seigneur, dignement combattu ?
 Fallait-il, par la ruse, attaquer sa vertu ?
 Et, loin de remporter une gloire parfaite,
 D'un autre que de vous attendre sa défaite ?
 Triomphez. Mais sachez que Taxile, en son cœur,

Vous dispute déjà ce beau nom de vainqueur ;
Que le traître se flatte , avec quelque justice ,
Que vous n'avez vaincu que par son artifice :
Et c'est à ma douleur un spectacle assez doux
De le voir partager cette gloire avec vous.

ALEXANDRE.

En vain votre douleur s'arme contre ma gloire.
Jamais on ne m'a vu dérober la victoire ;
Et par ces lâches soins , qu'on ne peut m'imputer ,
Tromper mes ennemis au lieu de les dompter.
Quoique partout , ce semble , accablé sous le nombre ,
Je n'ai pu me résoudre à me cacher dans l'ombre :
Ils n'ont de leur défaite accusé que mon bras ;
Et le jour a partout éclairé mes combats.
Il est vrai que j'ai plaint le sort de vos provinces ;
J'ai voulu prévenir la perte de vos princes ;
Mais , s'ils avaient suivi mes conseils et mes vœux ,
Je les aurais sauvés , ou combattus tous deux.
Qui , croyez....

AXIANE.

Je crois tout. Je vous crois invincible ;
Mais, Seigneur, suffit-il que tout vous soit possible ;
Ne tient-il qu'à jeter tant de rois dans les fers ?
Qu'à faire impunément gémir tout l'univers ?
Et que vous aient fait tant de villes captives ,
Tant de morts dont l'Hydaspe a vu couvrir ses rives ?
Qu'ai-je fait , pour venir accabler en ces lieux
Un héros sur qui seul j'ai pu tourner les yeux ?
A-t-il de votre Grèce inondé les frontières ?
Avons-nous soulevé des nations entières ,
Et contre votre gloire excité leur courroux ?

Hélas ! nous l'admirions sans en être jaloux ;
 Contens de nos états, et charmés l'un de l'autre,
 Nous attendions un sort plus heureux que le vôtre.
 Porus bornait ses vœux à conquérir un cœur
 Qui peut-être aujourd'hui l'eût nommé son vainqueur.
 Ah ! n'essiez-vous versé qu'un sang si magnanime,
 Quand on ne vous pourrait reprocher que ce crime,
 Ne vous sentez-vous pas, Seigneur, bien malheureux
 D'être venu si loin rompre de si beaux nœuds !
 Non, de quelque douceur que se flatte votre âme,
 Vous n'êtes qu'un tyran.

ALEXANDRE.

Je le vois bien, Madame ;
 Vous voulez que, saisi d'un indigne courroux,
 En reproches honteux j'éclate contre vous.
 Peut-être espérez-vous que ma douceur lassée
 Donnera quelque atteinte à sa gloire passée.
 Mais, quand votre vertu ne m'aurait point charmé,
 Vous attaquez, Madame, un vainqueur désarmé.
 Mon âme, malgré vous, à vous plaindre engagée,
 Respecte le malheur où vous êtes plongée.
 C'est ce trouble fatal qui vous ferme les yeux,
 Qui ne regarde en moi qu'un tyran odieux.
 Sans lui, vous avoûriez que le sang et les larmes
 N'ont pas toujours souillé la gloire de mes armes.
 Vous verriez...

AXIANE.

Ah ! Seigneur, puis-je ne les point voir,
 Ces vertus dont l'éclat aigrit mon désespoir ?
 N'ai-je pas vu partout la victoire modeste,
 Perdre avec vous l'orgueil qui la rend si funeste !

Ne vois-je pas le Scythe et le Perse abattus ,
 Se plaire sous le joug , et vanter vos vertus ,
 Et disputer enfin , par une aveugle envie ,
 A vos propres sujets le soin de votre vie ?
 Mais que sert à ce cœur que vous persécutez ,
 De voir partout ailleurs adorer vos bontés ?
 Pensez-vous que ma haine en soit moins violente ,
 Pour voir baiser partout la main qui me tourmente ?
 Tant de rois , par vos soins , vengés ou secourus ,
 Tant de peuples contents me rendent-ils Porus ?
 Non, Seigneur, je vous hais d'autant plus qu'on vous aime ,
 D'autant plus qu'il me faut vous admirer moi-même ,
 Que l'univers entier m'en impose la loi ,
 Et que personne enfin ne vous hait avec moi .

ALEXANDRE.

J'excuse les transports d'une amitié si tendre ;
 Mais, Madame, après tout, ils doivent me surprendre.
 Si la commune voix ne m'a point abusé ,
 Porus d'aucun regard ne fut favorisé .
 Entre Taxile et lui votre cœur en balance ,
 Tant qu'ont duré ses jours a gardé le silence ;
 Et lorsqu'il ne peut plus vous entendre aujourd'hui ,
 Vous commencez , Madame , à prononcer pour lui .
 Pensez-vous que , sensible à cette ardeur nouvelle ,
 Sa cendre exige encor que vous brûliez pour elle ?
 Ne vous accablez point d'inutiles douleurs ;
 Des soins plus importans vous appellent ailleurs .
 Vos larmes ont assez honoré sa mémoire .
 Réglez , et de ce rang soutenez mieux la gloire ;
 Et , redonnant le calme à vos sens désolés ,
 Rassurez vos états par sa chute ébranlés .

Parmi tant de grands rois choisissez-leur un maître.
Plus ardent que jamais, Taxile....

AXIANE.

Quoi, le traître!

ALEXANDRE.

Hé, de grâce, prenez des sentimens plus doux :
Aucune trahison ne le sonille envers vous.
Maître de ses états, il a pu se résoudre
A se mettre avec eux à couvert de la foudre.
Ni serment ni devoir ne l'avaient engagé
A courir dans l'abîme où Porus s'est plongé.
Enfin, souvenez-vous qu'Alexandre lui-même
S'intéresse au bonheur d'un prince qui vous aime.
Songez que, réunis par un si juste choix,
L'Inde et l'Hydaspe entiers couleront sous vos lois ;
Que pour vos intérêts tout me sera facile,
Quand je les verrai joints avec ceux de Taxile.
Il vient, je ne veux point contraindre ses soupirs ;
Je le laisse lui-même expliquer ses désirs.
Ma présence à vos yeux n'est déjà que trop rude ;
L'entretien des amans cherche la solitude,
Je ne vous trouble point.

SCÈNE III.

AXIANE, TAXILE.

AXIANE.

Approche, puissant roi,
Grand monarque de l'Inde ; on parle ici de toi.
On veut, en ta faveur, combattre ma colère.

On dit que tes désirs n'aspirent qu'à me plaire ;
 Que mes rigueurs ne font qu'affermir ton amour.
 On fait plus , et l'on veut que je t'aime à mon tour.
 Mais sais-tu l'entreprise où s'engage ta flamme ?
 Sais-tu par quels secrets on peut toucher mon âme ?
 Es-tu prêt....

TAXILE.

Ah ! Madame, éprouvez seulement
 Ce que peut sur mon cœur un espoir si charmant.
 Que faut-il faire ?

AXIANE.

Il faut, s'il est vrai que l'on m'aime,
 Aimer la gloire autant que je l'aime moi-même ;
 Ne m'expliquer ses vœux que par mille beaux faits,
 Et haïr Alexandre autant que je le hais ;
 Il faut marcher sans crainte au milieu des alarmes ;
 Il faut combattre, vaincre ou périr sous les armes.
 Jette, jette les yeux sur Porus et sur toi,
 Et juge qui des deux était digne de moi.
 Oui, Taxile, mon cœur, douteux en apparence,
 D'un esclave et d'un roi faisait la différence.
 Je l'aimai, je l'adore ; et, puisqu'un sort jaloux
 Lui défend de jouir d'un spectacle si doux,
 C'est toi que je choisis pour témoin de sa gloire :
 Mes pleurs feront toujours revivre sa mémoire ;
 Toujours tu me verras, au fort de mon ennui,
 Mettre tout mon plaisir à te parler de lui.

TAXILE.

Ainsi, je brûle en vain pour une âme glacée ;
 L'image de Porus n'en peut être effacée.
 Quand j'irais, pour vous plaire, affronter le trépas,

Je me perdrais, Madame, et ne vous plairais pas.
Je ne puis donc....

AXIANE.

Tu peux recouvrer mon estime ;
Dans le sang ennemi tu peux laver ton crime.
L'occasion te rit : Porus dans le tombeau
Rassemble ses soldats autour de son drapeau ;
Son ombre seule encor semble arrêter leur fuite.
Les tiens même, les tiens, honteux de ta conduite,
Font lire sur leurs fronts, justement courroucés,
Le repentir du crime où tu les a forcés.
Va seconder l'ardeur du feu qui les dévore.
Venge nos libertés qui respirent encore.
De mon trône et du tien deviens le défenseur.
Cours, et donne à Porus un digne successeur.
Tu ne me réponds rien ? Je vois sur ton visage
Qu'un si noble dessein étonne ton courage.
Je te propose en vain l'exemple d'un héros ;
Tu veux servir. Va, sers, et me laisse en repos.

TAXILE.

Madame, c'en est trop. Vous oubliez peut-être
Que, si vous m'y forcez, je puis parler en maître ;
Que je puis me lasser de souffrir vos dédains.
Que vous et vos états, tout est entré mes mains ;
Qu'après tant de respects, qui vous rendent plus fière,
Je pourrai....

AXIANE.

Je t'entends. Je suis ta prisonnière ;
Tu veux peut-être encor captiver mes désirs :
Que mon cœur, en tremblant, réponde à tes soupirs.
Hé bien, dépouille enfin cette douceur contrainte :

Appelle à ton secours la terreur et la crainte ;
 Parle en tyran tout prêt à me persécuter ;
 Ma haine ne peut croître, et tu peux tout tenter.
 Surtout ne me fais point d'inutiles menaces.
 Ta sœur vient t'inspirer ce qu'il faut que tu fasses.
 Adieu. Si ses conseils et mes vœux en sont crus ,
 Tu m'aideras bientôt à rejoindre Porus.

TAXILE.

Ah ! plutôt....

SCENE IV.

CLÉOFILE , TAXILE.

CLÉOFILE.

Ah ! quittez cette ingrate princesse ,
 Dont la haine a juré de nous troubler sans cesse ;
 Qui met tout son plaisir à vous désespérer !
 Oubliez....

TAXILE.

Non, ma sœur, je la veux adorer.
 Je l'aime. Et, quand les vœux que je pousse pour elle
 N'en obtiendraient jamais qu'une haine immortelle,
 Malgré tous ses mépris, malgré tous vos discours,
 Malgré moi-même, il faut que je l'aime toujours.
 Sa colère, après tout, n'a rien qui me surprenne,
 C'est à vous, c'est à moi qu'il faut que je m'en prenne.
 Sans vous, sans vos conseils, ma sœur, qui m'ont trahi,
 Si je n'étais aimé, je serais moins haï.
 Je la verrais, sans vous, par mes soins défendue,
 Entre Porus et moi demeurer suspendue.
 Et ne serait-ce pas un bonheur trop charmant

Que de l'avoir réduite à douter un moment ?
 Non , je ne puis plus vivre accablé de sa haine ;
 Il faut que je me jette aux pieds de l'inhumaine.
 J'y cours : je vais m'offrir à servir son courroux ,
 Même contre Alexandre , et même contre vous.
 Je sais de quelle ardeur vous brûlez l'un pour l'autre.
 Mais c'est trop oublier mon repos pour le vôtre ;
 Et , sans m'inquiéter du succès de vos feux ,
 Il faut que tout périsse ou que je sois heureux.

CLÉOFILE.

Allez donc , retournez sur le champ de bataille ;
 Ne laissez point languir l'ardeur qui vous travaille.
 A quoi s'arrête ici ce courage inconstant ?
 Courez , on est aux mains , et Porus vous attend.

TAXILE.

Quoi, Porus n'est point mort ! Porus vient de paraître.

CLÉOFILE.

C'est lui. De si grands coups le font trop reconnaître ;
 Il l'avait bien prévu. Le bruit de son trépas
 D'un vainqueur trop crédule a retenu le bras.
 Il vient surprendre ici leur valeur endormie ,
 Troubler une victoire encor mal affermie ,
 Il vient , n'en doutez point , en amant furieux ,
 Enlever sa maîtresse ou périr à ses yeux.
 Que dis-je ? Votre camp , séduit par cette ingrata ,
 Prêt à suivre Porus , en murmures éclate.
 Allez vous-même , allez , en généreux amant ,
 Au secours d'un rival aimé si tendrement.
 Adieu.

SCÈNE V.

TAXILE *seul.*

Quoi, la fortune, obstinée à me nuire,
Ressuscite un rival armé pour me détruire !
Cet amant reverra les yeux qui l'ont pleuré,
Qui, tout mort qu'il était, me l'avaient préféré ?
Ah ! c'en est trop. Voyons ce que le sort m'apprête ;
A qui doit demeurer cette noble conquête.
Allons. N'attendons pas, dans un lâche courroux,
Qu'un si grand différent se termine sans nous.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

ALEXANDRE , CLÉOFILE.

ALEXANDRE.

QUOI ! vous craignez Porus, même après sa défaite ?
Ma victoire, à vos yeux, semblait-elle imparfaite ?
Non, non, c'est un captif qui n'a pu m'échapper,
Que mes ordres partout ont fait envelopper.
Loin de le craindre encor, ne songez qu'à le plaindre.

CLÉOFILE.

Et c'est en cet état que Porus est à craindre.
Quelque brave qu'il fût, le bruit de sa valeur
M'inquiétait bien moins que ne fait son malheur.
Tant qu'on l'a vu suivi d'une puissante armée,
Ses forces, ses exploits ne m'ont point alarmée.
Mais, Seigneur, c'est un roi malheureux et soumis;
Et dès lors je le compte au rang de vos amis.

ALEXANDRE.

C'est un rang où Porus n'a plus droit de prétendre;
Il a trop recherché la haine d'Alexandre.
Il sait bien qu'à regret je m'y suis résolu ;
Mais enfin je le hais autant qu'il l'a voulu.
Je dois même un exemple au reste de la terre :
Je dois venger sur lui tous les maux de la guerre.

Le punir des malheurs qu'il a pu prévenir,
Et de m'avoir forcé moi-même à le punir.
Vaincu deux fois, hai de ma belle princesse...

CLÉOFILE.

Je ne hais point Porus, Seigneur, je le confesse ;
Et, s'il m'était permis d'écouter aujourd'hui
La voix de ses malheurs qui me parle pour lui,
Je vous dirais qu'il fut le plus grand de nos princes ;
Que son bras fut long-temps l'appui de nos provinces ;
Qu'il a voulu peut-être, en marchant contre vous ;
Qu'on le crût digne au moins de tomber sous vos coups ;
Et, qu'un même combat signalant l'un et l'autre,
Son nom volât partout à la suite du vôtre.
Mais, si je le défends, des soins si généreux
Retombent sur mon frère, et détruisent ses vœux.
Tant que Porus vivra, que faut-il qu'il devienne ?
Sa perte est infaillible, et peut-être la mienne.
Oui, oui, si son amour ne peut rien obtenir,
Il m'en rendra coupable et m'en voudra punir.
Et maintenant ençor, que votre cœur s'apprête
A voler de nouveau de conquête en conquête,
Quand je verrai le Gange entre mon frère et vous,
Qui retiendra, Seigneur, son injuste courroux ?
Mon âme, loin de vous, languira solitaire.
Hélas ! s'il condamnerait mes soupirs à se taire,
Que deviendrait alors ce cœur infortuné ?
Où sera le vainqueur à qui je l'ai donné ?

ALEXANDRE.

Ah ! c'en est trop, Madame, et si ce cœur se donne,
Je saurai le garder, quoi que Taxile ordonne,
Bien mieux que tant d'états qu'on m'a vu conquérir,

Et que je n'ai gardés que pour vous les offrir.
 Encore une victoire, et je reviens, Madame,
 Borner toute ma gloire à régner sur votre âme,
 Vous obéir moi-même, et mettre entre vos mains
 Le destin d'Alexandre et celui des humains.
 Le Mallien m'attend prêt à me rendre hommage.
 Si près de l'Océan, que faut-il davantage,
 Que d'aller me montrer à ce fier élément,
 Comme vainqueur du monde, et comme votre amant?
 Alors..

CLÉOFILÉ.

Mais quoi, Seigneur, toujours guerre sur guerre?
 Cherchez-vous des sujets au delà de la terre?
 Voulez-vous pour témoins de vos faits éclatans
 Des pays inconnus même à leurs habitans?
 Qu'espérez-vous combattre en des climats si rudes?
 Ils vous opposeront de vastes solitudes,
 Des déserts que le Ciel refuse d'éclairer,
 Où la nature semble elle-même expirer.
 Et peut-être le sort, dont la secrète envie
 N'a pu cacher le cours d'une si belle vie,
 Vous attend dans ces lieux, et veut que dans l'oubli
 Votre tombeau, du moins, demeure enseveli.
 Pensez-vous y traîner les restes d'une armée
 Vingt fois renouvelée, et vingt fois consumée?
 Vos soldats, dont la vue excite la pitié,
 D'eux-mêmes, en cent lieux, ont laissé la moitié;
 Et leurs gémissemens vous font assez connaître...

ALEXANDRE.

Ils marcheront, Madame, et je n'ai qu'à paraître.
 Ces cœurs, qui dans un camp, d'un vain loisir déçus,

Comptent en murmurant les coups qu'ils ont reçus,
Revivront pour me suivre, et, blâmant leurs murmures,
Brigueront, à mes yeux, de nouvelles blessures.
Pendant de Taxile appuyons les soupirs.
Son rival ne peut plus traverser ses désirs,
Je vous l'ai dit, Madame, et j'ose encor vous dire... :

CLÉOFILE.

Seigneur, voici la reine.

SCÈNE II.

AXIANE, ALEXANDRE, CLÉOFILE.

ALEXANDRE.

Hé bien, Porus respire.
Le Ciel semble, Madame, écouter vos souhaits :
Il vous le rend...

AXIANE.

Hélas ! il me l'ôte à jamais.
Aucun reste d'espoir ne peut flatter ma peine.
Sa mort était douteuse, elle devient certaine :
Il y court ; et peut-être il ne s'y vient offrir
Que pour me voir encore et pour me secourir.
Mais que ferait-il seul contre toute une armée ?
En vain ses grands efforts l'ont d'abord alarmée.
En vain quelques guerriers qu'anime son grand cœur,
Ont ramené l'effroi dans le camp du vainqueur.
Il faut bien qu'il succombe, et qu'enfin son courage
Tombe sur tant de morts qui ferment son passage.
Encor si je pouvais, en sortant de ces lieux,

Lui montrer Axiane , et mourir à ses yeux !
 Mais Taxile m'enferme ; et cependant le traître
 Du sang de ce héros est allé se repaître ;
 Dans les bras de la mort il le va regarder ,
 Si toutefois encore il ose l'aborder .

ALEXANDRE .

Non , Madame , mes soins ont assuré sa vie .
 Son retour va bientôt contenter votre envie .
 Vous le verrez .

AXIANE .

Vos soins s'étendraient jusqu'à lui !
 Le bras qui l'accablait deviendrait son appui !
 J'attendrais son salut de la main d'Alexandre !
 Mais quel miracle enfin n'en dois-je point attendre !
 Je m'en souviens , Seigneur , vous me l'avez promis ,
 Qu'Alexandre vainqueur n'avait plus d'ennemis :
 Ou plutôt ce guerrier ne fut jamais le vôtre .
 La gloire également vous arma l'un et l'autre ;
 Contre un si grand courage il voulut s'éprouver ;
 Et vous ne l'attaquiez qu'afin de le sauver .

ALEXANDRE .

Ses mépris redoublés qui bravent ma colère
 Mériteraient sans doute un vainqueur plus sévère ;
 Son orgueil , en tombant , semble s'être affermi .
 Mais je veux bien cesser d'être son ennemi :
 J'en dépouille , Madame , et la haine et le titre .
 De mes ressentimens je fais Taxile arbitre :
 Seul il peut , à son choix , le perdre ou l'épargner ;
 Et c'est lui seul enfin que vous devez gagner .

AXIANE .

Moi , j'irais à ses pieds mendier un asile !

Et vous me renvoyez aux bontés de Taxile !
 Vous voulez que Porus cherche un appui si bas !
 Ah ! Seigneur, votre haine a juré son trépas.
 Non, vous ne le cherchiez qu'afin de le détruire.
 Qu'une âme généreuse est facile à séduire !
 Déjà mon cœur crédule, oubliant son courroux,
 Admirait des vertus qui ne sont point en vous.
 Armez-vous donc, Seigneur, d'une valeur cruelle :
 Ensanglantez la fin d'une course si belle.
 Après tant d'ennemis qu'on vous vit relever,
 Perdez le seul enfin que vous deviez sauver.

ALEXANDRE.

Hé bien, aimez Porus sans détourner sa perte.
 Refusez la faveur qui vous était offerte.
 Soupçonnez ma pitié d'un sentiment jaloux :
 Mais enfin, s'il périt, n'en accusez que vous.
 Le voici. Je veux bien le consulter lui-même ;
 Que Porus de son sort soit l'arbitre suprême.

SCÈNE DERNIÈRE.

PORUS, ALEXANDRE, AXIANE, CLÉOFILÉ,
 ÉPHESTION, GARDES D'ALEXANDRE.

ALEXANDRE.

Hé bien, de votre orgueil, Porus, voilà le fruit.
 Où sont ces beaux succès qui vous avaient séduit ?
 Cette fierté si haute est enfin abaissée.
 Je dois une victime à ma gloire offensée.
 Rien ne vous peut sauver. Je veux bien toutefois
 Vous offrir un pardon refusé tant de fois.

Cette reine, elle seule à mes bontés rebelle,
 Aux dépens de vos jours veut vous être fidèle;
 Et que, sans balancer, vous mouriez seulement
 Pour porter au tombeau le nom de son amant.
 N'achetez point si cher une gloire inutile.
 Vivez ; mais consentez au bonheur de Taxile.

PORUS.

Taxile!

ALEXANDRE.

Oui.

PORUS.

Tu fais bien, et j'approuve tes soins.
 Ce qu'il a fait pour toi ne mérite pas moins.
 C'est lui qui m'a des mains arraché la victoire.
 Il t'a donné sa sœur. Il t'a vendu sa gloire.
 Il t'a livré Porus. Que feras-tu jamais
 Qui te puisse acquitter d'un seul de ses bienfaits?
 Mais j'ai su prévenir le soin qui te travaille.
 Va le voir expirer sur le champ de bataille.

ALEXANDRE.

Quoi, Taxile!

CLÉOFILÉ.

Qu'entends-je?

ÉPHESTION.

Oui, Seigneur, il est mort ;
 Il s'est livré lui-même aux rigueurs de son sort.
 Porus était vaincu. Mais, au lieu de se rendre,
 Il semblait attaquer et non pas se défendre.
 Ses soldats, à ses pieds étendus et mourans,
 Le mettaient à l'abri de leurs corps expirans.
 Là, comme dans un fort, son audace enfermée,

Se soutenait encor contre toute une armée ;
 Et, d'un bras qui portait la terreur et la mort,
 Aux plus hardis guerriers en défendait l'abord.
 Je l'épargnais toujours. Sa vigueur affaiblie
 Bientôt en mon pouvoir aurait laissé sa vie ;
 Quand, sur ce champ fatal, Taxile descendu :
 « Arrêtez, c'est à moi que ce captif est dû ;
 « C'en est fait, a-t-il dit, et ta perte est certaine,
 « Porus ; il faut périr ou me céder la reine. »
 Porus, à cette voix, ranimant son courroux,
 A relevé ce bras lassé de tant de coups ;
 Et, cherchant son rival d'un œil fier et tranquille :
 « N'entends-je pas, dit-il, l'infidèle Taxile ?
 « Ce traître à sa patrie, à sa maîtresse, à moi ?
 « Viens, lâche, poursuit-il, Axiane est à toi.
 « Je veux bien te céder cette illustre conquête ;
 « Mais il faut que ton bras l'emporte avec ma tête.
 « Approche. » A ce discours, ces rivaux irrités
 L'un sur l'autre à la fois se sont précipités.
 Nous nous sommes en foule opposés à leur rage ;
 Mais Porus parmi nous court et s'ouvre un passage,
 Joint Taxile, le frappe, et, lui perçant le cœur,
 Content de sa victoire, il se rend au vainqueur.

CLÉOFILÉ.

Seigneur, c'est donc à moi de répandre des larmes ?
 C'est sur moi qu'est tombé tout le faix de vos armes ;
 Mon frère a vainement recherché votre appui ;
 Et votre gloire, hélas ! n'est funeste qu'à lui.
 Que lui sert au tombeau l'amitié d'Alexandre ?
 Sans le venger, Seigneur, l'y verrez-vous descendre ?
 Souffrirez-vous qu'après l'avoir percé de coups,

On en triomphe aux yeux de sa sœur et de vous.

ALEXANDRE.

Oui, Seigneur, écoutez les pleurs de Cléofile.
 Je la plains. Elle a droit de regretter Taxile :
 Tous ses efforts en vain l'ont voulu conserver ;
 Elle en a fait un lâche, et ne l'a pu sauver.
 Ce n'est point que Porus ait attaqué son frère ;
 Il s'est offert lui-même à sa juste colère.
 Au milieu du combat que venait-il chercher ?
 Au courroux du vainqueur venait-il l'arracher ?
 Il venait accabler, dans son malheur extrême,
 Un roi que respectait la victoire elle-même.
 Mais pourquoi vous ôter un prétexte si beau ?
 Que voulez-vous de plus ? Taxile est au tombeau.
 Imolez-lui, Seigneur, cette grande victime.
 Vengez-vous. Mais songez que j'ai part à son crime.
 Oui, oui, Porus, mon cœur n'aime point à demi ;
 Alexandre le sait, Taxile en a gémi.
 Vous seul vous l'ignoriez ; mais ma joie est extrême,
 De pouvoir, en mourant, vous le dire à vous-même

PORUS.

Alexandre, il est temps que tu sois satisfait.
 Tout vaincu que j'étais, tu vois ce que j'ai fait.
 Crains Porus ; crains encor cette main désarmée,
 Qui venge sa défaite au milieu d'une armée.
 Mon nom peut soulever de nouveaux ennemis,
 Et réveiller cent rois dans leurs fers endormis.
 Étouffe dans mon sang ces semences de guerre ;
 Va vaincre en sûreté le reste de la terre.
 Aussi bien n'attends pas qu'un cœur comme le mien
 Reconnaisse un vainqueur, et te demande rien.

Parle, et sans espérer que je blesse ma gloire,
Voyous comme tu sais user de la victoire.

ALEXANDRE.

Votre fierté, Porus, ne se peut abaisser.
Jusqu'au dernier soupir vous m'osez menacer.
En effet, ma victoire en doit être alarmée;
Votre nom peut encor plus que toute une armée.
Je m'en dois garantir. Parlez donc, dites-moi,
Comment prétendez-vous que je vous traite?

PORUS.

En roi.

ALEXANDRE.

Hé bien, c'est donc en roi qu'il faut que je vous traite.
Je ne laisserai point ma victoire imparfaite.
Vous l'avez souhaité, vous ne vous plaindrez pas.
Régnez toujours, Porus, je vous rends vos états.
Avec mon amitié recevez Axiane.
A des liens si doux tous deux je vous condamne.
Vivez, régnez tous deux; et, seuls de tant de rois,
Jusques aux bords du Gange allez donner vos lois.

(à Cléofile.)

Ce traitement, Madame, a droit de vous surprendre;
Mais enfin c'est ainsi que se venge Alexandre.
Je vous aime, et mon cœur, touché de vos soupirs,
Voudrait par mille morts venger vos déplaisirs.
Mais vous-même pourriez prendre pour une offense
La mort d'un ennemi qui n'est plus en défense:
Il en triompherait; et, bravant ma rigueur,
Porus dans le tombeau descendrait en vainqueur.
Souffrez que, jusqu'au bout achevant ma carrière,

J'apporte à vos beaux yeux ma vertu tout entière.
 Laissez régner Porus couronné par mes mains,
 Et commandez vous-même au reste des humains.
 Prenez les sentimens que ce rang vous inspire;
 Faites, dans sa naissance, admirer votre empire;
 Et, regardant l'éclat qui se répand sur vous,
 De la sœur de Taxile oubliez le courroux.

AXIANE.

Oui, Madame, réglez, et souffrez que moi-même
 J'admire le grand cœur d'un héros qui vous aime.
 Aimez, et possédez l'avantage charmant
 De voir toute la terre adorer votre amant.

PORUS.

Seigneur, jusqu'à ce jour l'univers en alarmes
 Me forçait d'admirer le bonheur de vos armes.
 Mais rien ne me forçait, en ce commun effroi,
 De reconnaître en vous plus de vertu qu'en moi:
 Je me rends; je vous cède une pleine victoire.
 Vos vertus, je l'avoue, égalent votre gloire.
 Allez, Seigneur, rangez l'univers sous vos lois;
 Il me verra moi-même appuyer vos exploits.
 Je vous suis, et je crois devoir tout entreprendre
 Pour lui donner un maître aussi grand qu'Alexandre.

CLÉOFILÉ.

Seigneur, que vous peut dire un cœur triste, abattu?
 Je ne murmure point contre votre vertu.
 Vous rendez à Porus la vie et la couronne.
 Je veux croire qu'ainsi votre gloire l'ordonne;
 Mais ne me pressez point. En l'état où je suis,
 Je ne puis que me taire et pleurer mes ennuis.

ALEXANDRE.

Oui, Madame, pleurons un ami si fidèle ;
Faisons, en soupirant, éclater notre zèle ;
Et qu'un tombeau superbe instruisse l'avenir
Et de votre douleur et de mon souvenir.

FIN.

VARIANTES

D'ALEXANDRE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

Vers 20. Esclave empressé, jusqu'en son camp.
Le *vers 52* était suivi des quatre suivans, qui sont retranchés :

Mes yeux de leur conquête ont-ils fait un mystère ?
Vîtes-vous ses soupirs d'un regard de colère ?
Et lorsque devant vous ils se sont présentés,
Jamais comme ennemis les avez-vous traités ?

Vers 60. L'Euphrate, l'Asie.

Vers 73. Son, leur.

Vers 74. Lui, leur.

Le *vers 90* était ainsi :

D'un seul de ses regards il peut vaincre Alexandre.

Vers 96. Aidez-le bien plutôt, si vous l'aimez, aidez-la.

SCÈNE II.

Vers 50. Ignorait jusqu'au nom d'un, à peine
connaissait un.

Vers 58. Les, ses.

Vers 64. Par, de.

Le vers 71 était ainsi :

N'attirons point sur nous les effets de sa rage.

Vers 97. Où, et.

Après le vers 106 il y avait les vers suivans,
qui ont été retranchés :

TAXILE.

Votre fierté, Seigneur, s'accorde avec la sienne.

PORUS.

J'aime la gloire, et c'est tout ce qu'aime la reine.

TAXILE.

Son cœur vous est acquis.

PORUS.

J'empêcherai du moins
Qu'aucun maître étranger ne l'enlève à mes soins.

Vers 107. Mais croyez-vous, Seigneur, que,
mais enfin croyez-vous que.

Le vers 117 était ainsi :

La jalouse fierté que son nom m'inspirait.

Vers 119. Dans le noble transport, mon cœur
dans les transports.

SCÈNE III.

Vers 1. Inconnue, *imprévue.*

Vers 5. Laissons-le, *quittons-le.*

Vers 6. Qu'il aille, *laissons-le.*

Vers 21. Hé bien, aidez-le donc à, *hé bien, Madame, aidez-le à.*

Le *vers 47* était ainsi :

Mon cœur dans un rival vous cherche un défenseur.

ACTE II.

SCÈNE II.

Vers 29. Fierté, *haine.*

Vers 32. Prétendent malgré vous, *veulent malgré vous-même.*

Vers 42. De leurs Rois sous le joug, *sous le joug d'Alexandre.*

Le *vers 43* était ainsi :

Après tant de sujets à ses armes soumis.

Le *vers 47* était ainsi :

Pour secouer le joug, ils ont les yeux ouverts.

Le *vers 49* était ainsi :

Le Bactrien conquis reprend son diadème.

Les *vers 67 et 68* étaient ainsi :

Je soutiendrai ma gloire, et, répondant en roi,
Je vais parler ici pour la reine et pour moi.

Vers 123. Les autres éblouis, tout le reste ébloui.

Vers 146. Donner, rendre.

SCÈNE III.

Vers 1. Vous voulez, voulez-vous.

Vers 10. Vos, ses.

SCÈNE IV.

Les vers 2 et 3 étaient ainsi :

Vous comptent hautement au rang de leurs amis;
Ils se vantent déjà qu'un roi qui les respecte....

SCÈNE V.

Les vers 8 et 9 étaient ainsi. Axiane finit par dire :

O dieux !

FORUS.

Son changement me dérobe un appui
Que je connaissais.

Vers 48. Un prince, ce cœur.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

Vers 3. Par, sur.

Le vers 14 était ainsi :

D'une égale fierté l'une et l'autre animées.

Le vers 34 était suivi de ceux-ci, qui sont supprimés :

Ah, Madame ! s'il m'aime, il le témoigne mal.
 Ses lâches soins ne font qu'avancer son rival :
 Il devait dans un camp, plein d'une noble envie,
 Lui disputer mon cœur et le soin de ma vie,
 Balancer mon estime, et comme lui courir
 Bien moins pour me sauver que pour me conquérir.

CLÉOFILÈ.

D'un refus si honteux il craint peu les reproches,
 Il n'a point du combat évité les approches.
 Il en eût partagé la gloire et le danger ;
 Mais Porus avec lui ne veut rien partager ;
 Il aurait cru trahir son illustre colère,
 Que d'attendre un moment le secours de mon frère.

AXIANE.

Un si lent défenseur, quel que soit son amour,
 Se serait fait, Madame, attendre plus d'un jour.
 Non, non, vous jouissez d'une pleine assurance ;
 Votre amant, votre frère étaient d'intelligence :
 Le lâche, qui dans l'âme était déjà rendu,
 Ne cherchait qu'à nous vendre après s'être vendu,
 Et vous m'osez encor parler de votre frère ?
 Ah ! de ce camp, Madame, ouvrez-moi la barrière....

Vers 43. Pourquoi m'abandonner ? sans nous abandonner.

SCÈNE II.

Vers 21. Quoi donc, lâche.

Le vers 22 était ainsi :

Ton infâme courage attend donc qu'on le prie?

Vers 32. En livrant, avecque.

Vers 44. Trône, sceptre.

SCÈNE III.

Vers 15. Font connaître Alexandre, le font bientôt connaître.

Vers 20. Ébloui de sa gloire, et tout couvert de gloire.

SCÈNE VI.

Vers 43. La Perse, l'Asie.

SCÈNE VII.

Vers 5. Entouré dans, ralliés de.

Vers 6. Et arrêtant, a arrêté.

Vers 7. A nous vendre leur mort, leurs bras à quelque effort.

Vers 8. Désarmez les vaincus, observez leur dessein.

ACTE IV.

SCÈNE II.

Vers 65. Je plains, j'ai plaint.

SCÈNE III.

Vers 20. D'un esclave et d'un roi, d'un lâche et d'un héros.

Après le *vers* 46, Taxile commençait par ces vers, qui sont supprimés :

Hé bien, n'en parlons plus. Les soupirs et les larmes
 Contre tant de mépris sont d'impuissantes armes.
 Mais c'est user, Madame, avec trop de rigueur
 Du pouvoir que vos yeux vous donnent sur mon cœur.
 Tout amant que je suis, vous oubliez, etc.

SCÈNE IV.

Vers 29. Quoi, Porus n'est pas mort? Quoi,
 ma sœur, on se bat?

ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

Vers 2. Semblait-elle, *semble-t-elle*.

Vers 3. M'échapper, *m'éviter*.

Le *vers* 4 était ainsi :

Lui-même à son vainqueur il se vient présenter.

Vers 67. Dans, *en*.

Vers 72. D'eux-mêmes *en*, *qui d'eux-mêmes*
en.

Vers 73. Et, *par*.

SCÈNE II.

Le *vers* 47 était suivi de ceux-ci, qui sont supprimés :

Je croyais que, touché de mes justes alarmes,
Vous sauveriez Porus.

ALEXANDRE.

Que j'écoute vos larmes,
Tandis que votre cœur, au lieu de s'ébranler,
Désespère Taxile, et brave mon pouvoir ?
Pensez-vous, après tout, que j'ignore son crime ?
C'est moi dont la faveur le noircit et l'opprime,
Vous le verriez sans moi d'un œil moins irrité ;
Mais on n'en croira pas votre injuste fierté.
Porus est son captif; avant qu'on le ramène,
Consultez votre amour, consultez votre haine;
Vous le pouvez d'un mot ou sauver ou punir,
Madame, prononcez ce qu'il doit devenir.

AXIANE.

Hélas ! que voulez-vous que ma douleur prononce ?
Pour sauver mon amant, faut-il que j'y renonce ?
Faut-il, pour obéir aux ordres du vainqueur,
Que je livre à Taxile ou Porus ou mon cœur ?
Pourquoi m'ordonnez-vous un choix si difficile ?
Abandonnez mes jours au pouvoir de Taxile.
J'y consens; ne peut-il se venger à son tour ?
Qu'il contente sa haine et non pas son amour.
Punissez les mépris d'une fière princesse,
Qui, d'un cœur endurci, le haïra sans cesse.

CLÉOFILÉ.

Et pourquoi ces mépris, qu'il n'a pas mérités,
Lui qui semble adorer jusqu'à vos cruautés ?
Pourquoi garder toujours cette haine enflammée ?

AXIANE.

C'est pour vous avoir crue, et pour m'avoir aimée;

Je connais vos desseins. Votre esprit alarmé
 Veut éteindre un courroux par vous-même allumé.
 Vous me craignez enfin ; mais qu'il vienne ce frère ;
 Il saura quelle main l'expose à ma colère ;
 Heureuse, si je puis lui donner aujourd'hui
 Plus de haine pour vous que je n'en ai pour lui.

Les vers 56 et 57 étaient ainsi :

Le voici. Consultons-le en ce péril extrême,
 Je veux à son secours n'appeler que lui-même.

SCÈNE III.

Vers 7. Cette reine, Axiane.

Après le vers 76, Porus commençait par ces quatre vers, qui sont supprimés :

Ah ! Madame ! sur moi laissez tomber leurs coups,
 Ne troublez point un sort que vous rendez si doux.
 Vous m'allez regretter. Quelle plus grande gloire
 Pouvait à mes soupirs accorder la victoire ?

FIN DES VARIANTES.

ANDROMAQUE,
TRAGÉDIE.

A MADAME.

MADAME,

Ce n'est pas sans sujet que je mets votre illustre nom à la tête de cet ouvrage. Et de quel autre nom pourrais-je éblouir les yeux de mes lecteurs, que de celui dont mes spectateurs ont été si heureusement éblouis? On savait que Votre Altesse Royale avait daigné prendre soin de la conduite de ma tragédie. On savait que vous m'aviez prêté quelques-unes de vos lumières pour y ajouter de nouveaux ornemens. On savait enfin que vous l'aviez honorée de quelques larmes dès la première lecture que je vous en fis. Pardonnez-

..

ÉPÎTRE.

moi, Madame, si j'ose me vanter de cet heureux commencement de sa destinée. Il me console bien glorieusement de la dureté de ceux qui ne voudraient pas s'en laisser toucher. Je leur permets de condamner l'*Andromaque* tant qu'ils voudront, pourvu qu'il me soit permis d'appeler de toutes les subtilités de leur esprit au cœur de Votre Altesse Royale.

Mais, Madame, ce n'est pas seulement du cœur que vous jugez de la bonté d'un ouvrage, c'est avec une intelligence qu'aucune fausse lueur ne saurait tromper. Pouvons-nous mettre sur la scène une histoire que vous ne possédiez aussi bien que nous ? Pouvons-nous faire jouer une intrigue dont vous ne pénétriez tous les ressorts ? Et pouvons-nous concevoir des sentimens si nobles et si délicats qui ne soient infiniment au-dessous de la noblesse et de la délicatesse de vos pensées ?

On sait, Madame, et Votre Altesse Royale a beau s'en cacher, que, dans ce haut degré de gloire où la nature et la fortune ont pris plaisir de vous élever, vous ne dédaignez pas cette gloire obscure que les gens de lettres s'étaient réservée. Et il semble que vous ayez voulu avoir autant d'avantage sur notre sexe par les connaissances et par la solidité de

ÉPÎTRE.

votre esprit, que vous excellez dans le vôtre par toutes les grâces qui vous environnent. La cour vous regarde comme l'arbitre de tout ce qui se fait d'agréable. Et nous, qui travaillons pour plaire au public, nous n'avons plus que faire de demander aux savans si nous travaillons selon les règles. La règle souveraine est de plaire à Votre Altéſſe Royale.

Voilà sans doute la moindre de vos excellentes qualités. Mais, Madame, c'est la seule dont j'ai pu parler avec quelque connoiſſance ; les autres ſont trop élevées au-deſſus de moi. Je n'en puis parler ſans les rabaiſſer par la faiblesſe de mes penſées, et ſans ſortir de la profonde vénération avec laquelle je ſuis,

MADAME,

DE VOTRE ALTESSE ROYALE,

Le très-humble, très-obéiſſant
et très-fidèle ſerviteur,

RACINE.

PRÉFACE.

VIRGILE, AU TROISIÈME LIVRE DE L'ÉNÉIDE.

(C'est Énée qui parle.)

LITTORAQUE Epiri legimus, portuque subimus
Chaonio, et celsam Buthroti ascendimus urbem....
Solemnes tum fortè dapes, et tristia dona
Libabat cineri Andromache, manesque vocabat
Hectoreum ad tumulum, viridi quem cespite inanem,
Et geminas, causam lacrymis, sacraverat aras....
Dejecit vultum, et demissa voce locuta est :
O felix una ante alias Priameïa virgo,
Hostilem ad tumulum, Trojæ sub mænibus altis,
Jussa mori ! Quæ sortitus non pertulit ullos,
Nec victoris heri tetigit captiva cubile !
Nos, patria incensa, diversa per æquora vectæ,
Stirpis Achilleæ fastus, juvenemque superbum
Servitio enixæ tulimus, qui deinde secutus
Ledæam Hermionem, Lacedemoniosque hymenæos...
Ast illum ereptæ magno inflammatus amore
Conjugis, et scelerum furiis agitatus Orestes
Excipit incautum, patriasque obtruncat ad aras.

Voilà en peu de vers tout le sujet de cette tragédie; voilà le lieu de la scène, l'action qui

PRÉFACE.

s'y passe, les quatre principaux personnages, et même leurs caractères, excepté celui d'Hermione, dont la jalousie et les emportemens sont assez marqués dans l'*Andromaque* d'Euripide.

C'est presque la seule chose que j'emprunte ici de cet auteur; car, quoique ma tragédie porte le même nom que la sienne, le sujet en est pourtant très-différent. *Andromaque*, dans Euripide, craint pour la vie de Molossus, qui est un fils qu'elle a eu de Pyrrhus, et qu'Hermione veut faire mourir avec sa mère. Mais ici il ne s'agit point de Molossus: *Andromaque* ne connaît point d'autre mari qu'Hector, ni d'autre fils qu'Astyanax. J'ai cru en cela me conformer à l'idée que nous avons maintenant de cette princesse. La plupart de ceux qui ont entendu parler d'*Andromaque* ne la connaissent guère que pour la veuve Hector et pour la mère d'Astyanax. On ne croit point qu'elle doive aimer ni un autre mari ni un autre fils; et je doute que les larmes d'*Andromaque* eussent fait sur l'esprit de mes spectateurs l'impression qu'elles y ont faite, si elles avaient coulé pour un autre fils que celui qu'elle avait d'Hector.

Il est vrai que j'ai été obligé de faire vivre Astyanax un peu plus qu'il n'a vécu; mais

PRÉFACE.

j'écris dans un pays où cette liberté ne pouvait pas être mal reçue : car, sans parler de Ronsard, qui a choisi ce même Astyanax pour le héros de sa *Franziade*, qui ne sait que l'on fait descendre nos anciens rois de ce fils d'Hector, et que nos vieilles chroniques sauvent la vie à ce jeune prince, après la désolation de son pays, pour en faire le fondateur de notre monarchie ?

Combien Euripide a-t-il été plus hardi dans sa tragédie d'*Hélène* ! Il y choque ouvertement la créance commune de toute la Grèce. Il suppose qu'Hélène n'a jamais mis le pied dans Troie ; et qu'après l'embrassement de cette ville, Ménélas trouve sa femme en Égypte, dont elle n'était point partie : tout cela fondé sur une opinion qui n'était reçue que parmi les Égyptiens, comme on le peut voir dans Hérodote.

Je ne crois pas que j'eusse besoin de cet exemple d'Euripide pour justifier le peu de liberté que j'ai prise ; car il y a bien de la différence entre détruire le principal fondement d'une fable et en altérer quelques incidens, qui changent presque de face dans toutes les mains qui les traitent. Ainsi Achille, selon la plupart des poètes, ne peut être blessé qu'au

PRÉFACE.

talon , quoique Homère le fasse blesser au bras , et ne le croie invulnérable en aucune partie de son corps. Ainsi Sophocle fait mourir Jocaste aussitôt après la reconnaissance d'Œdipe ; tout au contraire d'Euripide , qui la fait vivre jusqu'au combat et à la mort de ses deux fils. Et c'est à propos de quelque contrariété de cette nature qu'un ancien commentateur de Sophocle ¹ remarque fort bien :

« Qu'il ne faut point s'amuser à chicaner les
« poètes pour quelques changemens qu'ils ont
« pu faire dans la fable ; mais qu'il faut s'atta-
« cher à considérer l'excellent usage qu'ils ont
« fait de ces changemens , et la manière ingénieuse dont ils ont su accomoder la fable à
« leur sujet. »

¹ *Sophoclis Electra.*

PERSONNAGES.

ANDROMAQUE, veuve d'Hector, captive de Pyrrhus.

PYRRHUS, fils d'Achille, roi d'Épire.

ORESTE, fils d'Agamemnon.

HERMIONE, fille d'Hélène, accordée avec Pyrrhus.

PYLADE, ami d'Oreste.

CLÉONE, confidente d'Hermione.

CÉPHISE, confidente d'Andromaque.

PHOENIX, gouverneur d'Achille, et ensuite de Pyrrhus.

SUITE D'ORESTE.

La scène est à Buthrote, ville d'Épire, dans une salle du palais de Pyrrhus.

ANDROMAQUE,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

ORESTE, PYLADE.

ORESTE.

OUI, puisque je retrouve un ami si fidèle,
Ma fortune va prendre une face nouvelle;
Et déjà son courroux semble s'être adouci
Depuis qu'elle a pris soin de nous rejoindre ici.
Qui l'eût dit, qu'un rivage à mes vœux si funeste
Présenterait d'abord Pylade aux yeux d'Oreste?
Qu'après plus de six mois que je t'avais perdu,
A la cour de Pyrrhus tu me serais rendu?

PYLADE.

J'en rends grâce au Ciel, qui, m'arrêtant sans cesse,
Semblait m'avoir fermé le chemin de la Grèce,
Depuis le jour fatal que la fureur des eaux,
Presqu'aux yeux de l'Épire, écarta nos vaisseaux.
Combien dans cet exil ai-je souffert d'alarmes?

Combien à vos malheurs ai-je donné de larmes ?
 Craignant toujours pour vous quelque nouveau danger,
 Que ma triste amitié ne pouvait partager.
 Surtout je redoutais cette mélancolie
 Où j'ai vu si long-temps votre âme ensevelie.
 Je craignais que le Ciel, par un cruel secours,
 Ne vous offrit la mort que vous cherchiez toujours.
 Mais je vous vois, Seigneur ; et, si j'ose le dire,
 Un destin plus heureux vous conduit en Épire.
 Le pompeux appareil qui suit ici vos pas
 N'est point d'un malheureux qui cherche le trépas.

ORESTE.

Hélas, qui peut savoir le destin qui m'amène !
 L'amour me fait ici chercher une inhumaine.
 Mais qui sait ce qu'il doit ordonner de mon sort ;
 Et si je viens chercher ou la vie ou la mort ?

PYLADE.

Quoi, votre âme à l'amour en esclave asservie,
 Se repose sur lui du soin de votre vie !
 Par quel charme, oubliant tant de tourmens soufferts,
 Pouvez-vous consentir à rentrer dans ses fers ?
 Pensez-vous qu'Hermione, à Sparte inexorable,
 Vous prépare en Épire un sort plus favorable ?
 Honteux d'avoir poussé tant de vœux superflus,
 Vous l'abhorriez. Enfin, vous ne m'en parliez plus.
 Vous me trompiez, Seigneur.

ORESTE.

Je me trompais moi-même.

Ami, n'accable point un malheureux qui t'aime.
 T'ai-je jamais caché mon cœur et mes desirs ?
 Tu vis naitre ma flamme et mes premiers soupirs.

Enfin, quand Ménélas disposa de sa fille
En faveur de Pyrrhus, vengeur de sa famille,
Tu vis mon désespoir; et tu m'as vu depuis
Traîner, de mers en mers, ma chaîne et mes ongles.
Je te vis à regret, en cet état funeste,
Prêt à suivre partout le déplorable Oreste;
Toujours de ma fureur interrompre le cours,
Et de moi-même enfin me sauver tous les jours.
Mais quand je me souvins que, parmi tant d'alarmes,
Hermione à Pyrrhus prodiguait tous ses charmes,
Tu sais de quel courroux mon cœur alors épris,
Voulut, en l'oubliant, punir tous ses mépris.
Je fis croire, et je crus ma victoire certaine.
Je pris tous mes transports pour des transports de haine;
Détestant ses rigueurs, rabaisant ses attraits,
Je défiais ses yeux de me troubler jamais.
Voilà comme je crus étouffer ma tendresse.
En ce calme trompeur j'arrivai dans la Grèce;
Et je trouvai d'abord ses princes rassemblés,
Qu'un péril assez grand semblait avoir troublés.
J'y courus. Je pensai que la guerre et la gloire
De soins plus importans rempliraient ma mémoire,
Que, mes sens reprenant leur première vigueur,
L'amour acheverait de sortir de mon cœur.
Mais admire avec moi le sort, dont la poursuite
Me fait courir alors au piège que j'évite.
J'entends de tous côtés qu'on menace Pyrrhus.
Toute la Grèce éclate en murmures confus.
On se plaint qu'oubliant son sang et sa promesse,
Il élève en sa cour l'ennemi de la Grèce,
Astyanax, d'Hector jeune et malheureux fils,

Reste de tant de rois sous Troie ensevelis.
J'apprends que , pour ravir son enfance au supplice,
Andromaque trompa l'ingénieux Ulysse ,
Tandis qu'un autre enfant , arraché de ses bras ,
Sous le nom de son fils fut conduit au trépas.
On dit que , peu sensible aux charmes d'Hermione ,
Mon rival porte ailleurs son cœur et sa couronne.
Ménélas , sans le croire , en paraît affligé ,
Et se plaint d'un hymen si long-temps négligé.
Parmi les déplaisirs où son âme se noie ,
Il s'élève en la mienne une secrète joie.
Je triomphe , et pourtant je me flatte d'abord
Que la seule vengeance excite ce transport.
Mais l'ingrate en mon cœur reprit bientôt sa place ;
De mes feux mal éteints je reconnus la trace ;
Je sentis que ma haine allait finir son cours ,
Ou plutôt je sentis que je l'aimais toujours.
Ainsi de tous les Grecs je brigue le suffrage.
On m'envoie à Pyrrhus. J'entreprends ce voyage.
Je viens voir si l'on peut arracher de ses bras
Cet enfant , dont la vie alarme tant d'états.
Heureux si je pouvais , dans l'ardeur qui me presse,
Au lieu d'Astyanax , lui ravir ma princesse !
Car enfin , n'attends pas que mes feux redoublés
Des périls les plus grands puissent être troublés.
Puisqu'après tant d'efforts ma résistance est vaine,
Je me livre en aveugle au transport qui m'entraîne.
J'aime , je viens chercher Hermione en ces lieux ,
La fléchir , l'enlever , ou mourir à ses yeux.
Toi , qui connais Pyrrhus , que penses-tu qu'il fasse ?
Dans sa cour , dans son cœur , dis-moi ce qui se passe.

Mon Hermione encor le tient-elle asservi ?
 Me rendra-t-il, Pylade, un bien qu'il m'a ravi ?

PYLADE.

Je vous abuserais, si j'osais vous promettre
 Qu'entre vos mains, Seigneur, il voulût la remettre.
 Non que de sa conquête il paraisse flatté :
 Pour la veuve d'Hector ses feux ont éclaté ;
 Il l'aime. Mais enfin, cette veuve inhumaine
 N'a payé jusqu'ici son amour que de haine ;
 Et chaque jour encore on lui voit tout tenter
 Pour fléchir sa captive ou pour l'épouvanter.
 De son fils, qu'il lui cache, il menace la tête,
 Et fait couler des pleurs qu'aussitôt il arrête.
 Hermione elle-même a vu plus de cent fois
 Cet amant irrité revenir sous ses lois,
 Et, de ses vœux troublés lui rapportant l'hommage,
 Soupirer à ses pieds, moins d'amour que de rage.
 Ainsi, n'attendez pas que l'on puisse aujourd'hui
 Vous répondre d'un cœur si peu maître de lui.
 Il peut, Seigneur, il peut, dans ce désordre extrême,
 Épouser ce qu'il hait, et perdre ce qu'il aime.

ORESTE.

Mais, dis-moi, de quel œil Hermione peut voir
 Son hymen différé, ses charmes sans pouvoir ?

PYLADE.

Hermione, Seigneur, au moins en apparence,
 Semble de son amant dédaigner l'inconstance,
 Et croit que, trop heureux de fléchir sa rigueur,
 Il la viendra presser de reprendre son cœur.
 Mais je l'ai vue enfin me confier ses larmes :
 Elle pleure en secret le mépris de ses charmes.

Toujours prêts à partir, et demeurant toujours,
 Quelquefois elle appelle Oreste à son secours.

ORESTE.

Ah, si je le croyais, j'irais bientôt, Pylade,
 Me jeter...

PYLADE.

Achievez, Seigneur, votre ambassade.
 Vous attendez le roi. Parlez, et lui montrez
 Contre le fils d'Hector tous les Grecs conjurés.
 Loin de leur accorder ce fils de sa maîtresse,
 Leur haine ne fera qu'irriter sa tendresse.
 Plus on les veut brouiller, plus on va les unir.
 Pressez. Demandez tout, pour ne rien obtenir.
 Il vient.

ORESTE.

Hé bien, va donc disposer la cruelle
 A revoir un amant qui ne vient que pour elle.

SCÈNE II.

PYRRHUS, ORESTE, PHOENIX.

ORESTE.

Avant que tous les Grecs vous parlent par ma voix,
 Souffrez que j'ose ici me flatter de leur choix ;
 Et qu'à vos yeux, Seigneur, je montre quelque joie
 De voir le fils d'Achille, et le vainqueur de Troie.
 Oui. Comme ses exploits, nous admirons vos coups.
 Hector tomba sous lui, Troie expira sous vous ;
 Et vous avez montré, par une heureuse audace,

Que le fils seul d'Achille a pu remplir sa place.
 Mais, ce qu'il n'eût point fait, la Grèce, avec douleur,
 Vous voit du sang troïen relever le malheur ;
 Et, vous laissant toucher d'une pitié funeste,
 D'une guerre si longue entretenir le reste.
 Ne vous souvient-il plus, Seigneur, quel fut Hector ?
 Nos peuples affaiblis s'en souviennent encor :
 Son nom seul fait frémir nos veuves et nos filles ;
 Et dans toute la Grèce il n'est point de familles
 Qui ne demandent compte à ce malheureux fils,
 D'un père ou d'un époux qu'Hector leur a ravis.
 Et qui sait ce qu'un jour ce fils peut entreprendre ?
 Peut-être dans nos ports nous le verrons descendre ;
 Tel qu'on a vu son père, embraser nos vaisseaux,
 Et, la flamme à la main, les suivre sur les eaux.
 Oserai-je, Seigneur, dire ce que je pense ?
 Vous-même, de vos soins craignez la récompense ;
 Et que, dans votre sein ce serpent élevé,
 Ne vous punisse un jour de l'avoir conservé.
 Enfin, de tous les Grecs satisfaites l'envie,
 Assurez leur vengeance, assurez votre vie.
 Perdez un ennemi, d'autant plus dangereux,
 Qu'il s'essayera sur vous à combattre contre eux.

PYRRHUS.

La Grèce en ma faveur est trop inquiétée.
 De soins plus importants je l'ai crue agitée,
 Seigneur ; et sur le nom de son ambassadeur,
 J'avais dans ses projets conçu plus de grandeur.
 Qui croirait, en effet, qu'une telle entreprise
 Du fils d'Agamemnon méritât l'entremise ?
 Qu'un peuple tout entier, tant de fois triomphant,

N'eût daigné conspirer que la mort d'un enfant ?
Mais à qui prétend-t-on que je le sacrifie ?
La Grèce a-t-elle encor quelque droit sur sa vie ?
Et, seul de tous les Grecs, ne m'est-il pas permis
D'ordonner d'un captif que le sort m'a soumis ?
Oui, Seigneur, lorsqu'au pied des murs fumans de Troie,
Les vainqueurs tout sanglans partagèrent leur proie,
Le sort, dont les arrêts furent alors suivis,
Fit tomber en mes mains Andromaque et son fils.
Hécube, près d'Ulysse, acheva sa misère ;
Cassandre dans Argos a suivi votre père.
Sur eux, sur leurs captifs, ai-je étendu mes droits ?
Ai-je enfin disposé du fruit de leurs exploits ?
On craint qu'avec Hector Troie un jour ne renaisse :
Son fils peut me ravir le jour que je lui laisse.
Seigneur, tant de prudence entraîne trop de soin.
Je ne sais point prévoir les malheurs de si loin.
Je songe quelle était autrefois cette ville,
Si superbe en remparts, en héros si fertile,
Maitresse de l'Asie ; et je regarde enfin
Quel fut le sort de Troie, et quel est son destin.
Je ne vois que des tours que la cendre a couvertes,
Un fleuve teint de sang, des campagnes désertes,
Un enfant dans les fers ; et je ne puis songer
Que Troie, en cet état, aspire à se venger.
Ah, si du fils d'Hector la perte était jurée,
Pourquoi d'un an entier l'avons-nous différée ?
Dans le sein de Priam n'a-t-on pu l'immoler ?
Sous tant de morts, sous Troie il fallait l'accabler.
Tout était juste alors : la vieillesse et l'enfance
En vain sur leur faiblesse appuyaient leur défense.

La victoire et la nuit, plus cruelles que nous,
Nous excitaient au meurtre, et confondaient nos coups.
Mon courroux aux vaincus ne fut que trop sévère.
Mais que ma cruauté survive à ma colère,
Que, malgré la pitié dont je me sens saisir,
Dans le sang d'un enfant je me baigne à loisir !
Non, Seigneur, que les Grecs cherchent quelqu'autre proie,
Qu'ils poursuivent ailleurs ce qui reste de Troie :
De mes inimitiés le cours est achevé ;
L'Épire sauvera ce que Troie a sauvé.

ORESTE.

Seigneur, vous savez trop avec quel artifice
Un faux Astyanax fut offert au supplice,
Où le seul fils d'Hector devait être conduit :
Ce n'est pas les Troïens, c'est Hector qu'on poursuit.
Oui, les Grecs sur le fils persécutent le père.
Il a par trop de sang acheté leur colère !
Ce n'est que dans le sien qu'elle peut expirer ;
Et jusque dans l'Épire il les peut attirer.
Prévenez-les.

PYRRHUS.

Non, non. J'y consens avec joie :
Qu'ils cherchent dans l'Épire une seconde Troie.
Qu'ils confondent leur haine et ne distinguent plus
Le sang qui les fit vaincre, et celui des vaincus.
Aussi bien ce n'est pas la première injustice
Dont la Grèce d'Achille a payé le service.
Hector en profita, Seigneur ; et, quelque jour,
Son fils en pourrait bien profiter à son tour.

ORESTE.

Ainsi, la Grèce en vous trouve un enfant rebelle.

PYRRHUS.

Et je n'ai donc vaincu que pour dépendre d'elle ?

CRETE.

Hermione, Seigneur, arrêtera vos coups ;
Ses yeux s'opposeront entre son père et vous.

PYRRHUS.

Hermione, Seigneur, peut m'être toujours chère ;
Je puis l'aimer, sans être esclave de son père ;
Et je saurai peut-être accorder quelque jour
Les soins de ma grandeur et ceux de mon amour.
Vous pouvez cependant voir la fille d'Hélène.
Du sang qui vous unit je sais l'étroite chaîne.
Après cela, Seigneur, je ne vous retiens plus ;
Et vous pourrez aux Grecs annoncer mon refus.

SCÈNE III.

PYRRHUS, PHOENIX.

PHOENIX.

Ainsi vous l'envoyez aux pieds de sa maîtresse ?

PYRRHUS.

On dit qu'il a long-temps brûlé pour la princesse.

PHOENIX.

Mais si ce feu, Seigneur, vient à se rallumer,
S'il lui rendait son cœur, s'il s'en faisait aimer.

PYRRHUS.

Ah, qu'ils s'aiment, Phœnix ! J'y consens. Qu'elle parte.
Que, charmés l'un de l'autre, ils retournent à Sparte,
Tous nos ports sont ouverts et pour elle et pour lui.

Qu'elle m'épargnerait de contrainte et d'ennui!

PHOENIX.

Seigneur...

PYRRHUS.

Une autre fois je t'ouvrirai mon âme;
Andromaque parait.

SCÈNE IV.

ANDROMAQUE, PYRRHUS, CÉPHEISE,
PHOENIX.

PYRRHUS.

Me cherchiez-vous, Madame?

Un espoir si charmant me serait-il permis?

ANDROMAQUE.

Je passais jusqu'aux lieux où l'on garde mon fils.
Puisqu'une fois le jour vous souffrez que je voie
Le seul bien qui me reste et d'Hector et de Troie;
J'allais, Seigneur, pleurer un moment avec lui.
Je ne l'ai point encore embrassé d'aujourd'hui.

PYRRHUS.

Ah, Madame, les Grecs, si j'en crois leurs alarmes,
Vous donneront bientôt d'autres sujets de larmes!

ANDROMAQUE.

Et quelle est cette peur dont leur cœur est frappé,
Seigneur? Quelque Troïen vous est-il échappé?

PYRRHUS.

Leur haine pour Hector n'est pas encore éteinte.
Ils redoutent son fils.

ANDROMAQUE.

Digne objet de leur crainte !
 Un enfant malheureux, qui ne sait pas encor
 Que Pyrrhus est son maître et qu'il est fils d'Hector :

PYRRHUS.

Tel qu'il est, tous les Grecs demandent qu'il périsse.
 Le fils d'Agamemnon vient hâter son supplice.

ANDROMAQUE.

Et vous prononcerez un arrêt si cruel ?
 Est-ce mon intérêt qui le rend criminel ?
 Hélas, on ne craint point qu'il venge un jour son père ;
 On craint qu'il n'essuyât les larmes de sa mère !
 Il m'aurait tenu lieu d'un père et d'un époux ;
 Mais il me faut tout perdre, et toujours par vos coups.

PYRRHUS.

Madame, mes refus ont prévenu vos larmes.
 Tous les Grecs m'ont déjà menacé de leurs armes ;
 Mais, dussent-ils encore, en repassant les eaux,
 Demander votre fils avec mille vaisseaux ;
 Coûtât-il tout le sang qu'Hélène a fait répandre ;
 Dussé-je, après dix ans, voir mon palais en cendre,
 Je ne balance point, je vole à son secours ;
 Je défendrai sa vie aux dépens de mes jours.
 Mais, parmi ces périls, où je cours pour vous plaire,
 Me refuserez-vous un regard moins sévère ?
 Hâï de tous les Grecs, pressé de tous côtés,
 Me faudra-t-il combattre encor vos cruautés ?
 Je vous offre mon bras. Puis-je espérer encore
 Que vous accepterez un cœur qui vous adore ?
 En combattant pour vous, me sera-t-il permis
 De ne vous point compter parmi mes ennemis ?

ANDROMAQUE.

Seigneur, que faites-vous ? et que dira la Grèce ?
 Faut-il qu'un si grand cœur montre tant de faiblesse ?
 Voulez-vous qu'un dessein si beau, si généreux,
 Passe pour le transport d'un esprit amoureux ?
 Captive, toujours triste, importune à moi-même,
 Pouvez-vous souhaiter qu'Andromaque vous aime ?
 Quels charmes ont pour vous des yeux infortunés,
 Qu'à des pleurs éternels vous avez condamnés ?
 Non, non, d'un ennemi respecter la misère,
 Sauver des malheureux, rendre un fils à sa mère,
 De cent peuples, pour lui, combattre la rigueur.
 Sans me faire payer son salut de mon cœur ;
 Malgré moi, s'il le faut, lui donner un asile :
 Seigneur, voilà des soins dignes du fils d'Achille.

PYRRHUS.

Hé quoi, votre courroux n'a-t-il pas eu son cours ?
 Peut-on hair sans cesse et punit-on toujours ?
 J'ai fait des malheureux, sans doute ; et la Phrygie
 Cent fois de votre sang a vu ma main rougie.
 Mais que vos yeux sur moi se sont bien exercés !
 Qu'ils m'ont vendu bien cher les pleurs qu'ils ont versés !
 De combien de remords m'ont-ils rendu la proie ?
 Je souffre tous les maux que j'ai faits devant Troie.
 Vaincu, chargé de fers, de regrets consumé,
 Brûlé de plus de feux que je n'en allumai,
 Tant de soins, tant de pleurs, tant d'ardeurs inquiètes...
 Hélas, fus-je jamais si cruel que vous l'êtes !
 Mais enfin, tour à tour, c'est assez nous punir ;
 Nos ennemis communs devraient nous réunir,
 Madame ; dites-moi seulement que j'espère,

Je vous rends votre fils, et je lui sers de père.
 Je l'instruirai moi-même à venger les Troïens.
 J'irai punir les Grecs de vos maux et des miens.
 Animé d'un regard, je puis tout entreprendre.
 Votre Iliion encor peut sortir de sa cendre;
 Je puis, en moins de temps que les Grecs ne l'ont pris,
 Dans ses murs relevés couronner votre fils.

ANDROMAQUE.

Seigneur, tant de grandeurs ne nous touchent plus guère;
 Je les lui promettais tant qu'a vécu son père.
 Non, vous n'espérez plus de nous revoir encor,
 Sacrés mers, que n'a pu conserver mon Hector!
 A de moindres faveurs des malheureux prétendent :
 Seigneur, c'est un exil que mes pleurs vous demandent.
 Souffrez que loin des Grecs, et même loin de vous,
 J'aie caché mon fils et pleurer mon époux,
 Votre amour contre nous allume trop de haine.
 Retournez, retournez à la fille d'Hélène.

PYRRHUS.

Et le puis-je, Madame? Ah, que vous me gênez!
 Comment lui rendre un cœur que vous me retenez?
 Je sais que de mes vœux on lui promet l'empire.
 Je sais que, pour régner, elle vint dans l'Épire.
 Le sort vous y voulut l'une et l'autre amener,
 Vous, pour porter des fers, elle pour en donner.
 Cependant ai-je pris quelque soin de lui plaire?
 Et ne dirait-on pas, en voyant, au contraire,
 Vos charmes tout puissans, et les siens dédaignés,
 Qu'elle est ioi captive, et que vous y réglez,
 Ah, qu'un seul des soupirs que mon cœur vous envoie,
 S'il s'échappait vers elle y porterait de joie!

ANDROMAQUE.

Et pourquoi vos soupirs seraient-ils repoussés ?
 Aurait-elle oublié vos services passés ?
 Troie, Hector, contre vous révoltent-ils son âme ?
 Aux cendres d'un époux doit-elle enfin sa flamme ?
 Et quel époux encore ! Ah, souvenir cruel !
 Sa mort seule a rendu votre père immortel.
 Il doit au sang d'Hector tout l'éclat de ses armes ;
 Et vous n'êtes tous deux connus que par mes larmes.

PYRRHUS.

Hé bien, Madame, hé bien, il faut vous obéir.
 Il faut vous oublier, ou plutôt vous haïr.
 Oui, mes vœux ont trop loin poussé leur violence,
 Pour ne plus s'arrêter que dans l'indifférence.
 Songez-y bien. Il faut désormais que mon cœur,
 S'il n'aime avec transport, haïsse avec fureur.
 Je n'épargnerai rien dans ma juste colère,
 Le fils me répondra des mépris de la mère ;
 La Grèce le demande; et je ne prétends pas
 Mettre toujours ma gloire à sauver des ingrats.

ANDROMAQUE.

Hélas, il mourra donc ! Il n'a, pour sa défense,
 Que les pleurs de sa mère et que son innocence ;
 Et peut-être, après tout, en l'état où je suis,
 Sa mort avancera la fin de mes ennuis.
 Je prolongeais pour lui ma vie et ma misère ;
 Mais enfin sur ses pas j'irai revoir son père.
 Ainsi tous trois, Seigneur, par vos soins réunis,
 Nous vous....

PYRRHUS.

Allez, Madame, allez voir votre fils.

Peut-être, en le voyant, votre amour plus timide
Ne prendra pas toujours sa colère pour guide.
Pour savoir nos destins j'irai vous retrouver.
Madame, en l'embrassant, songez à le sauver.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

HERMIONE, CLÉONE.

HERMIONE.

Je fais ce que tu veux. Je consens qu'il me voie;
Je lui veux bien encore accorder cette joie :
Pylade va bientôt conduire ici ses pas ;
Mais, si je m'en croyais, je ne le verrais pas.

CLÉONE.

Et qu'est-ce que sa vue a pour vous de funeste ?
Madame, n'est-ce pas toujours le même Oreste,
Dont vous avez cent fois souhaité le retour,
Et dont vous regrettiez la constance et l'amour ?

HERMIONE.

C'est cet amour, payé de trop d'ingratitude,
Qui me rend, en ces lieux, sa présence si rude.
Quelle honte pour moi ! Quel triomphe pour lui
De voir mon infortune égaler son ennui !
Est-ce là, dira-t-il, cette fière Hermione ?
Elle me dédaignait, un autre l'abandonne.
L'ingrate, qui mettait son cœur à si haut prix,
Apprend donc à son tour à souffrir des mépris ?
Ah, dieux !

CLÉONE.

Ah ! dissipez ces indignes alarmes !
 Il a trop bien senti le pouvoir de vos charmes.
 Vous croyez qu'un amant vienne vous insulter ?
 Il vous rapporte un cœur qu'il n'a pu vous ôter.
 Mais vous ne dites point ce que vous mande un père ?

HERMIONE.

Dans ses retardemens si Pyrrhus persévère,
 A la mort du Troïen s'il ne veut consentir,
 Mon père avec les Grecs m'ordonne de partir.

CLÉONE.

Hé bien , Madame , hé bien , écoutez donc Oreste.
 Pyrrhus a commencé , faites au moins le reste.
 Pour bien faire , il faudrait que vous le prévinssiez.
 Ne m'avez-vous pas dit que vous le haïssiez ?

HERMIONE.

Si je le hais , Cléone ? Il y va de ma gloire ,
 Après tant de bontés dont il perd la mémoire ,
 Lui , qui me fut si cher et qui m'a pu trahir ;
 Ah , je l'ai trop aimé pour ne le point haïr !

CLÉONE.

Fuyez-le donc , Madame , et puisqu'on vous adore...

HERMIONE.

Ah , laisse à ma fureur le temps de croître encore !
 Contre mon ennemi laisse-moi m'assurer ;
 Cléone , avec horreur je m'en veux séparer.
 Il n'y travaillera que trop bien , l'infidèle !

CLÉONE.

Quoi , vous en attendez quelque injure nouvelle ?
 Aimer une captive , et l'aimer à vos yeux ,
 Tout cela n'a donc pu vous le rendre odieux ?

Après ce qu'il a fait, que saurait-il donc faire ?
Et vous aurait déçu, s'il pouvait vous déplaire.

HÉRMIONE.

Pourquoi veux-tu, cruelle, irriter mes ennuis ?
Je crains de me connaître en l'état où je suis.
De tout ce que tu vois tâche de ne rien croire ;
Crois que je n'aime plus. Vante-moi ma victoire.
Crois que, dans son dépit, mon cœur est endurci ;
Hélas, et s'il se peut, fais-le moi croire aussi !
Tu veux que je le faie. Hé bien, rien ne m'arrête.
Allons, n'envions plus son indigne conquête.
Que sur lui sa captive étende son pouvoir.
Fuyons. Mais si l'ingrat rentrait dans son devoir ;
Si la foi, dans son cœur, retrouvait quelque place ;
S'il venait, à mes pieds, me demander sa grâce ;
Si sous mes lois, amour, tu pouvais l'engager ;
S'il voulait.... Mais l'ingrat ne veut que m'outrager.
Demeurons toutefois pour troubler leur fortune.
Prenons quelque plaisir à leur être importune ;
Ou, le forçant de rompre un nœud si solennel,
Aux yeux de tous les Grecs rendons-le criminel.
J'ai déjà sur le fils attiré leur colère.
Je veux qu'on vienne encor lui demander la mère.
Rendons-lui les tourmens qu'elle me fait souffrir ;
Qu'elle le perde, ou bien qu'il la fasse périr.

CLÉONE.

Vous pensez que des yeux toujours ouverts aux larmes
Se plaisent à troubler le pouvoir de vos charmes ?
Et qu'un cœur accablé de tant de déplaisirs
De son persécuteur ait brigué les soupirs ?
Voyez si sa douleur en paraît soulagée.

Pourquoi donc les chagrins où son âme est plongée
 Contre un amant qui plaît pourquoi tant de fierté ?

HERMIONE.

Hélas , pour mon malheur, je l'ai trop écouté !
 Je n'ai point du silence affecté le mystère.
 Je croyais , sans péril , pouvoir être sincère ;
 Et , sans armer mes yeux d'un moment de rigneur,
 Je n'ai , pour lui parler , consulté que mon cœur.
 Et qui ne se serait comme moi déclarée
 Sur la foi d'un amour si saintement jurée ?
 Me voyait-il de l'œil qu'il me voit aujourd'hui ?
 Tu t'en souviens encor , tout conspirait pour lui ;
 Ma famille vengée et les Grecs dans la joie ,
 Nos vaisseaux tout chargés des déponilles de Troie ,
 Les exploits de son père effacés par les siens ,
 Ses feux que je croyais plus ardents que les miens ,
 Mon cœur, toi-même enfin de sa gloire éblouie :
 Avant qu'il me trahît , vous m'avez tous trahie.
 Mais c'en est trop, Cléone; et, quel que soit Pyrrhus,
 Hermione est sensible, Oreste a des vertus :
 Il sait aimer du moins , et même sans qu'on l'aime ;
 Et peut-être il saura se faire aimer lui-même.
 Allons. Qu'il vienne enfin.

CLÉONE.

Madame, le voici.

HERMIONE.

Ah , je ne croyais pas qu'il fût si près d'ici !

SCÈNE II.

HERMIONE, ORESTE, CLÉONE.

HERMIONE.

Le croirai-je, Seigneur, qu'un reste de tendresse
Vous fasse ici chercher une triste princesse ?
Ou ne dois-je imputer qu'à votre seul devoir
L'heureux empressement qui vous porte à me voir ?

ORESTE.

Tel est de mon amour l'aveuglement funeste,
Vous le savez, Madame ; et le destin d'Oreste
Est de venir sans cesse adorer vos traits,
Et de jurer toujours qu'il n'y viendra jamais.
Je sais que vos regards vont rouvrir mes blessures ;
Que tous mes pas vers vous sont autant de parjures :
Je le sais, j'en rougis ; mais j'atteste les dieux,
Témoins de la fureur de mes derniers adieux,
Que j'ai couru partout où ma perte certaine
Dégageait mes sermens et finissait ma peine.
J'ai mendié la mort chez des peuples cruels,
Qui n'apaisaient leurs dieux que du sang des mortels ;
Ils m'ont fermé leurs temples ; et ces peuples barbares
De mon sang prodigué sont devenus avarés.
Enfin je viens à vous ; et je me vois réduit
A chercher dans vos yeux une mort qui me fuit.
Mon désespoir n'attend que leur indifférence :
Ils n'ont qu'à m'interdire un reste d'espérance ;
Ils n'ont, pour avancer cette mort où je cours,
Qu'à me dire une fois ce qu'ils m'ont dit toujours.

Voilà, depuis un an, le seul soin qui m'anime.
 Madame, c'est à vous de prendre une victime,
 Que les Scythes auraient dérobée à vos coups,
 Si j'en avais trouvé d'aussi cruels que vous.

HERMIONE.

Quittez, Seigneur, quittez ce funeste langage;
 A des soins plus pressans la Grèce vous engage.
 Que parlez-vous du Scythe et de mes cruautés?
 Songez à tous ces rois que vous représentez.
 Faut-il que d'un transport leur vengeance dépende?
 Est-ce le sang d'Oreste enfin qu'on vous demande?
 Dégagez-vous des soins dont vous êtes chargé.

ORESTE.

Les refus de Pyrrhus m'ont assez dégagé,
 Madame : il me renvoie, et quelque autre puissance
 Lui fait du fils d'Hector embrasser la défense.

HERMIONE.

L'infidèle!

ORESTE.

Ainsi donc, tout prêt à le quitter,
 Sur mon propre destin je viens vous consulter.
 Déjà même je crois entendre la réponse
 Qu'en secret contre moi votre haine prononce.

HERMIONE.

Hé quoi, toujours injuste en vos tristes discours,
 De mon inimitié vous plaindrez-vous toujours?
 Quelle est cette rigueur tant de fois alléguée?
 J'ai passé dans l'Épire, où j'étais reléguée;
 Mon père l'ordonnait. Mais qui sait si depuis
 Je n'ai point en secret partagé vos ennuis?
 Pensez-vous avoir seul éprouvé des alarmes?

Que l'Épire jamais n'ait vu cœler mes larmes ?
 Enfin qui vous a dit que, malgré mon devoir,
 Je n'ai pas quelquefois souhaité de vous voir ?

ORESTE.

Souhaité de me voir ? Ah, divine princesse !...
 Mais, de grâce, est-ce à moi que ce discours s'adresse ?
 Ouvrez vos yeux, songez qu'Oreste est devant vous ;
 Oreste, si long-temps l'objet de leur courroux.

HERMIONE.

Oui, c'est vous, dont l'amour naissant avec leurs charmes,
 Leur apprend le premier le pouvoir de leurs armes ;
 Vous, que mille vertus me forçaient d'estimer ;
 Vous, que j'ai plaint, enfin que je voudrais aimer.

ORESTE.

Je vous entends. Tel est mon partage funeste :
 Le cœur est pour Pyrrhus et les vœux pour Oreste.

HERMIONE.

Ah, ne souhaitez pas le destin de Pyrrhus !
 Je vous haïrais trop.

ORESTE.

Vous m'en aimeriez plus.

Ah, que vous me verriez d'un regard bien contraire !
 Vous me voulez aimer, et je ne puis vous plaire ;
 Et l'amour seul alors se faisant obéir,
 Vous m'aimeriez, Madame, en me voulant haïr.
 O dieux ! Tant de respects, une amitié si tendre,
 Que de raisons pour moi, si vous pouviez m'entendre !
 Vous seule, pour Pyrrhus, disputez aujourd'hui,
 Peut-être malgré vous, sans doute malgré lui ;
 Car enfin il vous hait. Son âme, ailleurs éprise,
 N'a plus...

HERMIONE.

Qui vous l'a dit , Seigneur, qu'il me méprise ?
 Ses regards, ses discours vous l'ont-ils donc appris ?
 Jugez-vous que ma vue inspire des mépris ?
 Qu'elle allume en un cœur des feux si peu durables ?
 Peut-être d'autres yeux me sont plus favorables.

ORESTE.

Poursuivez. Il est beau de m'insulter ainsi.
 Cruelle , c'est donc moi qui vous méprise ici !
 Vos yeux n'ont pas assez éprouvé ma constance !
 Je suis donc un témoin de leur peu de puissance !
 Je les ai méprisés ! Ah , qu'ils voudraient bien voir
 Mon rival, comme moi , mépriser leur pouvoir !

HERMIONE.

Que m'importe, Seigneur, sa haine ou sa tendresse ?
 Allez contre un rebelle armer toute la Grèce.
 Rapportez-lui le prix de sa rébellion.
 Qu'on fasse de l'Épire un second Ilion.
 Allez. Après cela direz-vous que je l'aime !

ORESTE.

Madame, faites plus , et venez-y vous-même.
 Voulez-vous demeurer pour otage en ces lieux ?
 Venez dans tous les cœurs faire parler vos yeux.
 Faisons de notre haine une commune attaque.

HERMIONE.

Mais, Seigneur, cependant, s'il épouse Andromaque.

ORESTE.

Hé, Madame !

HERMIONE.

Songez quelle honte pour nous,
 Si d'une Phrygienne il devenait l'époux.

ORESTE.

Et vous le haïssez ? Avouez-le, Madame ;
L'amour n'est pas un feu qu'on renferme en une âme.
Tout nous trahit : la voix , le silence , les yeux ;
Et les feux mal couverts n'en éclatent que mieux.

HERMIONE.

Seigneur, je le vois bien, votre âme prévenue
Répand sur mes discours le venin qui la tue ;
Toujours dans mes raisons cherche quelque-détour ;
Et croit qu'en moi la haine est un effort d'amour.
Il faut donc m'expliquer. Vous agirez ensuite.
Vous savez qu'en ces lieux mon devoir m'a conduite ;
Mon devoir m'y retient ; et je n'en puis partir
Que mon père ou Pyrrhus ne m'en fasse sortir.
De la part de mon père allez lui faire entendre
Que l'ennemi des Grecs ne peut être son gendre.
Du Troïen ou de moi faites-le décider ;
Qu'il songe qui des deux il veut rendre ou garder.
Enfin qu'il me renvoie, ou bien qu'il vous le livre.
Adieu. S'il y consent, je suis prête à vous suivre.

SCÈNE III.

ORESTE *seul.*

Oui, oui, vous me suivrez, n'en doutez nullement,
Je vous réponds déjà de son consentement,
Je ne crains pas enfin que Pyrrhus la retienne.
Il n'a devant les yeux que sa chère Troïenne ;
Tout autre objet le blesse ; et peut-être aujourd'hui

Il n'attend qu'un prétexte à l'éloigner de lui.
 Nous n'avons qu'à parler. C'en est fait. Quelle joie
 D'enlever à l'Épise une si belle proie !
 Sauve tout ce qui reste et de Troie et d'Hector,
 Garde son fils, sa veuve, et mille autres encor,
 Épire, c'est assez qu'Héraïone rendue
 Perde à jamais tes bords et ton prince de vue.
 Mais un heureux destin le conduit en ces lieux.
 Parlons. A tant d'attraits, amour, ferme ses yeux !

SCÈNE IV.

PYRRHUS, ORESTE, PHOENIX.

PYRRHUS.

Je vous cherchais, Seigneur. Un peu de violence
 M'a fait de vos raisons combattre la puissance ;
 Je d'avoue ; et depuis que je vous ai quitté,
 J'en ai senti la force et connu l'équité.
 J'ai songé, comme vous, qu'à la Grèce, à mon père,
 A moi-même, en un mot, je devenais contraire ;
 Que je relevais Troie, et rendais imparfait
 Tout ce qu'a fait Achille et tout ce que j'ai fait.
 Je ne condamne plus un courroux légitime ;
 Et l'on vous va, Seigneur, livrer votre victime.

ORESTE.

Seigneur, par ce conseil prudent et rigoureux,
 C'est acheter la paix du sang d'un malheureux.

PYRRHUS.

Oui, mais je veux, Seigneur, l'assurer davantage.

D'une éternelle paix Hermione est le gage,
 Je l'épouse. Il semblerait qu'un spectacle si doux
 N'attendit en ces lieux qu'un témoin tel que vous.
 Vous y représentez tous les Grecs et son père,
 Puisqu'en vous Ménélas voit revivre son frère.
 Voyez-là done. Allez. Dites-lui que demain
 J'attends, avec la paix, son cœur de votre main.

ORESTE, à part.

Ah, Dieux!

SCÈNE V.

PYRRHUS, PHOENIX.

PYRRHUS.

Hé bien, Phœnix, l'amour est-il le maître?
 Tes yeux refusent-ils encor de me connaître?

PHOENIX.

Ah! je vous reconnais; et ce juste courroux,
 Ainsi qu'à tous les Grecs, Seigneur, vous rend à vous.
 Ce n'est plus le jouet d'une flamme servile;
 C'est Pyrrhus, c'est le fils et le rival d'Achille,
 Que la gloire, à la fin, ramène sous ses lois;
 Qui triomphe de Troie une seconde fois.

PYRRHUS.

Dis plutôt qu'aujourd'hui commence ma victoire.
 D'aujourd'hui seulement je jouis de ma gloire;
 Et mon cœur, aussi fier que tu l'as vu soumis,
 Croit avoir en amour vaincu mille ennemis.
 Considère, Phœnix, les troubles que j'évite,
 Quelle foule de maux l'amour traîne à sa suite,

Que d'amis , de devoirs j'allais sacrifier,
 Quels périls.... Un regard m'eût tout fait oublier.
 Tous les Grecs conjurés fondaient sur un rebelle.
 Je trouvais du plaisir à me perdre pour elle.

PHOENIX.

Oui , je bénis , Seigneur, l'heureuse cruauté
 Qui vous rend....

PYRRHUS.

Tu l'as vu comme elle m'a traité.
 Je pensais , en voyant sa tendresse alarmée ,
 Que son fils me la dût renvoyer désarmée.
 J'allais voir le succès de ses embrassemens.
 Je n'ai trouvé que pleurs mêlés d'emportemens.
 Sa misère l'aigrit ; et , toujours plus farouche ,
 Cent fois le nom d'Hector est sorti de sa bouche.
 Vainement à son fils j'assurais mon secours :
 C'est Hector, disait-elle , en l'embrassant toujours ;
 Voilà ses yeux , sa bouche , et déjà son audace :
 C'est lui-même ; c'est toi , cher époux , que j'embrasse.
 Et quelle est sa pensée ? Attend-elle en ce jour
 Que je lui laisse un fils pour nourrir son amour ?

PHOENIX.

Sans doute c'est le prix que vous gardait l'ingrate.
 Mais laissez-la , Seigneur.

PYRRHUS.

Je vois ce qui la flatte.
 Sa beauté la rassure , et , malgré mon courroux ,
 L'orgueilleuse m'attend encore à ses genoux.
 Je la verrais aux miens , Phoenix , d'un œil tranquille.
 Elle est veuve d'Hector , et je suis fils d'Achille.

Trop de haine sépare Andromaque et Pyrrhus.

PHOENIX.

Commencez donc, Seigneur, à ne m'en parler plus.
Allez voir Hermione ; et, content de lui plaire,
Oubliez à ses pieds jusqu'à votre colère.
Vous-même à cet hymen venez la disposer.
Est-ce sur un rival qu'il s'en faut reposer ?
Il ne l'aime que trop.

PYRRHUS.

Crois-tu, si je l'épouse,
Qu'Andromaque en son cœur n'en sera pas jalouse ?

PHOENIX.

Quoi, toujours Andromaque occupe votre esprit ?
Que vous importe, ô dieux ! sa joie ou son dépit ?
Quel charme, malgré vous, vers elle vous attire ?

PYRRHUS.

Non, je n'ai pas bien dit tout ce qu'il faut lui dire.
Ma colère à ses yeux n'a paru qu'à demi.
Elle ignore à quel point je suis son ennemi.
Retournons-y. Je veux la braver à sa vue,
Et donner à ma haine une libre étendue.
Viens voir tous ses attraits, Phoenix, humiliés.
Allons.

PHOENIX.

Allez, Seigneur, vous jeter à ses pieds.
Allez, en lui jurant que votre âme l'adore,
A de nouveaux mépris l'encourager encore.

PYRRHUS.

Je le vois bien, tu crois que, prêt à l'excuser,

Mon cœur court après elle, et cherche à s'apaiser.

PHOENIX.

Vous aimez, c'est assez.

PYRRHUS.

Moi, l'aimer ? une ingrate
 Qui me hait d'autant plus que mon amour la flatte ?
 Sans parens, sans amis, sans espoir que sur moi ;
 Je puis perdre son fils, peut-être je le dois ;
 Étrangère.... que dis-je ? esclave dans l'Épire,
 Je lui donne son fils, mon âme, mon empire ;
 Et je ne puis gagner dans son perfide cœur
 D'autre rang que celui de son persécuteur ?
 Non, non, je l'ai juré, ma vengeance est certaine.
 Il faut bien une fois justifier sa haine.
 J'abandonne son fils. Que de pleurs vont couler !
 De quel nom sa douleur me va-t-elle appeler ?
 Quel spectacle pour elle aujourd'hui se dispose !
 Elle en mourra, Phœnix, et j'en serai la cause ;
 C'est lui mettre moi-même un poignard dans le sein.

PHOENIX.

Et pourquoi donc en faire éclater le dessein !
 Que ne consultiez-vous tantôt votre faiblesse ?

PYRRHUS.

Je t'entends. Mais excuse un reste de tendresse,
 Crains-tu pour ma colère un si faible combat ?
 D'un amour qui s'éteint c'est le dernier éclat.
 Allons. A tes conseils, Phœnix, je m'abandonne.
 Faut-il livrer son fils ? faut-il voir Hermione ?

PHOENIX.

Oui, voyez-la, Seigneur ; et, par des vœux soumis,

Protestez-lui....

PYRRHUS.

Faisons tout ce que j'ai promis.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

ORESTE , PYLADE.

PYLADE.

MODÉREZ donc , Seigneur , cette fureur extrême.
Je ne vous connais plus. Vous n'êtes plus vous-même.
Souffrez....

ORESTE.

Non , tes conseils ne sont plus de saison,
Pylade ; je suis las d'écouter la raison.
C'est traîner trop long-temps ma vie et mon supplice.
Il faut que je l'enlève , ou bien que je périsse.
Le dessein en est pris , je le veux achever.
Oui , je le veux.

PYLADE.

Hé bien , il la faut enlever,
J'y consens. Mais songez eependant où vous êtes.
Que croira-t-on de vous , à voir ce que vous faites ?
Dissimulez. Calmez ce transport inquiet.
Commandez à vos yeux de garder le secret.
Ces gardes , cette cour , l'air qui nous environne ,
Tout dépend de Pyrrhus , et surtout d'Hermione.
A ses regards surtout cachez votre courroux.
O Dieux ! En cet état pourquoi la cherchiez-vous ?

ORESTE.

Que sais-je ? De moi-même étais-je alors le maître ?
La fureur m'emportait, et je venais peut-être
Menacer à la fois l'ingrate et son amant.

PYLADE.

Et quel était le fruit de cet emportement ?

ORESTE.

Et quelle âme, dis-moi, ne serait éperdue
Du coup dont ma raison vient d'être confondue ?
Il épouse, dit-il, Hermione demain.
Il veut, pour m'honorer, la tenir de ma main.
Ah, plutôt cette main dans le sang du barbare !...

PYLADE.

Vous l'accusez, Seigneur, de ce destin bizarre ;
Pendant, tourmenté de ses propres desseins,
Il est peut-être à plaindre autant que je vous plains.

ORESTE.

Non, non, je le connais, mon désespoir le flatte,
Sans moi, sans mon amour, il dédaignait l'ingrate.
Ses charmes jusque-là n'avaient pu le toucher.
Le cruel ne la prend que pour me l'arracher.
Ah, Dieux ! C'en était fait : Hermione gagnée
Pour jamais de sa vue allait être éloignée.
Son cœur, entre l'amour et le dépit confus,
Pour se donner à moi n'attendait qu'un refus.
Ses yeux s'ouvraient, Pylade. Elle écoutait Oreste,
Lui parlait, le plaignait. Un mot eût fait le reste.

PYLADE.

Vous le croyez.

ORESTE.

Hé quoi ! Ce courroux enflammé

Contre un ingrat....

PYLADE.

Jamais il ne fut plus aimé.

Pensez-vous, quand Pyrrhus vous l'aurait accordée,
 Qu'un prétexte tout prêt ne l'eût point retardée ?
 M'en croirez-vous ? Lassé de ses trompeurs attraits,
 Au lieu de l'enlever, fuyez-la pour jamais.
 Quoi, votre amour se veut charger d'une furie,
 Qui vous détestera, qui, toute votre vie,
 Regrettant un hymen tout prêt à s'achever,
 Voudra...

ORESTE.

C'est pour cela que je veux l'enlever.

Tout lui vrait, Pylade ; et moi, pour mon partage,
 Je n'emporterai donc qu'une inutile rage ?
 J'irais loin d'elle eueor tâcher de l'oublier ?
 Non ; non, à mes tourmens je veux l'associer.
 C'est trop gémir tout seul. Je suis las qu'on me plaigne.
 Je prétends qu'à mon tour l'inhumaine me craigne,
 Et que ses yeux cruels, à pleurer condamnés,
 Me rendent tous les noms que je leur ai donnés.

PYLADE.

Voilà donc le succès qu'aura votre ambassade !
 Oreste ravisseur !

ORESTE.

Et qu'importe, Pylade ?

Quand nos états vengés jouiront de mes soins,
 L'ingrate de mes pleurs jouira-t-elle moins ?
 Et que me servira que la Grèce m'admire,
 Tandis que je serai la fable de l'Épire ?
 Que veux-tu ? Mais s'il faut me te rien déguiser,

Mon innocence enfin commence à me peser.
 Je ne sais, de tout temps, quelle injuste puissance
 Laisse le crime en paix et poursuit d'innocence.
 De quelque part sur moi que je tourne les yeux,
 Je ne vois que malheurs qui condamnent les Dieux.
 Méritons leur courroux, justifions leur haine,
 Et que le fruit du crime en précède la peine.
 Mais toi, par quelle erreur veux-tu toujours sur toi
 Détourner un courroux qui ne cherche que moi ?
 Assez et trop long-temps mon amitié t'accable.
 Évite un malheureux, abandonne un coupable.
 Cher Pylade, crois-moi, ta pitié te séduit.
 Laisse-moi des périls dont j'attends tout le fruit.
 Porte aux Grecs cet enfant que Pyrrhus m'abandonne.
 Va-t-en.

PYLADE.

Allons, Seigneur, enlevons Hermione.
 Au travers des périls un grand cœur se fait jour.
 Que ne peut l'amitié conduite par l'amour ?
 Allons de tous vos Grecs encourager le zèle.
 Nos vaisseaux sont tout prêts, et le vent nous appelle.
 Je sais de ce palais tous les détours obscurs :
 Vous voyez que la mer en vient battre les murs ;
 Et cette nuit, sans peine, une secrète voie
 Jusqu'en votre vaisseau conduira votre proie.

ORESTE.

J'abuse, cher ami, de ton trop d'amitié ;
 Mais pardonne à des maux dont toi seul as pitié.
 Excuse un malheureux qui perd tout ce qu'il aime,
 Que tout le monde hait, et qui se hait lui-même.
 Que ne puis-je, à mon tour, dans un sort plus heureux !...

PYLADE.

Dissimulez, Seigneur; c'est tout ce que je veux.
 Gardez qu'avant le coup votre dessein n'éclate.
 Oubliez jusque-là qu'Hermione est ingrate.
 Oubliez votre amour. Elle vient, je la voi.

ORESTE.

Va-t-en. Réponds-moi d'elle, et je réponds de moi.

SCÈNE II.

HERMIONE, ORESTE, CLÉONE.

ORESTE.

Hé bien, mes soins vous ont rendu votre conquête.
 J'ai vu Pyrrhus, Madame, et votre hymen s'apprête.

HERMIONE.

On le dit; et de plus on vient de m'assurer,
 Que vous ne me cherchiez que pour m'y préparer.

ORESTE.

Et votre âme à ses vœux ne sera point rébelle?

HERMIONE.

Qui l'eût cru que Pyrrhus ne fût pas infidèle?
 Que sa flamme attendrait si tard pour éclater?
 Qu'il reviendrait à moi quand je l'allais quitter?
 Je veux croire avec vous qu'il redoute la Grèce;
 Qu'il suit son intérêt plutôt que sa tendresse;
 Que mes yeux sur votre âme étaient plus absolus.

ORESTE.

Non, Madame, il vous aime, et je n'en doute plus.
 Vos yeux ne font-ils pas tout ce qu'ils veulent faire?

Et vous ne vouliez pas sans doute lui déplaire.

HERMIONE.

Mais que puis-je, Seigneur ? On a promis ma foi.
Lui ravirai-je un bien qu'il ne tient pas de moi ?
L'amour ne règle pas le sort d'une princesse.
La gloire d'obéir est tout ce qu'on nous laisse ;
Cependant je parlais, et vous avez pu voir
Combien je relâchais pour vous de mon devoir.

ORESTE.

Ah, que vous saviez bien, cruelle... Mais, Madame,
Chacun peut, à son choix, disposer de son âme.
La vôtre était à vous. J'espérais. Mais enfin
Vous l'avez pu donner sans me faire un larcin.
Je vous accuse aussi bien moins que la fortune.
Et pourquoi vous lasser d'une plainte importune ?
Tel est votre devoir, je l'avoue ; et le mien
Est de vous épargner un si triste entretien.

SCÈNE III.

HERMIONE, CLÉONE.

HERMIONE.

Attendais-tu, Cléone, un courroux si modeste ?

CLÉONE.

La douleur qui se tait n'en est que plus funeste.
Je le plains : d'autant plus qu'auteur de son ennui ;
Le coup qui l'a perdu n'est parti que de lui.
Comptez depuis quel temps votre hymen se prépare.
Il a parlé, Madame, et Pyrrhus se déclare.

HERMIONE.

Tu crois que Pyrrhus craint ? Et que craint-il encor ?
 Des peuples qui dix ans ont fui devant Hector ;
 Qui, cent fois effrayés de l'absence d'Achille,
 Dans leurs vaisseaux brûlans ont cherché leur asile ;
 Et qu'on verrait encor, sans l'appui de son fils,
 Redemander Hélène aux Troïens impunis ?
 Non, Cléone, il n'est point ennemi de lui-même :
 Il veut tout ce qu'il fait ; et s'il m'épouse, il m'aime.
 Mais qu'Oreste, à son gré, m'impute ses douleurs ;
 N'avons-nous d'entretien que celui de ses pleurs ?
 Pyrrhus revient à nous. Hé bien, chère Cléone,
 Conçois-tu les transports de l'heureuse Hermione ?
 Sais-tu quel est Pyrrhus ? T'es-tu fait raconter
 Le nombre des exploits... Mais qui les peut compter ?
 Intrépide, et partout suivi de la victoire,
 Charmant, fidèle, enfin rien ne manque à sa gloire.
 Songe...

CLÉONE.

Dissimulez. Votre rivale en pleurs
 Vient à vos pieds, sans doute, apporter ses douleurs.

HERMIONE.

Dieux, ne puis-je à ma joie abandonner mon âme !
 Sortons. Que lui dirais-je ?

SCÈNE IV.

ANDROMAQUE, HERMIONE, CLÉONE,
CÉPHISE.

ANDROMAQUE.

Où fuyez-vous, Madame ?
N'est-ce pas à vos yeux un spectacle assez doux,
Que la veuve d'Hector pleurante à vos genoux ?
Je ne viens point ici, par de jalouses larmes,
Vous envier un cœur qui se rend à vos charmes.
Par une main cruelle, hélas, j'ai vu percer
Le seul où mes regards prétendaient s'adresser !
Ma flamme par Hector fut jadis allumée ;
Avec lui dans la tombe elle s'est enfermée.
Mais il me reste un fils. Vous saurez quelque jour,
Madame, pour un fils jusqu'où va notre amour :
Mais vous ne saurez pas, du moins je le souhaite,
En quel trouble mortel son intérêt nous jette,
Lorsque, de tant de biens qui pouvaient nous flatter,
C'est le seul qui nous reste, et qu'on veut nous l'ôter.
Hélas ! lorsque lassés de dix ans de misère,
Les Troïens en courroux menaçaient votre mère,
J'ai su de mon Hector lui procurer l'appui ;
Vous pouvez sur Pyrrhus ce que j'ai pu sur lui.
Que craint-on d'un enfant qui survit à sa perte ?
Laissez-moi le cacher en quelque île déserte.
Sur les soins de sa mère on peut s'en assurer ;
Et mou fils avec moi n'apprendra qu'à pleurer.

Je conçois vos douleurs : mais un devoir austère ,
 Quand mon père a parlé m'ordonne de me taire.
 C'est lui qui de Pyrrhus fait agir le courroux.
 S'il faut fléchir Pyrrhus , qui le peut mieux que vous ?
 Vos yeux assez long-temps ont régné sur son âme.
 Faites-le prononcer, j'y souscrirai, Madame.

SCÈNE V.

ANDROMAQUE, CÉPHISE.

ANDROMAQUE.

Quel mépris la cruelle attache à ses refus !

CÉPHISE.

Je croirais ses conseils , et je verrais Pyrrhus.
 Un regard confondrait Hermione et la Grèce...
 Mais lui-même il vous cherche.

SCÈNE VI.

PYRRHUS, ANDROMAQUE, PHOENIX,
CÉPHISE.PYRRHUS, à *Phoenix*.

Où donc est la princesse ?
 Ne m'avais-tu pas dit qu'elle était en ces lieux ?

PHOENIX.

Je le croyais.

ANDROMAQUE, à Céphise.

Tu vois le pouvoir de mes yeux.

PYRRHUS.

Que dit-elle, Phœnix ?

ANDROMAQUE.

Hélas ! tout m'abandonne.

PHOENIX.

Allons, Seigneur, marchons sur les pas d'Hermione.

CÉPHISE.

Qu'attendez-vous ? Forcez ce silence obstiné.

ANDROMAQUE.

Il a promis mon fils.

CÉPHISE.

Il ne l'a pas donné.

ANDROMAQUE.

Non, non, j'ai beau pleurer, sa mort est résolue.

PYRRHUS.

Daigne-t-elle sur nous tourner au moins la vue ?

Quel orgueil !

ANDROMAQUE.

Je ne fais que l'irriter encor.

Sortons.

PYRRHUS.

Allons aux Grecs livrer le fils d'Hector.

ANDROMAQUE, se jetant aux pieds de Pyrrhus.

Ah, Seigneur, arrêtez ! Que prétendez-vous faire ?

Si vous livrez le fils, livrez-leur donc la mère.

Vos sermens m'ont tantôt juré tant d'amitié ;

Dieux, ne pourrais-je au moins toucher votre pitié !

Sans espoir de pardon m'avez-vous condamnée ?

..

PYRRHUS.

Phœnix vous le dira, ma parole est donnée.

ANDROMAQUE.

Vous qui braviez pour moi tant de périls divers?

PYRRHUS.

J'étais aveugle alors, mes yeux se sont ouverts.

Sa grâce à vos désirs pouvait être accordée;

Mais vous ne l'avez pas seulement demandée.

C'en est fait.

ANDROMAQUE.

Ah, Seigneur, vous entendiez assez
Des soupirs qui craignaient de se voir repoussés!

Pardonnez à l'éclat d'une illustre fortune

Ce reste de fierté qui craint d'être importune.

Vous ne l'ignorez pas : Andromaque, sans vous,

N'aurait jamais d'un maître embrassé les genoux.

PYRRHUS.

Non, vous me haïssez; et dans le fond de l'âme,

Vous craignez de devoir quelque chose à ma flamme.

Ce fils même, ce fils, l'objet de tant de soins,

Si je l'avais sauvé, vous l'en aimeriez moins.

La haine, le mépris, contre moi tout s'assemble;

Vous me haïssez plus que tous les Grecs ensemble.

Jouissez à loisir d'un si noble courroux.

Allons, Phœnix.

ANDROMAQUE.

Allons rejoindre mon époux.

CÉPHISE.

Madame....

ANDROMAQUE.

Et que veux-tu que je lui dise encore ?

Auteur de tous mes maux , crois-tu qu'il les ignore ?
Seigneur, voyez l'état où vous me réduisez.
J'ai vu mon père mort et nos murs embrasés.
J'ai vu trancher les jours de ma famille entière ,
Et mon époux sanglant traîné sur la poussière ,
Son fils , seul avec moi , réservé pour les fers.
Mais que ne peut un fils ! Je respire , je sers.
J'ai fait plus. Je me suis quelquefois consolée
Qu'ici plutôt qu'aillens le sort m'eût exilée ;
Qu'heureux dans son malheur, le fils de tant de rois,
Puisqu'il devait servir, fût tombé sous vos lois.
J'ai cru que sa prison deviendrait son asile.
Jadis Priam soumis fut respecté d'Achille.
J'attendais de son fils encor plus de bonté.
Pardonne , cher Hector , à ma crédulité.
Je n'ai pu soupçonner ton ennemi d'un crime ;
Malgré lui-même enfin je l'ai cru magnanime.
Ah ! s'il l'était assez , pour nous laisser du moins
Au tombeau qu'à ta cendre ont élevé mes soins ;
Et que , finissant là sa haine et nos misères ,
Il ne séparât point des déponilles si chères !

PYRRHUS.

Va m'attendre , Phœnix.

SCÈNE VII.

PYRRHUS, ANDROMAQUE, CÉPHISE.

PYRRHUS.

Madame, demeurez.

On peut vous rendre encor ce fils que vous pleurez.

Oui, je sens à regret qu'en excitant vos larmes,

Je ne fais contre moi que vous donner des armes.

Je croyais apporter plus de haine en ces lieux.

Mais, Madame, du moins tournez vers moi les yeux.

Voyez si mes regards sont d'un juge sévère,

S'ils sont d'un ennemi qui cherche à vous déplaire.

Pourquoi me forcez-vous vous-même à vous trahir?

Au nom de votre fils, cessons de nous haïr.

A le sauver enfin c'est moi qui vous convie.

Faut-il que mes soupira vous demandent sa vie ?

Faut-il qu'en sa faveur j'embrasse vos genoux ?

Pour la dernière fois, sauvez-le, sauvez-vous.

Je sais de quels sermens je romps pour vous les chaînes;

Combien je vais sur moi faire éclater de haines.

Je renvoie Hermione, et je mets sur son front,

Au lieu de ma couronne, un éternel affront,

Je vous conduis au temple où son hymen s'apprête;

Je vous ceins du bandeau préparé pour sa tête.

Mais ce n'est plus, Madame, une offre à dédaigner.

Je vous le dis, il faut ou périr, ou régner.

Mon cœur, désespéré d'un an d'ingratitude,

Ne peut plus de son sort souffrir l'incertitude.

C'est craindre, menacer et gémir trop long-temps.
 Je meurs, si je vous perds, mais je meurs si j'attends.
 Songez-y, je vous laisse; et je viendrai vous prendre,
 Pour vous mener au temple où ce fils doit m'attendre;
 Et là vous me verrez, soumis ou furieux,
 Vous couronner, Madame, ou le perdre à vos yeux.

SCÈNE VIII.

ANDROMAQUE, CÉPHISE.

CÉPHISE.

Je vous l'avais prédit, qu'en dépit de la Grèce,
 De votre sort encor vous seriez la maîtresse.

ANDROMAQUE.

Hélas, de quel effet tes discours sont suivis !
 Il ne me restait plus qu'à condamner mon fils.

CÉPHISE.

Madame, à votre époux c'est être assez fidèle.
 Trop de vertu pourrait vous rendre criminelle.
 Lui-même il porterait votre âme à la douceur.

ANDROMAQUE.

Quoi, je lui donnerais Pyrrhus pour successeur ?

CÉPHISE.

Ainsi le veut son fils, que les Grecs vous ravissent.
 Pensez-vous qu'après tout ses mânes en rougissent ?
 Qu'il méprisât, Madame, un roi victorieux,
 Qui vous fait remonter au rang de vos aïeux ;
 Qui foule aux pieds pour vous vos vainqueurs en colère ;
 Qui ne se souvient plus qu'Achille était son père ;

Qui dément ses exploits, et les rend superflus ?

ANDROMAQUE.

Dois-je les oublier, s'il ne s'en souvient plus ?
 Dois-je oublier Hector privé de funérailles,
 Et traîné sans honneur autour de nos murailles ?
 Dois-je oublier son père à mes pieds renversé,
 Ensanglantant l'autel qu'il tenait embrassé ?
 Songe, songe, Céphise, à cette nuit cruelle,
 Qui fut pour tout un peuple une nuit éternelle.
 Figure-toi Pyrrhus, les yeux étincelans,
 Entrant à la lueur de nos palais brûlans ;
 Sur tous mes frères morts se faisant un passage,
 Et, de sang tout couvert, échauffant le carnage.
 Songe aux cris des vainqueurs, songe aux cris des mourans,
 Dans la flamme étouffés, sous le fer expirans.
 Peins-toi dans ces horreurs Andromaque éperdue.
 Voilà comme Pyrrhus vint s'offrir à ma vue ;
 Voilà par quels exploits il sut se couronner ;
 Enfin, voilà l'époux que tu me veux donner.
 Non, je ne serai point complice de ses crimes.
 Qu'il nous prenne, s'il veut, pour dernières victimes.
 Tous mes ressentimens lui seraient asservis !

CÉPHISE.

Hé bien, allons donc voir expirer votre fils.
 On n'attend plus que vous. Vous frémissez, Madame ?

ANDROMAQUE.

Ah ! de quel souvenir viens-tu frapper mon âme !
 Quoi, Céphise, j'irai voir expirer encor
 Ce fils, ma seule joie, et l'image d'Hector ?
 Ce fils, que de sa flamme il me laissa pour gage ?
 Hélas ! il m'en souvient : le jour que son courage

Lui fit chercher Achille , ou plutôt le trépas.
 Il demanda son fils , et le prit dans ses bras :
 Chère épouse , dit-il , en essuyant mes larmes ,
 J'ignore quel succès le sort garde à mes armes ;
 Je te laisse mon fils pour gage de ma foi ;
 S'il me perd , je prétends qu'il me retrouve en toi.
 Si d'un heureux hymen la mémoire t'est chère ,
 Montre au fils à quel point tu chérissais le père.
 Et je puis voir répandre un sang si précieux ?
 Et je laisse avec lui périr tous ses aïeux ?
 Roi barbare ! faut-il que mon crime l'entraîne ?
 Si je te hais , est-il coupable de ma haine ?
 T'a-t-il de tous les siens reproché le trépas ?
 S'est-il plaint à tes yeux des maux qu'il ne sent pas ?
 Mais cependant , mon fils , tu meurs , si je n'arrête
 Le fer que le cruel tient levé sur ta tête.
 Je l'en puis détourner , et je t'y vais offrir :
 Non , tu ne mourras point , je ne le puis souffrir.
 Allons trouver Pyrrhus. Mais non , chère Céphise ,
 Va le trouver pour moi.

CÉPHISE.

Que faut-il que je dise ?

ANDROMAQUE.

Dis-lui que de mon fils l'amour est assez fort....
 Crois-tu que dans son cœur il ait juré sa mort ?
 L'amour peut-il si loin pousser sa barbarie ?

CÉPHISE.

Madame , il va bientôt revenir en furie.

ANDROMAQUE.

Hé bien , va l'assurer....

ANDROMAQUE,

CÉPHISE.

De quoi ? De votre foi ?

ANDROMAQUE.

Hélas , pour la promettre est-elle encore à moi !
O cendres d'un époux ! O Troïens ! O mon père !
O mon fils , que tes jours coûtent cher à ta mère !
Allons.

CÉPHISE.

Où donc , Madame , et que résolvez-vous ?

ANDROMAQUE.

Allons , sur son tombeau , consulter mon époux.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

ANDROMAQUE , CÉPHISE.

CÉPHISE.

AH, je n'en doute point! c'est votre époux, Madame,
 C'est Hector qui produit ce miracle en votre âme.
 Il veut que Troie encor se puisse relever,
 Avec cet heureux fils qu'il vous fait conserver.
 Pyrrhus vous l'a promis. Vous venez de l'entendre,
 Madame; il n'attendait qu'un mot pour vous le rendre.
 Croyez-en ses transports Père, sceptre, alliés,
 Content de votre cœur, il met tout à vos pieds.
 Sur lui, sur tout son peuple il vous rend souveraine.
 Est-ce là ce vainqueur digne de tant de haine?
 Déjà contre les Grecs plein d'un noble courroux,
 Le soin de votre fils le touche autant que vous;
 Il prévient leur fureur; il lui laisse sa garde;
 Pour ne pas l'exposer lui-même il se hasarde.
 Mais touts'apprête au temple; et vous avez promis....

ANDROMAQUE.

Oui, je m'y trouverai. Mais allons voir mon fils.

CÉPHISE.

Madame, qui vous presse? Il suffit que sa vue

Désormais à vos yeux ne soit plus défendue.
 Vous lui pourrez bientôt prodiguer vos bontés,
 Et vos embrassemens ne seront plus comptés.
 Quel plaisir d'élever un enfant qu'on voit croître,
 Non plus comme un esclave élevé pour son maître,
 Mais pour voir avec lui renaitre tant de rois !

ANDROMAQUE.

Céphise, allons le voir pour la dernière fois.

CÉPHISE.

Que dites-vous ? O Dieu !

ANDROMAQUE.

O, ma chère Céphise,

Ce n'est point avec toi que mon cœur se déguise !
 Ta foi dans mon malheur s'est montrée à mes yeux ;
 Mais j'ai cru qu'à mon tour tu me connaissais mieux.
 Quoi donc, as-tu pensé qu'Andromaque infidèle
 Pût trahir un époux qui croit revivre en elle ;
 Et que de tant de morts réveillant la douleur,
 Le soin de mon repos me fît troubler le leur ?
 Est-ce là cette ardeur tant promise à sa cendre ?
 Mais son fils périssait, il l'a fallu défendre.
 Pyrrhus, en m'épousant, s'en déclare l'appai ;
 Il suffit. Je veux bien m'en reposer sur lui.
 Je sais quel est Pyrrhus. Violent, mais sincère,
 Céphise, il fera plus qu'il n'a promis de faire.
 Sur le courroux des Grecs je m'en repose encor :
 Leur haine va donner un père au fils d'Hector.
 Je vais donc, puisqu'il faut que je me sacrifie,
 Assurer à Pyrrhus le reste de ma vie.
 Je vais, en recevant sa foi sur les autels,
 L'engager à mon fils par des nœuds immortels.

Mais aussitôt ma main , à moi seule funeste ,
D'une infidèle vie abrégera le reste ;
Et , sauvant ma vertu , rendra ce que je dois
A Pyrrhus , à mon fils , à mon époux , à moi.
Voilà de mon amour l'innocent stratagème ,
Voilà ce qu'un époux m'a commandé lui-même ;
J'irai seule rejoindre Hector et mes aïeux.
Céphise , c'est à toi de me fermer les yeux.

CÉPHISE.

Ah ! ne prétendez pas que je puisse survivre....

ANDROMAQUE.

Non , non , je te défends , Céphise , de me suivre.
Je confie à tes soins mon unique trésor :
Si tu vivais pour moi , vis pour le fils d'Hector.
De l'espoir des Troïens seule dépositaire ,
Songe à combien de rois tu deviens nécessaire.
Veille auprès de Pyrrhus. Fais-lui garder sa foi.
S'il le faut , je consens qu'on lui parle de moi.
Fais-lui valoir l'hymen où je me suis rangée ;
Dis-lui qu'avant ma mort je lui fus engagée ;
Que ses ressentimens doivent être effacés ;
Qu'en lui laissant mon fils , c'est l'estimer assez.
Fais connaître à mon fils les héros de sa race ;
Autant que tu pourras , conduis-le sur leur trace.
Dis-lui par quels exploits leurs noms ont éclaté ;
Plutôt ce qu'ils ont fait que ce qu'ils ont été.
Parle-lui tous les jours des vertus de son père ,
Et quelquefois aussi parle-lui de sa mère.
Mais qu'il ne songe plus , Céphise , à nous venger ;
Nous lui laissons un maître , il le doit ménager .
Qu'il ait de ses aïeux un souvenir modeste ;

Il est du sang d'Hector, mais il en est le reste ;
Et pour ce reste enfin j'ai moi-même en un jour
Sacrifié mon sang , ma haine et mon amour.

CÉPHISE.

Hélas !

ANDROMAQUE.

Ne me suis point , si ton cœur en alarmes
Prévoit qu'il ne pourra commander à tes larmes.
On vient. Cache tes pleurs , Céphise ; et souviens-toi
Que le sort d'Andromaque est commis à ta foi.
C'est Hermione. Allons , fuyons sa violence.

SCÈNE II.

HERMIONE CLÉONE.

CLÉONE.

Non , je ne puis assez admirer ce silence.
Vous vous taisez , Madame , et ce cruel mépris
N'a pas du moindre trouble agité vos esprits !
Vous soutenez en paix une si rude attaque ,
Vous qu'on voyait frémir au seul nom d'Andromaque ?
Vous qui sans désespoir ne pouviez endurer
Que Pyrrhus d'un regard la voulût honorer ?
Il l'épouse , il lui donne , avec son diadème ,
La foi que vous venez de recevoir vous-même
Et votre bouche encor muette à tant d'ennui ,
N'a pas daigné s'ouvrir pour se plaindre de lui.
Ah , que je crains , Madame , un calme si funeste !
Et qu'il vaudrait bien mieux....

HERMIONE.

Fais-tu venir Oreste?

CLÉONE.

Il vient, Madame, il vient; et vous pouvez juger
 Que bientôt à vos pieds il allait se ranger,
 Prêt à servir toujours sans espoir de salaire.
 Vos yeux ne sont que trop assurés de lui plaire.
 Mais il entre.

SCÈNE III.

ORESTE, HERMIONE, CLÉONE.

ORESTE.

Ah, Madame, est-il vrai qu'une fois,
 Oreste, en vous cherchant, obéisse à vos lois?
 Ne m'a-t-on point flatté d'une fausse espérance?
 Avez-vous en effet souhaité ma présence?
 Croirai-je que vos yeux, à la fin désarmés,
 Veulent....

HERMIONE.

Je veux savoir, Seigneur, si vous m'aimez.

ORESTE,

Si je vous aime? O dieux! Mes sermens, mes parjures,
 Ma fuite, mon retour, mes respects, mes injures,
 Mon désespoir, mes yeux de pleurs toujours noyés;
 Quels témoins croirez-vous, si vous ne les croyez?

HERMIONE.

Vengez-moi, je crois tout.

ORESTE.

Hé bien, allons, Madame.

Mettons encore un coup toute la Grèce en flamme.
 Prenons, en signalant mon bras et votre nom,
 Vous la place d'Hélène, et moi, d'Agamemnon.
 De Troie en ce pays réveillons les misères,
 Et qu'on parle de nous ainsi que de nos pères.
 Partons, je suis tout prêt.

HERMIONE.

Non, Seigneur, demeurons.

Je ne veux pas si loin porter de tels affronts.
 Quoi, de mes ennemis couronnant l'insolence,
 J'irais attendre ailleurs une lente vengeance?
 Et je m'en remettrais au destin des combats,
 Qui peut-être à la fin ne me vengerait pas?
 Je veux qu'à mon départ toute l'Épire pleure :
 Mais, si vous me vengez, vengez-moi dans une heure.
 Tous vos retardemens sont pour moi des refus.
 Courez au temple. Il faut immoler....

ORESTE.

Qui ?

HERMIONE.

Pyrrhus.

ORESTE.

Pyrrhus, Madame ?

HERMIONE.

Hé quoi, votre haine chancelle ?

Ah, courez, et craignez que je ne vous rappelle.
 N'alléguez point des droits que je veux oublier ;
 Et ce n'est pas à vous à le justifier.

ORESTE.

Moi, je l'excuserais ? Ah, vos bontés, Madame,
 Ont gravé trop avant ses crimes dans mon âme !

Vengeons-nous, j'y consens, mais par d'autres chemins :
 Soyons ses ennemis , et non ses assassins.
 Faisons de sa ruine une juste conquête.
 Quoi, pour réponse aux Grecs porterai-je sa tête?
 Et n'ai-je pris sur moi le soin de tout l'état ,
 Que pour m'en acquitter par un assassinat ?
 Souffrez, au nom des dieux, que la Grèce s'explique,
 Et qu'il meure chargé de la haine publique.
 Souvenez-vous qu'il règne, et qu'un front couronné...

HERMIONE.

Ne vous suffit-il pas que je l'ai condamné?
 Ne vous suffit-il pas que ma gloire offensée
 Demande une victime à moi seule adressée ;
 Qu'Hermione est le prix d'un tyran opprimé ;
 Que je le hais ; enfin , Seigneur, que je l'aimai ?
 Je ne m'en cache point : l'ingrat m'avait su plaire ,
 Soit qu'ainsi l'ordonnât mon amour, ou mon père ;
 N'importe. Mais enfin , réglez-vous là-dessus.
 Malgré mes vœux , Seigneur, honteusement déçus ,
 Malgré la juste horreur que son crime me donne ,
 Tant qu'il vivra , craignez que je ne lui pardonne.
 Doutez jusqu'à sa mort d'un courroux incertain ;
 S'il ne meurt aujourd'hui , je puis l'aimer demain.

ORESTE.

Hé bien , il faut le perdre , et prévenir sa grâce.
 Il faut.... Mais cependant que faut-il que je fasse ?
 Comment puis-je sitôt servir votre courroux ?
 Quel chemin jusqu'à lui peut conduire mes coups ?
 A peine suis-je encore arrivé dans l'Épire ,
 Vous voulez par mes mains renverser un empire.
 Vous voulez qu'un roi meure, et pour son châtement,

Vous ne donnez qu'un jour, qu'une heure, qu'un moment.
 Aux yeux de tout son peuple il faut que je l'opprime,
 Laissez-moi vers l'autel conduire ma victime.
 Je ne m'en défends plus. Et je ne veux qu'aller
 Reconnaître la place où je dois l'immoler.
 Cette nuit je vous sers, cette nuit je l'attaque.

HERMIONE.

Mais cependant ce jour il épouse Andromaque.
 Dans le temple déjà le trône est élevé,
 Ma honte est confirmée, et son crime achevé.
 Enfin, qu'attendez-vous? il vous offre sa tête.
 Sans gardes, sans défense il marche à cette fête.
 Autour du fils d'Hector il les fait tous ranger.
 Il s'abandonne au bras qui me voudra venger.
 Voulez-vous, malgré lui, prendre soin de sa vie?
 Armez, avec vos Grecs, tous ceux qui m'ont suivie.
 Soulevez vos amis. Tous les miens sont à vous.
 Il me trahit, vous trompe, et nous méprise tous.
 Mais quoi, déjà leur haine est égale à la mienne.
 Elle épargne à regret l'époux d'une Troïenne?
 Parlez. Mon ennemi ne vous peut échapper,
 Ou plutôt il ne faut que les laisser frapper.
 Conduisez, ou suivez une fureur si belle;
 Revenez tout couvert du sang de l'infidèle;
 Allez, en cet état, soyez sûr de mon cœur.

ORESTE.

Mais, Madame, songez....

HERMIONE.

Ah, c'en est trop, Seigneur,
 Tant de raisonnemens offensent ma colère.
 J'ai voulu vous donner les moyens de me plaire,

Rendre Oreste content. Mais enfin , je vois bien
Qu'il veut toujours se plaindre , et ne mériter rien.
Partez. Allez ailleurs vanter votre constance ;
Et me laissez ici le soin de ma vengeance.
De mes lâches bontés mon courage est confus ;
Et c'est trop en un jour essayer de refus.
Je m'en vais seule au temple où leur hymen s'apprête,
Où vous n'osez aller mériter ma conquête.
Là , de mon ennemi je saurai m'approcher.
Je percerai le cœur que je n'ai pu toucher ;
Et mes sanglantes mains , sur moi-même tournées ,
Aussitôt , malgré lui , joindront nos destinées ;
Et tout ingrat qu'il est , il me sera plus doux
De mourir avec lui que de vivre avec vous.

ORESTE.

Non , je vous priverai de ce plaisir funeste ,
Madame , il ne mourra que de la main d'Oreste.
Vos ennemis par moi vont vous être immolés ,
Et vous reconnaitrez mes soins si vous voulez.

HERMIONE.

Allez. De votre sort laissez-moi la conduite,
Et que tous vos vaisseaux soient prêts pour notre fuite.

SCÈNE IV.

HERMIONE , CLÉONE.

CLÉONE.

Vous vous perdez , Madame , et vous devez songer....

HERMIONE.

Que je me perde, ou non, je songe à me venger.
 Je ne sais même encor, quoi qu'il m'ait pu promettre,
 Sur d'autres que sur moi si je dois m'en remettre.
 Pyrrhus n'est pas coupable à ses yeux comme aux miens;
 Et je tiendrais mes coups bien plus sûrs que les siens.
 Quel plaisir de venger moi-même mon injure,
 De retirer mon bras teint du sang du parjure;
 Et, pour rendre sa peine et mes plaisirs plus grands,
 De cacher ma rivale à ses regards mourans!
 Ah, si du moins Oreste, en punissant son crime,
 Lui laissait le regret de mourir ma victime!
 Va le trouver. Dis-lui qu'il apprenne à l'ingrat,
 Qu'on l'immole à ma haine, et non pas à l'état.
 Chère Cléone, cours. Ma vengeance est perdue,
 S'il ignore, en mourant, que c'est moi qui le tue.

CLÉONE.

Je vous obéirai. Mais quest-ce que je vois!
 O dieux, qui l'aurait cru, Madame, c'est le roi!

HERMIONE.

Ah! cours après Oreste, et dis-lui, ma Cléone,
 Qu'il n'entreprenne rien sans revoir Hermione.

SCÈNE V.

PYRRHUS, HERMIONE, PHOENIX.

PYRRHUS.

Vous ne m'attendiez pas, Madame, et je vois bien
 Que mon abord ici trouble votre entretien.

Je ne viens point , armé d'un indigne artifice ,
D'un voile d'équité couvrir mon injustice.
Il suffit que mon cœur me condamne tout bas ;
Et je soutiendrais mal ce que je ne crois pas.
J'épouse une Troïenne. Oui , Madame , et j'avoue
Que je vous ai promis la foi que je lui voue.
Un autre vous dirait que , dans les champs troïens ,
Nos deux pères , sans nous , formèrent ces liens ,
Et que , sans consulter ni mon choix ni le vôtre ,
Nous fâmes sans amour engagés l'un à l'autre.
Mais c'est assez pour moi que je me sois soumis.
Par mes ambassadeurs mon cœur vous fut promis ;
Loin de les révoquer , je voulus y souscrire.
Je vous vis avec eux arriver en Épire ;
Et , quoique d'un autre œil l'éclat victorieux
Eût déjà prévenu le pouvoir de vos yeux ,
Je ne m'arrêtai point à cette ardeur nouvelle.
Je voulus m'obstiner à vous être fidèle.
Je vous reçus en reine , et , jusques à ce jour ,
J'ai cru que mes sermens me tiendraient lieu d'amour.
Mais cet amour l'emporte ; et , par un coup funeste ,
Andromaque m'arrache un cœur qu'elle déteste.
L'un par l'autre entraînés , nous courons à l'autel
Nous jurer , malgré nous , un amour immortel.
Après cela , Madame , éclatez contre un traître ,
Qui l'est avec douleur , et qui pourtant veut l'être.
Pour moi , loin de contraindre un si juste courroux ,
Il me soulagera peut-être autant que vous.
Donnez-moi tous les noms destinés aux parjures.
Je crains votre silence , et non pas vos injures ;
Et mon cœur , soulevant mille secrets témoins ,

M'en dira d'autant plus que vous m'en direz moins.

HERMIONE.

Seigneur, dans cet aven dépouillé d'artifice,
J'aime à voir que du moins vous vous rendiez justice ;
Et que voulant bien rompre un nœud si solennel,
Vous vous abandonniez au crime en criminel.
Est-il juste, après tout, qu'un conquérant s'abaisse
Sous la servile loi de garder sa promesse ?
Non, non, la perfidie a de quoi vous tenter ;
Et vous ne me cherchez que pour vous en vanter.
Quoi, sans que ni serment ni devoir vous retienne,
Rechercher une Grecque, amant d'une Troïenne ?
Me quitter, me reprendre, et retourner encor
De la fille d'Hélène à la veuve d'Hector ?
Couronner tour à tour l'esclave et la princesse,
Immoler Troie aux Grecs, au fils d'Hector la Grèce !
Tout cela part d'un cœur toujours maître de soi,
D'un héros qui n'est point esclave de sa foi.
Pour plaire à votre épouse, il vous faudrait peut-être
Prodiguer les doux noms de parjure et de traître.
Vous veniez de mon front observer la pâleur,
Pour aller dans ses bras rire de ma douleur.
Pleurante après son char vous voulez qu'on me voie ;
Mais, Seigneur, en un jour ce serait trop de joie.
Et sans chercher ailleurs des titres empruntés,
Ne vous suffit-il pas de ceux que vous portez ?
Du vieux père d'Hector la valeur abattue
Aux pieds de sa famille expirante à sa vue ;
Tandis que dans son sein votre bras enfoncé
Cherche un reste de sang que l'âge avait glacé ;
Dans des ruisseaux de sang Troie ardente plongée ;

De votre propre main Polixène égorgée,
Aux yeux de tous les Grecs indignés contre vous ;
Que peut-on refuser à ces généreux coups ?

PYRRHUS.

Madame , je sais trop à quel excès de rage
La vengeance d'Hélène emporta mon courage.
Je puis me plaindre à vous du sang que j'ai versé,
Mais enfin je consens d'oublier le passé.
Je rends grâces au Ciel que votre indifférence
De mes heureux soupirs m'apprenne l'innocence.
Mon cœur, je le vois bien , trop prompt à se gêner,
Devait mieux vous connaître et mieux s'examiner.
Mes remords vous faisaient une injure mortelle ;
Il faut se croire aimé , pour se croire infidèle.
Vous ne prétendiez point m'arrêter dans vos fers.
Je crains de vous trahir , peut-être je vous sers.
Nos cœurs n'étaient point faits dépendans l'un del'autre :
Je suivais mon devoir , et vous cédiez au vôtre.
Rien ne vous engageait à m'aimer en effet.

HERMIONE.

Je ne t'ai point aimé , cruel ? Qu'ai-je donc fait ?
J'ai dédaigné pour toi les vœux de tous nos princes ;
Je t'ai cherché moi-même au fond de tes provinces ;
J'y suis encor , malgré tes infidélités ;
Et malgré tous mes Grecs , honteux de mes bontés.
Je leur ai commandé de cacher mon injure.
J'attendais en secret le retour d'un parjure.
J'ai cru que tôt ou tard , à ton devoir rendu ,
Tu me rapporterais un cœur qui m'était dû.
Je t'aimais inconstant , qu'aurais-je fait fidèle ?
Et même en ce moment où ta bouche cruelle

Vient si tranquillement m'annoncer le trépas ,
Ingrat, je doute encor si je ne t'aime pas.
Mais, Seigneur, s'il le faut, si le ciel en cotère
Réserve à d'autres yeux la gloire de vous plaire ,
Achevez votre hymen, j'y consens. Mais du moins,
Ne forcez pas mes yeux d'en être les témoins.
Pour la dernière fois je vous parle peut-être ;
Différez-le d'un jour, demain vous serez maître.
Vous ne répondez point ? Perfide, je le vois,
Tu comptes les momens que tu perds avec moi.
Ton cœur, impatient de revoir ta Troïenne,
Ne souffre qu'à regret qu'une autre t'entretienne !
Tu lui parles du cœur, tu la cherches des yeux.
Je ne te retiens plus, sauve-toi de ces lieux.
Va lui jurer la foi que tu m'avais jurée.
Va profaner des dieux la majesté sacrée.
Ces dieux, ces justes dieux n'auront pas oublié
Que les mêmes sermens avec moi t'ont lié.
Porte au pied des autels ce cœur qui m'abandonne.
Va, cours. Mais crains encor d'y trouver Hermione.

SCÈNE VI.

PYRRHUS, PHOENIX.

PHOENIX.

Seigneur, vous l'entendez. Gardez de négliger
Une amante en fureur, qui cherche à se venger.
Elle n'est en ces lieux que trop bien appuyée ;
La querelle des Grecs à la sienne est liée.

Oreste l'aime encore ; et peut-être à ce prix....

PYRRHUS.

Andromaque m'attend. Phœnix , garde son fils.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

HERMIONE *seule.*

Ou suis-je? Qu'ai-je fait? Que dois-je faire encore?
Quel transport me saisit? Quel chagrin me dévore?
Errante, et sans dessein, je cours dans ce palais.
Ah, ne puis-je savoir si j'aime, ou si je hais?
Le cruel! De quel œil il m'a congédiée!
Sans pitié, sans douleur, au moins étudiée!
Ai-je vu ses regards se troubler un moment?
En ai-je pu tirer un seul gémissement?
Muet à mes soupirs, tranquille à mes alarmes,
Semblait-il seulement qu'il eût part à mes larmes?
Et je le plains encore? Et, pour comble d'ennui,
Mon cœur, mon lâche cœur s'intéresse pour lui.
Je tremble au seul penser du coup qui le menace!
Et prête à me venger, je lui fais déjà grâce!
Non, ne révoquons point l'arrêt de mon courroux.
Qu'il périsse. Aussi bien il ne vit plus pour nous.
Le perfide triomphe, et se rit de ma rage.
Il pense voir en pleurs dissiper cet orage.
Il croit que, toujours faible et d'un cœur incertain,
Je parerai d'un bras les coups de l'autre main.

Il juge encor de moi par mes bontés passées.
 Mais plutôt le perfide a bien d'autres pensées.
 Triomphant dans le temple, il ne s'informe pas
 Si l'on souhaite ailleurs sa vie ou son trépas.
 Il me laisse, l'ingrat, cet embarras funeste.
 Non, non, encore un coup, laissons agir Oreste,
 Qu'il meure, puisqu'enfin il a dû le prévoir,
 Et puisqu'il m'a forcée enfin à le vouloir.
 A le vouloir? Hé quoi, c'est donc moi qui l'ordonne!
 Sa mort sera l'effet de l'amour d'Hermione!
 Ce prince, dont mon cœur se faisait autrefois
 Avec tant de plaisir redire les exploits,
 A qui même, en secret, je m'étais destinée,
 Avant qu'on eût conelu ce fatal hyménée!
 Je n'ai donc traversé tant de mers, tant d'états,
 Que pour venir si loin préparer son trépas!
 L'assassiner, le perdre! Ah, devant qu'il expire!....

SCÈNE II.

HERMIONE, CLÉONE.

HERMIONE.

Ah, qu'ai-je fait, Cléone, et que viens-tu me dire?
 Que fait Pyrrhus?

CLÉONE.

Il est au comble de ses vœux;
 Le plus fier des mortels, et le plus amoureux.
 Je l'ai vu vers le temple, où son hymen s'apprête,
 Mener en conquérant sa nouvelle conquête;

Et d'un œil où brillaient sa joie et son espoir,
 S'enivrer, en marchant, du plaisir de la voir.
 Andromaque, au travers de mille cris de joie,
 Porte jusqu'aux autels le souvenir de Troie;
 Incapable toujours d'aimer et de haïr,
 Sans joie et sans murmure elle semble obéir.

HERMIONE.

Et l'ingrat, jusqu'au bout il a poussé l'outrage !
 Mais as-tu bien, Cléone, observé son visage ?
 Goûte-t-il des plaisirs tranquilles et parfaits ?
 N'a-t-il point détourné ses yeux vers le palais ?
 Dis-moi, ne t'es-tu point présentée à sa vue ?
 L'ingrat a-t-il rougi, lorsqu'il t'a reconnue ?
 Son trouble avouait-il son infidélité ?
 A-t-il jusqu'à la fin soutenu sa fierté ?

CLÉONE.

Madame, il ne voit rien. Son salut et sa gloire
 Semblent être, avec vous, sortis de sa mémoire.
 Sans songer qui le suit, ennemis ou sujets,
 Il poursuit seulement ses amoureux projets.
 Autour du fils d'Hector il a rangé sa garde,
 Et croit que c'est lui seul que le péril regarde.
 Phœnix même en répond, qui l'a conduit exprès
 Dans un fort éloigné du temple et du palais.
 Voilà, dans ses transports, le seul soin qui lui reste.

HERMIONE.

Le perfide ! Il mourra. Mais que t'a dit Oreste ?

CLÉONE.

Oreste, avec ses Grecs, dans le temple est entré.

HERMIONE.

Hé bien ! à me venger n'est-il pas préparé ?

CLÉONE.

Je ne sais.

HERMIONE.

Tu ne sais ! Quoi donc , Oreste encore....

Oreste me trahit !

CLÉONE.

Oreste vous adore ;

Mais de mille remords son esprit combattu ,
 Croit tantôt son amour , et tantôt sa vertu.
 Il respecte en Pyrrhus l'honneur du diadème.
 Il respecte en Pyrrhus , Achille , et Pyrrhus même.
 Il craint les Grecs , il craint l'univers en courroux ;
 Mais il se craint , dit-il , soi-même plus que tous.
 Il voudrait en vainqueur vous apporter sa tête.
 Le seul nom d'assassin l'épouvante et l'arrête.
 Enfin il est entré , sans savoir dans son cœur
 S'il en devait sortir coupable ou spectateur.

HERMIONE.

Non , non , il les verra triompher sans obstacle.
 Il se gardera bien de troubler ce spectacle.
 Je sais de quel remords son courage est atteint.
 Le lâche craint la mort et c'est tout ce qu'il craint.
 Quoi , sans qu'elle employât une seule prière ,
 Ma mère en sa faveur arma la Grèce entière :
 Ses yeux , pour leur querelle , en dix ans de combats ,
 Virent périr vingt rois qu'ils ne connaissaient pas :
 Et moi , je ne prétends que la mort d'un parjure ,
 Et je charge un amant du soin de mon injure ;
 Il peut me conquérir à ce prix , sans danger ;
 Je me livre moi-même , et ne puis me venger !
 Allons. C'est à moi seule à me rendre justice ,

Que de cris de douleur le temple retentisse :
 De leur hymen fatal troublons l'événement ;
 Et qu'ils ne soient unis , s'il se peut , qu'un moment.
 Je ne choisirai point dans ce désordre extrême :
 Tout me sera Pyrrhus , fût-ce Oreste lui-même.
 Je mourrai. Mais au moins ma mort me vengera ;
 Je ne mourrai pas seule , et quelqu'un me suivra.

SCÈNE III.

ORESTE , HERMIONE , CLÉONE.

ORESTE.

Madame , c'en est fait , et vous êtes servie.
 Pyrrhus rend à l'autel son infidèle vie.

HERMIONE.

Il est mort ?

ORESTE.

Il expire. Et nos Grecs irrités
 Ont lavé dans son sang ses infidélités.
 Je vous l'avais promis ; et , quoique mon courage
 Se fît de ce complot une funeste image ,
 J'ai couru vers le temple , où nos Grecs dispersés
 Se sont jusqu'à l'autel dans la foule glissés.
 Pyrrhus m'a reconnu , mais sans changer de face ;
 Il semblait que ma vue excitât son audace ;
 Que tous les Grecs , bravés en leur ambassadeur ,
 Dussent de son hymen relever la splendeur.
 Enfin , avec transport prenant son diadème ,
 Sur le front d'Andromaque il l'a posé lui-même :
Je vous donne , a-t-il dit , ma couronne et ma foi ,

Andromaque, réglez sur l'Épire et sur moi.

Je voue à votre fils une amitié de père ;

J'en atteste les dieux, je le jure à sa mère.

Pour tous mes ennemis je déclare les sions ,

Et je le reconnais pour le roi des Troïens.

A ces mots , qui du peuple attiraient le suffrage ,

Nos Grecs n'ont répondu que par un cri de rage ;

L'infidèle s'est vu partout envelopper ,

Et je n'ai pu trouver de place pour frapper.

Chacun se disputait la gloire de l'abattre.

Je l'ai vu dans leurs bras quelques temps se débattre ,

Tout sanglant à leurs coups vouloir se dérober ;

Mais enfin à l'autel il est allé tomber.

Du peuple épouvanté j'ai traversé la presse ,

Pour venir de ces lieux enlever ma princesse ;

Et regagner le port , où bientôt mes amis

Viendront couverts du sang que je vous ai promis.

HERMIONE.

Qu'ont-ils fait !

ORESTE.

Pardonnez à leur impatience.

Ils ont , je le vois bien , trahi votre vengeance.

Vous vouliez que ma main portât les premiers coups ;

Qu'il sentît en mourant qu'il expirait pour vous.

Mais c'est moi dont l'ardeur leur a servi d'exemple.

Je les ai pour vous seule entraînés dans le temple ,

Madame ; et vous pouvez justement vous flatter

D'une mort que leurs bras n'ont fait qu'exécuter.

Vous seule avez poussé les coups....

HERMIONE.

Tais-toi , perfide .

Et n'impute qu'à toi ton lâche parricide.
 Va faire chez tes Grecs admirer ta fureur ;
 Va, je la désavoue, et tu me fais horreur.
 Barbare, qu'as-tu fait ? Avec quelle furie
 As-tu tranché le cours d'une si belle vie ?
 Avez-vous pu, cruels, l'immoler aujourd'hui,
 Sans que tout votre sang se soulevât pour lui ?
 Mais parle. De son sort qui t'a rendu l'arbitre ?
 Pourquoi l'assassiner ? Qu'a-t-il fait ? A quel titre ?
 Qui te l'a dit ?

ORESTE.

O dieux ! Quoi, ne m'avez-vous pas,
 Vous-même ici tantôt ordonné son trépas ?

HERMIONE.

Ah, fallait-il en croire une amante insensée ?
 Ne devais-tu pas lire au fond de ma pensée ?
 Et ne voyais-tu pas, dans mes emportemens,
 Que mon cœur démentait ma bouche à tous momens ?
 Quand je l'aurais voulu, fallait-il y souscrire ?
 N'as-tu pas dû cent fois te le faire redire ?
 Toi-même avant le coup me venir consulter ?
 Y revenir encore, ou plutôt m'éviter ?
 Que ne me laissais-tu le soin de ma vengeance ?
 Qui t'amène en des lieux où l'on fuit ta présence ?
 Voilà de ton amour le détestable fruit :
 Tu m'apportais, cruel, le malheur qui te suit.
 C'est toi dont l'ambassade, à tous les deux fatale,
 L'a fait pour son malheur pencher vers ma rivale.
 Nous le verrions encor nous partager ses soins,
 Il m'aimerait peut-être, il le feindrait du moins.
 Adieu. Tu peux partir. Je demeure en Épire ;

Je renonce à la Grèce, à Sparte, à son empire ;
A toute ma famille. Et c'est assez pour moi,
Traître, qu'elle ait produit un monstre tel que toi.

SCÈNE IV.

ORESTE *seul.*

Que vois-je ? Est-ce Hermione ? Et que viens-je d'entendre ?
Pour qui coule le sang que je viens de répandre ?
Je suis, si je l'en crois, un traître, un assassin.
Est-ce Pyrrhus qui meurt ? Et suis-je Oreste enfin ?
Quoi ! J'étouffe en mon cœur la raison qui m'éclaire ;
J'assassine à regret un roi que je révère ;
Je viole en un jour les droits des souverains,
Ceux des ambassadeurs, et tous ceux des humains ;
Ceux même des autels, où ma fureur l'assiége ;
Je deviens parricide, assassin, sacrilège :
Pour qui ? Pour une ingrate à qui je le promets,
Qui même, s'il ne meurt, ne me verra jamais,
Doit j'épouse la rage. Et quand je l'ai servie,
Elle me redemande et son sang et sa vie !
Elle l'aime, et je suis un monstre furieux !
Je la vois pour jamais s'éloigner de mes yeux ;
Et l'ingrate, en fuyant, me laisse pour salaire
Tous les noms odieux que j'ai pris pour lui plaire.

SCÈNE DERNIÈRE.

ORESTE, PYLADE, *soldats d'Oreste.*

PYLADE.

Il faut partir, Seigneur. Sortons de ce palais,
 Ou bien résolvons-nous de n'en sortir jamais.
 Nos Grecs, pour un moment, en défendent la porte.
 Tout le peuple assemblé nous poursuit à main forte.
 Aux ordres d'Andromaque ici tout est soumis,
 Ils la traitent en reine, et nous comme ennemis.
 Andromaque elle-même, à Pyrrhus si rebelle,
 Lui rend tous les devoirs d'une veuve fidèle,
 Commande qu'on le venge; et peut-être qu'encor
 Elle poursuit sur nous la vengeance d'Hector.
 Allons. N'attendons pas que l'on nous environne,
 Nos Grecs nous rejoindront. Et, tandis qu'Hermione
 Tient encore le peuple autour d'elle arrêté,
 Voilà notre chemin, marchons de ce côté.

ORESTE.

Non, non, c'est Hermione, ami, que je veux suivre,
 A son dernier arrêt je ne puis plus survivre;
 Partez, j'ai fait le crime, et je vais l'expier.

PYLADE.

Hermione, Seigneur, il l'a faut oublier.
 Quoi, toujours l'instrument et l'objet de sa rage,
 Cherchez-vous chez les morts quelque nouvel outrage?
 Et, parce qu'elle meurt, faut-il que vous mouriez?

ORESTE.

Elle meurt ! Dieux ! Qu'entends-je ?

PYLADE.

Hé quoi, vous l'ignoriez?

En rentrant dans ces lieux nous l'avons rencontrée,
 Qui courait vers le temple, inquiète, égarée.
 Elle a trouvé Pyrrhus, porté par des soldats,
 Que son sang excitait à venger son trépas.
 Sans doute, à cet objet sa rage s'est émue;
 Mais du haut de la porte enfin nous l'avons vue,
 Un poignard à la main, sur Pyrrhus se courber,
 Lever les yeux au ciel, se frapper, et tomber.

ORESTE.

Grâce aux dieux, mon malheur passe mon espérance!
 Oui, je te loue, ô Ciel, de ta persévérance.
 Appliqué sans relâche au soin de me punir.
 Au comble des douleurs tu m'as fait parvenir.
 Ta haine a pris plaisir à former ma misère;
 J'étais né pour servir d'exemple à ta colère,
 Pour être du malheur un modèle accompli:
 Hé bien, je meurs content, et mon sort est rempli.
 Où sont ces deux amans? Pour couronner ma joie,
 Dans leur sang, dans le mien, il faut que je me noie;
 L'un et l'autre, en mourant, je les veux regarder.
 Réunissons trois cœurs qui n'ont pu s'accorder.
 Mais quelle épaisse nuit tout à coup m'environne!
 De quel côté sortir? D'où vient que je frissonne?
 Quelle horreur me saisit? Grâce au Ciel, j'entrevois....
 Dieux, quels ruisseaux de sang coulent autour de moi!

PYLADE.

Ah, Seigneur!

ORESTE.

Quoi, Pyrrhus, je te rencontre encore?

Trouverai-je partout un rival que j'abhorre?
Percé de tant de coups, comment t'es-tu sauvé?
Tiens, tiens, voilà le coup que je t'ai réservé.
Mais que vois-je? A mes yeux Hermione l'embrasse!
Elle vient l'arracher au coup qui le menace!
Dieux, quels affreux regards elle jette sur moi.
Quels démons, quels serpens traîne-t-elle après soi?
Hé bien, filles d'enfer, vos mains sont-elles prêtes?
Pour qui sont ces serpens qui sifflent sur vos têtes?
A qui destinez-vous l'appareil qui vous suit?
Venez-vous m'enlever dans l'éternelle nuit?
Venez, à vos fureurs Oreste s'abandonne.
Mais non, retirez-vous, laissez faire Hermione;
L'ingrate, mieux que vous, saura me déchirer;
Et je lui porte enfin mon cœur à dévorer.

PYLADE.

Il perd le sentiment. Amis, le temps nous presse;
Ménageons les momens que ce transport nous laisse.
Sauvons-le. Nos efforts deviendraient impuissans,
S'il reprenait ici sa rage avec ses sens.

FIN D'ANDROMAQUE.

VARIANTES

D'ANDROMAQUE.

PRÉFACE.

Au lieu de ce qui s'y trouve depuis ces mots :
C'est presque la seule chose, etc., il y avait ce
qui suit, qui a été supprimé :

« Mais véritablement mes personnages sont
« si fameux dans l'antiquité, que, pour peu
« qu'on la connaisse, on verra fort bien que je
« les ai rendus tels que les anciens poètes nous
« les ont donnés. Aussi n'ai-je pas pensé qu'il
« me fût permis de rien changer à leurs mœurs.
« Toute la liberté que j'ai prise, ç'a été d'a-
« doucir un peu la férocité de Pyrrhus, que
« Sénèque, dans sa *Troade*, et Virgile, dans le
« second livre de l'*Énéide*, ont poussée beau-
« coup plus loin que je n'ai cru le devoir
« faire.

« Encore s'est-il trouvé des gens qui se sont
« plaints qu'il s'emportât contre Andromaque,
« et qu'il voulût épouser cette captive à quel-
« que prix que ce fût. J'avoue qu'il n'est pas
« assez résigné à la volonté de sa maîtresse,
« et que Céladon a mieux connu que lui le par-
« fait amour. Mais que faire? Pyrrhus n'avait
« pas lu nos romans. Il était violent de son
« naturel; et tous les héros ne sont pas faits
« pour être des Céladons.

« Quoi qu'il en soit, le public m'a été trop
« favorable pour m'embarrasser du chagrin
« particulier de deux ou trois personnes, qui
« voudraient qu'on réformât tous les héros de
« l'antiquité pour en faire des héros parfaits.
« Je trouve leur intention fort bonne, de vou-
« loir qu'on ne mette sur la scène que des
« hommes impeccables; mais je les prie de se
« souvenir que ce n'est pas à moi de changer
« les règles du théâtre. Horace nous recom-
« mande de dépeindre Achille farouche, inexo-
« rable, violent, tel qu'il était, et tel qu'on dé-
« peint son fils. Et Aristote, bien éloigné de
« nous demander des héros parfaits, veut au
« contraire que les personnages tragiques,
« c'est-à-dire ceux dont le malheur fait la ca-
« tastrophe de la tragédie, ne soient ni tout-

« à-fait bons ni tout-à-fait méchans. Il ne veut
 « pas qu'ils soient extrêmement bons, parce
 « que la punition d'un homme de bien excite-
 « rait plutôt l'indignation que la pitié du spec-
 « tateur, ni qu'ils soient méchans avec excès,
 « parce qu'on n'a point pitié d'un scélérat. Il
 « faut donc qu'ils aient une bonté médiocre,
 « c'est-à-dire une vertu capable de faiblesse,
 « et qu'ils tombent dans le malheur par quel-
 « que faute qui les fasse plaindre sans les faire
 « détester. »

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

Vers 5. L'eut, m'eut.

Vers 12. L'Épire, Mycène.

Vers 31 et 32. Par quel charme oubliant, etc.

Pouvez-vous consentir, etc.

Par quels charmes après, etc.

Peut-il vous inviter, etc.

Vers 38. N'accable, n'insulte.

Vers 52. Punir, venger.

Vers 58. En ce calme, dans ce calme.

Vers 66. Alors, moi-même.

Vers 104. Bien, cœur.

Le vers 113 était ainsi :

Il lui cache son fils , il menace sa tête.

Le vers 124 était ainsi :

Ses attraits offensés et ses yeux sans pouvoir.

Vers 127. De fléchir, d'apaiser.

SCÈNE II.

Vers 2. J'ose ici me flatter, je me flatte en secret.

Vers 101. Quelque jour, en ce jour.

SCÈNE IV.

Le vers 46 était ainsi :

Que feriez-vous, hélas ! d'un cœur infortuné ?

Vers 47. Condamnés, condamné.

Vers 123. Nous vous, nos cœurs.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

Vers 65. Vous pensez, pensez-vous.

Vers 66. Se plaisent à troubler, songent à balancer.

Le vers 71 était ainsi :

Pourquoi tant de froideurs ? Pourquoi tant de fierté ?

SCÈNE II.

Le vers 2 était ainsi :

Ait suspendu les soins dont vous chargez la Grèce.

Les vers 29, 30, 31 et 32 étaient ainsi :

Non, non ; ne pensez pas qu'Hermione dispose
D'un sang sur qui la Grèce aujourd'hui se repose.
Mais vous-même, est-ce ainsi que vous exécutez
Les vœux de tant d'états que vous représentez ?

Les vers 39, 40, 41, 42, 43 et 44 étaient
ainsi :

Ainsi donc il ne me reste rien,
Qu'à venir prendre ici la place du Troïen.
Nous sommes ennemis, lui des Grecs, moi le vôtre,
Pyrrhus protège l'un, et je vous livre l'autre.

HERMIONE.

Hé quoi, dans vos chagrins, sans raison affermi,
Vous croirez-vous toujours, Seigneur, mon ennemi ?

Vers 55. Vos, *tas*.

Vers 108. De la part de mon père, *au nom
de Ménélas*.

SCÈNE V.

Le *vers* 4 était suivi de ceux-ci, qui sont supprimés :

Et qui l'aurait pensé qu'une si noble audace,
D'un long abaissement prendrait sitôt la place ?
Que l'on pût sitôt vaincre un poison si charmant ?
Mais Pyrrhus, quand il veut, sait vaincre en un moment.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

Vers 11. Dissimulez. Calmez, faites taire,
Seigneur.

Vers 44. Fuyez-la pour jamais, *Seigneur*, je
la fuirais.

Vers 75. Ta pitié te séduit, mon tourment
me suffit.

SCÈNE IV.

Vers 6. Par une main cruelle, par les mains
de son père.

SCÈNE VI.

Vers 6. Rompez, forcez.

Le vers 15 était ainsi :

Dieux ! n'en reste-t-il pas du moins quelque pitié ?

SCÈNE VIII.

Vers 1. Je vous l'avais prédit, hé bien, je vous l'ai dit.

Vers 33. Ces, ses.

Vers 42. Je m'en souviens, il m'en souvient.

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

Vers 60. Qu'on lui parle, que tu parles.

SCÈNE III.

Entre les vers 106 et 107 il y avait ceux-ci, qui sont supprimés :

Mais, que dis-je ! Ah ! plutôt permettez que j'espère,
Excusez un amant que trouble sa misère,
Qui, tout prêt d'être heureux, envie encor le sort
D'un ingrat condamné par vous-même à la mort.

SCÈNE V.

Les vers 53, 54 et 55 étaient ainsi :

1 Votre grand cœur, sans doute, attend après mes pleurs

Pour aller dans ses bras jouir de mes douleurs.
 Chargé de tant d'honneur il veut qu'on le revoie.

Vers 103. Ta, sa.

ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

Le *vers 7* se trouvait des deux manières suivantes :

L'ai-je vu se troubler, et me plaindre un moment ?
 L'ai-je vu s'attendrir, se troubler un moment ?

SCÈNE II.

Le *vers 6* était ainsi :

Et d'un œil qui déjà dévorait son espoir.

Vers 38. La Grèce, les Grecs.

SCÈNE III.

Au lieu des trois premiers vers, elle commençait ainsi :

SCÈNE III.

ORESTE, ANDROMAQUE, HERMIONE,
CLÉONE, CÉPHISE, SOLDATS D'ORESTE.

ORESTE.

Madame, c'en est fait. « Partons en diligence.
« Venez dans mes vaisseaux goûter votre vengeance.
« Voyez cette captive. Elle peut, mieux que moi,
« Vous apprendre qu'Oreste a dégagé sa foi.

HERMIONE.

« O dieux, c'est Andromaque !

ANDROMAQUE.

« Oui, c'est cette princesse,
« Deux fois veuve, et deux fois l'esclave de la Grèce;
« Mais qui jusque dans Sparte ira vous braver tous,
« Puisqu'elle voit son fils à couvert de vos coups.
« Du crime de Pyrrhus complice manifesté,
« J'attends son châtement; car je vois bien qu'Oreste,
« Engagé par votre ordre à cet assassinat,
« Vient de ce triste exploit vous céder tout l'éclat.
« Je ne m'attendais pas que le Ciel, en colère,
« Pût, sans perdre mon fils, accroître ma misère,
« Et gardât à mes yeux quelque spectacle encor,
« Qui fit couler mes pleurs pour un autre qu'Hector.
« Vous avez trouvé seule une sanglante voie
« De suspendre en mon cœur le souvenir de Troie.

¹ Les guillemets indiquent les vers retranchés et changés depuis les premières représentations de cette tragédie.

- « Plus barbare aujourd'hui qu'Achille et que son fils,
 « Vous me faites pleurer mes plus grands ennemis ;
 « Et, ce que n'avaient pu prières ni menace,
 « Pyrrhus de mon Hector semble avoir pris la place.
 « Je n'ai que trop, Madame, éprouvé son courroux ;
 « J'aurais plus de sujet de m'en plaindre que vous.
 « Pour dernière rigueur, ton amitié cruelle,
 « Pyrrhus, à mon époux me rendait infidèle !
 « Je t'en allais punir ; mais le Ciel m'est témoin
 « Que je ne poussais pas ma vengeance si loin.
 « Et, sans verser ton sang ni causer tant d'alarmes,
 « Il ne t'en eût coûté peut-être que des larmes.

HERMIONE.

Quoi, Pyrrhus est donc mort ?

ORESTE.

Oui, nos Grecs irrités
 Ont lavé dans son sang ses infidélités.

Après le *vers* 28, et au lieu des *vers* 29
 et 30, il y avait ces six vers, qui ont été
 retranchés :

- « Le Troïen est sauvé. Mais partons, le temps presse.
 « L'Épire tôt ou tard satisfera la Grèce.
 « Cependant j'ai voulu qu'Andromaque aujourd'hui
 « Honorât mon triomphe, et répondît de lui.
 « Du peuple épouvanté la foule fugitive
 « M'a laissé sans obstacle enlever ma captive.

Après le dernier *vers*, il y avait encore
 les quatre suivans, qui finissaient la scène,

et où Hermione, parlant à Andromaque, disait :

« Allons, Madame, allons. C'est moi qui vous délivre.
 « Pyrrhus ainsi l'ordonne, et vous pouvez me suivre.
 « De nos derniers devoirs allons nous dégager :
 « Montrons qui de nous deux saura mieux le venger. »

SCÈNE IV.

Oreste seul, Oreste, soldats d'Oreste.

SCÈNE V.

Les vers 9 et 10 étaient ainsi :

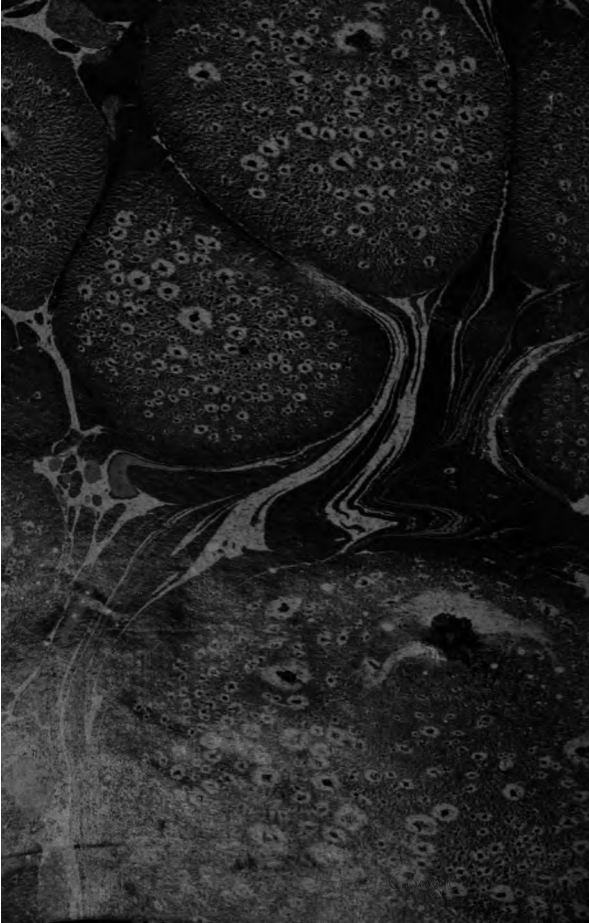
Commande qu'on le venge; et peut-être sur nous
 Veut venger Troie encore et son premier époux.

Ces deux vers ont été changés de la sorte :

..... et peut-être qu'encor
 Elle poursuit sur nous la vengeance d'Hector.

Vers 16. Arrêt, courroux.

FIN DES VARIANTES.



38582.10



HARVARD

*The Gift of
Mary Bryant Brandegee
in Memory of
William Fletcher Weld*

